

UNIVERSITÉ DE PARIS — FACULTÉ DES LETTRES

La Politique Orientale de Vergennes

(1780-1784)

THÈSE POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ

PRÉSENTÉE

à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

PAR

Robert SALOMON

DIPLOMÉ DE L'ÉCOLE DES SCIENCES POLITIQUES

PARIS

LES PRESSES MODERNES

96, Galerie Beaujolais - Palais Royal

1935



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41550401_0021

LA POLITIQUE ORIENTALE DE VERGENNES

(1780-1784)

UNIVERSITÉ DE PARIS — FACULTÉ DES LETTRES

La Politique Orientale de Vergennes

(1780-1784)

THÈSE POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ

PRÉSENTÉE

à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

PAR

Robert SALOMON

DIPLOMÉ DE L'ÉCOLE DES SCIENCES POLITIQUES

PARIS

LES PRESSES MODERNES

96, Galerie Beaujolais - Palais Royal

1935

La Faculté n'entend donner aucune approbation ni improbation aux opinions émises dans les thèses ; ces opinions doivent être considérées comme propres à leurs auteurs.



BIBLIOGRAPHIE

- ANGEL. — *Manuel de la Question d'Orient depuis 1792*. Deuxième édition. Paris, 1926.
- ARNETH. — *Geschichte Maria Theresias*. Tome X. Wien, 1879.
- ARNETH. — *Joseph II und Léopold von Toscana*. Ihr Briefwechsel (1771-1790). Wien, 1872.
- ARNETH. — *Marie-Antoinette, Joseph II und Léopold*. Ihr Briefwechsel. Wien, 1866.
- ARNETH. — *Joseph und Katharina von Russland*. Ihr Briefwechsel. Wien, 1869.
- ARNETH. — *Maria-Theresia und Joseph II*. Wien, 1868. Dritter Band : August 1778-1780.
- ARNETH et FLAMMERMONT. — *Correspondance secrète du Comte de Mercy-Argenteau avec l'Empereur Joseph II et le Prince de Kaunitz*. Tome I^{er}. Paris, 1889.
- ARNETH et GEOFFROY. — *Marie-Antoinette*. Correspondance secrète entre Marie-Thérèse et le Comte de Mercy-Argenteau. Paris, 1874.
- VON BEER. — *Die orientalische Politik Oesterreichs seit 1774*. Prag-Leipzig, 1883.
- VON BEER. — *Joseph II, Léopold II und Kaunitz*. Ihr Briefwechsel. Wien, 1873.
- VON BEER UND RITTER VON FIEDLER. — *Joseph II und Graf Ludwig Cobenzl*. Ihr Briefwechsel. Wien, 1901.
- BONNEVILLE DE MARSANGY. — *Le Chevalier de Vergennes*. Son Ambassade à Constantinople. Paris, 1894.
- EMILE BOURGEOIS. — *Manuel historique de Politique étrangère*. Tome I. Paris, 1897.
- BRÜCKNER. — *Katharina II*. Berlin, 1883.
- CHARLES-ROUX. — *Le projet français de conquête de l'Egypte sous le règne de Louis XVI*. Le Caire, 1929.

- CHARLES-ROUX. — *Le projet français de commerce avec l'Inde par Suez sous le règne de Louis XVI*. Paris, 1926.
- PAUL DESCHANEL. — *La succession de Bavière. La France et la Politique d'Equilibre*. Paris, 1931.
- DRIAULT. — *La Question d'Orient*. Deuxième édition. Paris, 1921.
- DONIOL. — *Le Comte de Vergennes et P. M. Hennin*. Paris, 1898.
- DONIOL. — *Le Ministère des Affaires Etrangères en 1784. Souvenirs sur le Comte de Vergennes*. Paris, 1893.
- FAGNIEZ. — *La Politique de Vergennes et la Diplomatie de Breteuil*. *Revue Historique* (mai-août 1922). Tome CXL., p. 1 sqq. et 160 sqq.
- DE FLASSAN. — *Histoire générale et raisonnée de la Diplomatie Française*. Tome VI, Paris, 1809.
- GROSJEAN. — *La Politique rhénane de Vergennes*. Paris, 1925.
- LA JONQUIÈRE. — *Histoire de l'Empire Ottoman*. Paris, 1881.
- LAVISSE et RAMBAUD. — *Histoire générale*. Tome VII. Paris, 1896.
- LAVISSE. — *Histoire de France depuis les Origines jusqu'à la Révolution*. Tomes VIII et IX. Paris, 1901 et 1902.
- MILIOUKOV, EISENMANN, SEIGNOBOS. — *Histoire de Russie*. Tome II. Paris, 1932.
- MARTENS (F.). — *Recueil des Traités et Conventions conclus par la Russie avec l'Autriche*. St-Pétersbourg, 1875. Tome II.
- DE MARTENS. — *Recueil des Traités*. Tome II (1780-1784). Gottingue, 1818.
- OURSEL. — *La Diplomatie de la France sous Louis XVI*. Paris, 1921.
- COMTE DE PIMODAN. — *Le Comte F. C. de Mercy-Argenteau*. Paris, 1911.
- LEONCE PINGAUD. — *Choiseul-Gouffier. La France en Orient sous Louis XVI*. Paris, 1887.
- RENÉ PINON. — *Histoire Diplomatique in Histoire de la Nation Française de Gabriel Hanotaux*. Tome IX. Paris (s.d.).
- RAMBAUD. — *Histoire de Russie*. Paris, 1914.
- RAMBAUD. — *Recueil des Instructions données aux Ambassadeurs (Russie)*. Tome II. Paris, 1890.

- VON RANKE. — *Die deutschen Mächte und der Fürstenbund.* (Deutsche Geschichte von 1780 bis 1790). Leipzig, 1871.
- SAINT-PRIEST. — *Mémoires sur l'Ambassade de France en Turquie et sur le Commerce Français dans le Levant.* Paris, 1877.
- ALBERT SOREL. — *La Question d'Orient au XVIII^e siècle.* Paris, 1889.
- ALBERT SOREL. — *Recueil des Instructions données aux Ambassadeurs (Autriche).* Paris, 1884.
- ALBERT SOREL. — *L'Europe et la Révolution Française.* Tome I^{er}. Paris, 1887.
- A. TRATCHEWSKY. — *La France et l'Allemagne sous Louis XVI.* *Revue Historique.* Tome XIV (Octobre-décembre 1880), p. 241. sqq. et Tome XV (janvier-avril 1881), p. 1. sqq.
- ALBERT VANDAL. — *Louis XIV et l'Egypte.* Paris, 1889.
- WOLF et V. ZWIEDINECK. — *Oesterreich unter Maria Theresia, Joseph II und Léopold II (1740-1792).* Berlin, 1884.
- WOLF. — *Oesterreich und Preussen (1780-1790).* Wien, 1880.
-

SOURCES

ARCHIVES DU MINISTÈRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES

A. CORRESPONDANCES POLITIQUES

Poste	Nom de l'Agent	Années	N° du Volume
<i>Angleterre</i>	COMTE D'ADHEMAR	Juin-Août 1783	543
—	—	Août-Septembre 1783	544
—	—	Sept.-Novembre 1783	545
—	—	Nov.-Décembre 1783	546
—	—	Janvier-Février 1784	547
<i>Espagne</i>	COMTE DE MONTMORIN	1783 (6 premiers mois)	610
—	—	1783 (6 derniers mois)	611
<i>Pologne</i>	GERAULT, BONNEAU et		
—	JAKUBOWSKI	1779-1781	311
—	et AUBERT	1782-1783	312
—	—	1784-1785	313
<i>Portugal</i>	M. O. DUNNE	1782-1783	113
<i>Prusse</i>	MARQUIS DE PONS	1780	199
—	—	1781	200
—	CHEVALIER DE GAUSSEN	1782	201
—	COMTE D'ESTERNO	1783	202
—	—	1784	203
<i>Russie</i>	CHEVALIER DE CORBERON		
—	et MARQUIS DE VÉRAC	1780 (6 derniers mois)	105
—	MARQUIS DE VÉRAC	1781 (6 premiers mois)	106
—	—	1781 (6 derniers mois)	107
—	—	1782 (6 premiers mois)	108
—	—	1782 (6 derniers mois)	109
—	—	1783 (6 premiers mois)	110
—	—	1783 (6 derniers mois)	111
—	—	1784 (6 premiers mois)	112

Poste —	Nom de l'Agent —	Années —	N° du Volume —
<i>Turquie</i>	COMTE DE SAINT-PRIEST	1780	166
—	—	1781	167
—	—	1782	168
—	—	1783 (5 premiers mois)	168
—	—	1783 (7 derniers mois)	169
—	—	1784 (7 premiers mois)	170
<i>Venise</i>	MARQUIS DE VERGENNES	1783	245
<i>Vienne</i>	MARQUIS DE BRETEUIL	1780	341
—	—	1781 (6 premiers mois)	342
—	—	1781 (6 derniers mois)	343
—	—	1781-1784	344
—	—	1782	345
—	et MARQUIS DE NOAILLES	1783	346
—	MARQUIS DE NOAILLES	1784	347

CHARGES D'AFFAIRES DE FRANCE :

Russie : CAILLARD. — *Vienne* : BARTHELÉMY. — *Venise* : SCHLICK

B. MEMOIRES ET DOCUMENTS

Pays —	Dates —	N° des Volumes —
<i>France</i>	1774-1777	565
—	—	566
—	1774-1778	584
—	1777-1781	586
—	1781-1792	587
<i>Russie</i>	Mémoires divers	16
<i>Vienne</i>	—	1
—	—	35

ARCHIVES NATIONALES

Collection : MONUMENTS HISTORIQUES

Série	Titre	Numéro du Carton
CARTONS DES ROIS (Louis XVI)	<i>Correspondance entre Louis XVI et Vergennes.</i>	K. 164, n° 3.
—	<i>Rapport et lettre de M. de Vergennes à Louis XVI sur la politique extérieure.</i>	K. 161, n° 26 bis.
NÉGOCIATIONS A CONSTANTINOPLE	<i>Mémoire historique de M. de Vergennes sur la Politique des Turcs depuis Mahomet IV jusqu'à la fin de son Ambassade.</i>	K. 1348, n° 49.
—	<i>Mémoire et lettres sur les Af- faires de la Russie et de la Porte Ottomane. Corres- pondance entre le Roi, le Roi de Prusse et l'Empe- reur.</i>	K. 1348, n° 50 à 53.

HAUS - HOF - U. STAATS - ARCHIV - WIEN.

A. CORRESPONDANCES POLITIQUES

Poste	Nom de l'Agent	Années	N° du Volume
<i>France</i>	COMTE		
	DE MERCY-ARGENTEAU	1779-1780 (<i>Weisungen</i>)	234
—	—	1773-1780 (<i>Berichte</i>)	235
—	—	1773-1780	236
—	—	1781 (<i>Weisungen</i>)	237
—	—	1781 (<i>Berichte</i>)	238
—	—	1782 (<i>Weisungen</i>)	239
—	—	1782 (<i>Berichte</i>)	240
—	—	1783 (<i>Weisungen</i>)	241
—	—	1783 (<i>Berichte</i>)	243
—	—	1784 (<i>Weisungen</i>)	244
—	—	1784 (<i>Berichte</i>)	245
<i>Russie</i>	COMTE DE COBENZL	1778-1781 (<i>Expeditionen</i>)	112
—	—	1780 (<i>Relationen</i>)	D 141/1
—	—	1781	D 141/2
—	—	1782-1783 (<i>Expeditionen</i>)	113
—	—	1782 (<i>Relationen</i>)	sans numéro
—	—	1783	D 141/2
—	—	1784	D 141/2
—	—	1784 (<i>Expeditionen</i>)	114
<i>Prusse</i>	BARON REVICZKY	1783 (<i>Berichte</i>)	22
<i>Turquie</i>	BARON HERBERT	1780 (<i>Expeditionen und Relationen</i>)	38
—	—	1781 (<i>Expeditionen und Relationen</i>)	39
—	—	1782 (<i>Expeditionen und Relationen</i>)	40
—	—	1783 (Januar-Juni)	41
—	—	1783 (Juli-Dezember)	42
—	—	1784 (Januar-Juni)	43

B. VORTRÄGE

Années	N° du Volume
1780 (3 premiers mois)	198
1780 (Avril à Juillet)	199
1780 (4 derniers mois)	200
1781 (6 premiers mois)	201
1781 (6 derniers mois)	202
1782 (6 premiers mois)	203
1782 (6 derniers mois)	204
1783 (6 premiers mois)	205
1783 (6 derniers mois)	206

INTRODUCTION

La question, que nous allons étudier, peut paraître, à divers points de vue, bien lointaine. Mais, si l'on veut pénétrer au plus profond des choses, on peut aisément se rendre compte de ses rapports avec la politique contemporaine : les stipulations du Traité de Kaïnardji n'ont-elles pas été cause de la Guerre de Crimée sous le Second Empire et celle de 1914 ne remonte-t-elle pas, elle-même, à ce dix-huitième siècle où la politique orientale de l'Autriche commence à se préciser ?

La documentation de cette étude est tirée de trois sources différentes : Archives du Ministère des Affaires Etrangères ; Haus-Hof-U. Staats Archiv de Wien et les diverses correspondances publiées. Les Archives Nationales ont été également consultées. Il ne nous a pas semblé utile de transcrire des extraits du Ministère des Affaires Etrangères. Par contre, pour celles de Vienne, plus difficilement accessibles, nous avons cru devoir donner, en annexe, divers documents inédits. Le texte des diverses correspondances parues a été collationné avec les originaux conservés au Staats Archiv de Vienne. Il ne sera renvoyé à ces

derniers que dans le cas où les publications seraient incomplètes.

Les sources de notre travail étant connues, il faut maintenant exposer brièvement la politique orientale suivie dans les années précédentes.

La Question d'Orient s'est ouverte, en 1683, avec la victoire de Jean Sobieski qui, en dégagant Vienne, préserve l'Europe d'une invasion turque. Cette date marque le début de la décadence de l'Empire Ottoman. En même temps, elle fait naître les convoitises des Puissances, désireuses de se partager les dépouilles de « l'homme malade ». A leur tête est la Russie, soucieuse de restaurer à son profit l'Empire Byzantin.

Malgré différents projets de démembrement élaborés au cours du dix-huitième siècle, la première atteinte sérieuse portée à l'intégrité et à la souveraineté de l'Empire Ottoman n'est consacrée que par le Traité de Koutschouk-Kaïnardji, le 21 juillet 1774.

Ce traité, dont il est bon de dire quelques mots pour l'intelligence du sujet que nous allons traiter, marque la première étape de l'affaiblissement de l'Empire ottoman, affaiblissement qui se poursuivra au cours des années suivantes. Au point de vue territorial, la Russie restitue à peu près toutes ses conquêtes. Elle se fait la protectrice des Principautés du Danube et la garante de l'indépendance des Tartares. Elle ouvre, en gardant Azof, Kertch, Yenikaleh, Kinburn, les voies à sa domination future sur la Mer

Noire où elle obtient le droit de libre navigation. Enfin, par des stipulations ayant trait à la protection de la religion chrétienne dans tous les domaines chrétiens de la Porte, elle établit, ce que l'on a appelé plus tard, « le droit juridique de la Russie à accomplir sa mission civilisatrice en Orient et à intervenir dans les affaires intérieures de l'Empire Ottoman ». Les Russes obtiennent également la liberté de commerce dans tous les ports turcs et le droit d'avoir des consuls où ils le jugeront nécessaire, ce qui, nous le verrons par la suite, sera cause de difficultés.

Outre les avantages directs et indirects que la Russie prétend tirer de ce traité, il a une autre conséquence très importante : il engage la politique orientale autrichienne dans une voie qu'elle suivra jusqu'en 1914. Lors de la dernière guerre, l'Autriche a été favorable aux Turcs. Maintenant que la Russie est victorieuse, elle se trouve devant un redoutable dilemme que M. Bourgeois a remarquablement mis en lumière (1) : « Soutiendrait-elle, contre l'expansion menaçante de la puissance russe, des voisins dont la faiblesse assurait le mieux son repos, ou, dans l'impossibilité d'arrêter ce torrent et de sauver les Turcs, prendrait-elle parti contre eux pour avoir part à leurs dépouilles, et se fortifier d'avance contre les nouveaux voisins que lui donnerait cette collaboration ? » — C'est la seconde conception qui l'emporte. Le futur

(1) BOURGEOIS, *Manuel*, T. I, p. 444.

Empereur Joseph II brûle du désir de s'associer à la Tsarine dans la tâche féconde en gloire et en bénéfices qu'elle poursuit en Orient. Malgré la répugnance de Marie-Thérèse à une telle politique, Kaunitz, le Chancelier d'Etat, et ses élèves, Joseph II, lui-même, et Cobenzl, envoyé d'Autriche en Russie, recherchent l'alliance russe. Avant même de proposer à Catherine II un projet de démembrement de l'Empire turc, ce qu'ils font en 1776, ils jugent bon de prendre position en Proche-Orient en occupant, en septembre 1774, la Bukowine. Comme les Russes s'y prêtent le plus amicalement du monde, la Turquie, épuisée par la dernière guerre, ne peut que consentir à l'annexion (Traité du 7 mai 1775).

Mais c'est en Crimée que semble vouloir se réveiller la question d'Orient. Comme nous verrons, dans le cours de notre étude, la Crimée devenir l'objet, en 1782, d'un nouveau conflit russo-turc, il convient d'insister quelque peu sur la crise qui s'y manifeste au lendemain de la paix de Kaïnardji. En 1775, le Khan Sahib-Ghirei, partisan des Russes, a été renversé et remplacé par Devlet-Ghirei. Un autre compétiteur, Schahyn-Ghirei, grâce à l'aide russe, le bat près de Taman et se met à sa place. Schahyn, dévoué à la Cour de Pétersbourg où il a passé quelque temps, suspect de ce fait au Sultan, mécontente ses sujets par des essais de réforme. Une révolte éclate : les Tartares le chassent, attaquent les Russes dispersés dans la Crimée et le Kouban. La Porte nomme un nou-

veau Khan, Bakhty-Ghirei, et envoie avec lui cinq vaisseaux de ligne qui occupent le port de Balaklava. Les Russes entrent aussitôt dans la Péninsule, battent les partisans de Bakhty, enlèvent Kaffa, Kozlof et Balaklava et ravitaillent l'armée de Schahyn (octobre 1777). La guerre semble imminente. Vergennes, pendant son ambassade à Constantinople, a pu se convaincre de la faiblesse réelle des Turcs (1). Persuadé que la guerre ne leur apportera que des désastres, il donne des instructions à St-Priest (15 sept. 1777). Celui-ci parvient à obtenir la réunion d'une conférence à Aïn-Ehli-Qâvâq, sur le Bosphore. Elle aboutit, le 21 mai 1779, à une Convention explicative du Traité de Kaïnardji.

A l'aube de l'année 1780, sur laquelle s'ouvre notre exposé, la paix semble être assurée en Orient, mais combien l'atmosphère reste chargée d'orage. Les convoitises ne sont pas satisfaites, les visées russes demeurent (2).

Pour pouvoir les réaliser, la Russie accueillera

(1) *Mémoire historique de M. de Vergennes sur la Politique des Turcs depuis Mahomet IV jusqu'à la fin de son Ambassade*. ARCHIVES NATIONALES : *Négociations à Constantinople*. Carton K. 1348, n° 49.

(2) Cf. *Instructions de Vergennes à M. de Verac, Ambassadeur à St-Petersbourg, du 6 mai 1780* (RAMBAUD, *Instructions*, p. 361) : « La Russie, libre de naviguer sur la Mer Noire et de faire franchir les Dardanelles à ses vaisseaux, se livre aujourd'hui, avec une ardeur sans pareille, à mettre à profit cette concession. On peut s'attendre que les Turcs, étonnés de la rapidité des progrès des établissements formés par les Russes sur le Borysthène, voyant les vaisseaux russes se multiplier dans la Mer Noire et

maintenant l'alliance autrichienne. Une nouvelle crise va s'ouvrir. Elle prendra naissance à Mohilev, lors des entretiens de Catherine et de Joseph II, et ne sera résolue que, par la Convention de Constantinople, le 8 janvier 1784, quatre ans plus tard. Quatre années pendant lesquelles la diplomatie française, pour sauvegarder l'intégrité de l'Empire Ottoman, aura à lutter contre les appétits que déchaîne son déclin : c'est cette lutte diplomatique que nous allons essayer d'étudier.

une marine militaire se former à Kerson, vont concevoir des inquiétudes. Il naîtra des différends sur l'usage qu'il est permis aux Russes de faire de la Mer Noire et nous allons nous trouver les arbitres de cette situation... »

CHAPITRE PREMIER

VERGENNES

Avant d'entrer dans l'étude de cette période au cours de laquelle l'Europe s'est vue par suite des complications orientales menacée d'une conflagration des plus redoutables, il est utile de dire quelques mots de la personnalité qui la domine tout entière : le Comte Gravier de Vergennes, dernière grande figure de la diplomatie d'ancien régime.

Ayant acquis au cours de ses missions successives au Portugal, en Allemagne, en Hollande, à Constantinople et à Stockholm, une solide connaissance de la politique européenne, Vergennes saura faire recouvrer à la France le prestige et l'autorité perdus sous le règne précédent. Vergennes n'a peut-être point de génie, comme l'écrit Albert Sorel (1). Mais « sachant pénétrer le secret de la conciliation relative de l'intérêt national et de l'intérêt international » (2), il n'en est que mieux préparé pour diriger la diplomatie française.

(1) *L'Europe et la Révolution*, p. 297, T. I.

(2) FAGNIEZ, *La politique de Vergennes et la diplomatie de Breteuil*, p. 9.

Sa politique, si on lui donne le caractère d'un système, paraîtra sans doute peu originale et terne. Mais ce serait bien mal la comprendre que de croire qu'il a voulu poser des principes immuables. Vergennes est loin d'être un utopiste. C'est un esprit exact et pratique qui prend pour point de départ la réalité et qui est pénétré de cette vérité fondamentale : en politique, le but doit être adapté aux moyens.

Il ne rompt pas avec la tradition, mais il ne se laisse pas conduire aveuglément par elle ; il l'interprète selon les circonstances.

Lorsque Louis XVI lui confie, ce dont on ne saurait trop le louer, la direction des affaires extérieures, il commence par étudier les possibilités du moment. Il en tire un système politique destiné à rendre à la France sa place légitime dans le Concert Européen.

Il nous donne lui-même le principe sur lequel repose toute sa diplomatie : savoir prévoir les événements. Comme il l'écrit au Baron de Breteuil, « la politique ne s'occupe pas seulement du moment actuel, elle devance l'avenir ». Il précise sa pensée dans une de ses dépêches au Chevalier de Corberon, chargé d'affaires de France en Russie : « Le plus sûr moyen de savoir ce qui se passe est de se persuader qu'il se passe quelque chose et de se regarder comme chargé spécialement de le découvrir. »

Sa lucidité clairvoyante et son expérience lui indiquent la voie politique dans laquelle la France doit s'engager. La situation est dominée par le traité

de 1763. « Par ce traité, écrit-il à Louis XVI, la France, jadis l'objet de la terreur et de la jalousie des autres puissances, n'excite plus qu'un sentiment contraire; réputée la première de l'Europe, à peine lui décerne-t-on une place parmi les secondes. » (1)

Dans ces conditions, il n'est guère possible de pratiquer une politique de conquêtes. Aussi, sans renoncer à aucune des aspirations séculaires de la Monarchie, Vergennes préconise-t-il la paix. Ce recueillement sera le facteur du relèvement de la France. Comme il l'explique avec une grande élévation de pensée, « Depuis 150 ans, nous nous ruinons pour enrichir l'Europe, pour fortifier des puissances dont nous n'aurions rien à craindre ou en créer de nouvelles; il en résulte que nous nous diminuons de poids à mesure que les autres s'augmentent et que nous finirons par avoir des égaux, tandis qu'il eût peut-être fallu 10 siècles pour nous en donner. » (1)

Cependant la politique de *statu quo* de Vergennes ne doit pas passer pour de la faiblesse ou de l'abstention. La France se montrera la protectrice des Etats faibles à l'encontre des Puissances désireuses de se partager leurs dépouilles. Elle évitera d'ailleurs ainsi la constitution de monarchies fortement organisées pouvant menacer sa sécurité. Mais si la France re-

(1) DONIOL, *Souvenirs*, p. 32.

(2) DONIOL, *le Comte de Vergennes et Hennin*, p. 32.

(3) *Archives Affaires Etrangères*. Mémoires et Documents. France, vol. 584.

nonce à une politique de conquêtes, Vergennes estime que les autres Puissances doivent également abandonner leurs visées territoriales. Sinon, le devoir de la France sera de les y contraindre.

La politique de Vergennes n'est donc pas passive. Il maintient la paix parce qu'on le sait capable d'en venir à la guerre : « On n'est jamais plus assuré de la paix, écrit-il, que lorsqu'on est en situation de ne pas craindre la guerre. » Nous le verrons d'ailleurs au cours de notre étude envisager une intervention militaire de la France pour s'opposer aux ambitions orientales austro-russes. Mais la guerre n'est pour lui qu'un moyen extrême et quasi-désespéré. Vergennes est un diplomate. Par une politique toute faite de souplesse, il est persuadé d'arriver à un résultat que n'aurait peut-être pas toujours donné une menace de guerre.

Autre caractéristique de la politique de Vergennes, la méfiance de la Maison d'Autriche. Il a surtout peur des conquêtes dont rêve Joseph II : « Aucun équivalent, dit-il, ne peut compenser le préjudice que causerait à Sa Majesté tout accroissement de la Maison d'Autriche. »

D'ailleurs, il ne voit pas le profit que pourrait tirer la France d'une politique de conquêtes. « La France, écrit-il à Breteuil, formée comme elle est, doit craindre les agrandissements bien plus que les ambitionner. Elle a un sol fertile, des denrées précieuses, dont les autres nations ne peuvent se passer, des sujets zé-

lés et sains, passionnés pour leur Maître. Placée au centre de l'Europe, elle doit influencer sur toutes les grandes affaires. Son Roi, semblable à un juge, peut regarder son trône comme un tribunal institué par la Providence pour faire respecter les droits et les propriétés des Souverains. Plus d'étendue donnée au Royaume serait un poids placé aux extrémités qui en affaiblirait le centre. » (1)

Telles sont les raisons pour lesquelles Vergennes conseille à Louis XVI le désintéressement et le respect de la justice qui, « par un rare bonheur, se combinent à merveille avec les intérêts actuels de la France et de l'Europe » (2). Il oppose l'équité à la raison d'état, l'honnêteté et la franchise à l'hypocrisie et à la dissimulation des co-partageants de 1772. « Sa Majesté ne désire que justice pour elle et pour les autres... C'est la cause des nations, c'est celle de l'humanité que nous défendons. » (3)

Ce seront ces mêmes principes, que nous trouverons à la base de la politique orientale de Vergennes. De même qu'il a su refuser toute compensation lors de la Succession de Bavière, il n'acceptera pas l'Égypte, offerte en dédommagement des conquêtes austro-russes. Outre le désir de justice qui le guide, il sait que la France n'a que faire de ce lambeau de l'Empire Ottoman. Un tel accroissement de la Monar-

(1) VERGENNES à BRETEUIL, 21 juin 1779, f° 386.

(2) *Mémoire au Roi*, décembre 1777, vol. 584, f° 5.

(3) Cité par BOURGEOIS, *op. cit.*, p. 528.

chie n'aurait-il pas d'ailleurs sa contre-partie ? L'Égypte en effet serait d'un minime avantage au regard des profits substantiels procurés par l'Empire Ottoman depuis des siècles. Profit illusoire même ! La Russie, installée à Constantinople, dominerait en Méditerranée et serait à même d'y anéantir le commerce français. Comme le dit Bourgeois, « c'eût été sacrifier la proie pour l'ombre » (1).

La France, dans l'esprit de Vergennes, doit repousser sans hésiter tout avantage proposé « s'il doit être la compensation d'un partage réalisé par l'accroissement des Puissances acharnées à diminuer et à spolier nos anciens alliés : la Suède, la Pologne ou la Turquie ». Il préfère, dans ce cas, le *statu quo* : là est l'explication aussi bien de sa politique rhénane que de sa politique orientale ou hollandaise.

Pour Vergennes, les intérêts vitaux de la France se confondent avec les intérêts supérieurs de l'Europe. Sa politique, profondément française devient à ce moment européenne. Il flétrit ainsi le partage de la Pologne, comme contraire au droit des gens. Pour lui, le fondement de ce dernier réside, non dans la raison d'Etat, mais dans le respect du droit. « Si la force est un droit, écrit-il au Roi, si la convenance est un titre, quelle sera désormais la sûreté des Etats ? Si une possession immémoriale, si des Traités solennels qui ont fixé les limites respectives ne

(1) BOURGEOIS, *op. cit.*, p. 448.

servent plus de frein à l'ambition, comment se garantir contre la surprise et l'invasion ? Si le brigandage politique se perpétue, la paix ne sera bientôt plus qu'une carrière ouverte à l'infidélité et à la trahison. » (1)

La similitude entre le démembrement de la Pologne et celui de la Turquie nous fait prévoir à l'avance la politique orientale de Vergennes. A la veille du partage de l'Empire Ottoman, nous le verrons reprendre la même formule en réponse aux ouvertures du Cabinet Autrichien : « Où en serait l'Europe si jamais, ce qu'à Dieu ne plaise, ce monstrueux système venait à s'accréditer ? Tous les liens politiques seraient dissous, la sécurité publique serait détruite et l'Europe n'offrirait bientôt plus qu'un théâtre de troubles et de confusion. » (2)

Ce langage noble et élevé est certes digne de Vergennes. Il justifie le beau portrait qu'a laissé de lui son fidèle collaborateur Hennin : « Son attention était perpétuellement fixée sur toutes les Puissances dans l'état actuel. Il ne voyait pas naître une prétention sur le plus petit district, un projet de partage de la moindre succession sans mettre au rang de ses premiers devoirs de faire avorter ces projets. Il attaquait d'abord ceux qui paraissaient s'en occuper pour les en détourner en leur présentant les obstacles qu'ils

(1) *Mémoire de Vergennes au Roi*, 8 déc. 1774. *Archives Affaires Etrangères, Mémoires et Documents*, France, vol. 584, f° 88.

(2) *Corresp. Vienne*, 1783, f° 313.

devaient éprouver et en leur faisant sentir la chaîne qui liait le plus petit village à l'ensemble des possessions de l'Univers... Les petits Etats le regardaient comme leur bouche, les grandes Puissances étaient assurées que tant qu'il serait à la tête des affaires, la France ne se jetterait dans aucune entreprise qui tendit à troubler l'Europe. » (1)

Vergennes est partisan de la paix. Mais il est aussi dominé par l'idée de rendre à la France le prestige perdu lors du traité désastreux de 1763. Nous trouvons ainsi l'explication de sa politique américaine. Vergennes veut un équilibre stable et juste. Principe qui sera aussi le fondement de sa politique orientale. Il combattra les projets russo-autrichiens. Il sait, en effet, que leur réalisation entraînerait une hégémonie russe en Europe.

Sa diplomatie lui permettra de détourner cette menace. Il confondra ses adversaires. Ne pouvant l'atteindre directement, ces derniers lui reprocheront, alors, ses hésitations, sa lenteur, ses temporisations.

Mercy, son ennemi acharné, constate ironiquement : « Je cause avec Monsieur de Maurepas, mais je négocie avec Monsieur de Vergennes. » Ce qui, bien loin de le rabaisser, est tout à l'honneur de ce dernier.

En ce qui touche le continent, l'Autriche, depuis 1756, est notre alliée. Vergennes n'éprouve qu'une

(1) DONIOL, *Vergennes et Hennin* précité, p. 103.

sympathie modérée pour cette Puissance. Il ne juge pas cependant utile de renoncer à l'alliance établie. Il la trouve adaptée aux circonstances : elle garantit la France contre l'Autriche. Aucune autre Puissance européenne n'ayant possibilité de nous faire la guerre, la France se trouve devant l'alternative suivante : soutenir l'Autriche ou la combattre. Mais depuis 1756, c'est un « système autrichien » dont l'Autriche a profité constamment sans que la France en ait retiré le moindre avantage. Vergennes veut en faire un système français en la ramenant à son objet primitif : « Le but des alliances défensives étant la conservation des propriétés acquises, ce serait en changer la nature et leur donner un caractère offensif que de seconder toutes les acquisitions qu'un des alliés trouverait à sa convenance de faire (1). Idée qui inspirera également la politique orientale de Vergennes. Il n'appuiera pas l'Autriche, en 1783, lorsqu'elle voudra s'emparer de la Moldavie et de la Valachie. L'alliance franco-autrichienne est strictement défensive. Vergennes désire lui conserver ce caractère. Or favoriser l'accroissement territorial de l'Autriche par l'annexion des territoires convoités serait le méconnaître. Vergennes préfère dans ces conditions plutôt renoncer à l'alliance. Nous verrons ainsi, lors de la crise orientale de 1783, Vergennes s'engager dans cette voie. Pour y réussir, il fera appel

(1) Cité par FLASSAN, *op. cit.*, p. 191.

au principe de l'équilibre entre les deux grandes puissances allemandes. Par ce moyen, il espère pouvoir empêcher l'Autriche de pousser plus avant ses ambitions orientales. La France sera ainsi l'arbitre de la politique européenne. Comme il l'explique : « ...il faut conserver un tel équilibre entre les deux grandes puissances de l'Allemagne que la Puissance du Roi décide toujours la balance. »

Devant les grands principes si clairs et si fermes de la politique générale de Vergennes, n'est-il pas facile de prévoir quelle sera son attitude dans une crise orientale ? Nous allons nous trouver en présence de la même modération et de la même compréhension des intérêts du pays. Il usera de toutes les ressources de son remarquable bon sens pour éviter un partage plus redoutable encore pour la France que celui de la Pologne. En dépit de maintes difficultés, ses efforts seront couronnés de succès. Par deux fois, il parviendra à procurer à l'Empire Ottoman une paix inespérée et à maintenir l'équilibre européen. Grâce à sa méthode diplomatique, il restaurera en Europe l'autorité morale et le prestige de la France.

La politique orientale de Vergennes n'est d'ailleurs qu'un aspect de sa politique générale. On ne peut établir aucune différence entre elle et sa politique rhénane ou hollandaise. Vergennes a une diplomatie. Peu importe le théâtre des opérations, les principes qui l'inspirent restent les mêmes. Partout il fait triompher le respect du droit. Nous allons le voir

maintenant se poser dans la crise orientale en défenseur de l'équité et de la justice. Mais, avant d'étudier la politique orientale de Vergennes, il convient d'examiner la situation, non seulement orientale, mais aussi européenne, telle qu'elle se présente au début de l'année 1780.

CHAPITRE II

DE L'ENTREVUE DE MOHILEV AUX TROUBLES DE CRIMÉE

- § 1. — L'ENTREVUE DE MOHILEV.
- § 2. — LE PACTE D'ALLIANCE RUSSO-AUTRICHIEN.
- § 3. — LA FRANCE ET LA POLITIQUE RUSSO-TURQUE.
- § 4. — LA POLITIQUE ORIENTALE DES GRANDES PUISSANCES A LA VEILLE DES TROUBLES DE CRIMÉE.

§ 1. — L'ENTREVUE DE MOHILEV

L'Entrevue de Mohilev entre Catherine et Joseph II marque une coupure dans l'histoire politique du dix-huitième siècle. En 1780, l'Europe est divisée en un double groupe d'alliances : celle de la Russie avec la Prusse, la France avec l'Autriche. A Mohilev, l'Autriche, sans abandonner l'alliance française, va rechercher celle de la Russie et, par là, dissocier le système politique actuel.

L'Entrevue de Mohilev est une manifestation de la politique personnelle de Joseph II. Dans une conversation qu'il a, dans le courant de l'hiver 1779, avec le Prince Galitzin, ambassadeur de Russie à Vienne, il manifeste le désir de se rencontrer avec Catherine. Cette Princesse, sachant la valeur de la collaboration autrichienne pour la réalisation de ses projets orientaux, accepte avec beaucoup de joie le principe d'une entrevue avec Joseph II. « La réponse que vous avez faite à l'Empereur, écrit-elle à Galitzin, quand il vous a communiqué son intention d'avoir une entrevue avec moi pendant mon voyage par quelques unes des provinces de l'Empire de Russie, je la trouve parfaitement conforme à mes sentiments. Vous ne manquerez point en rendant compte à Sa Majesté du retour de votre courrier de lui témoigner à quel point j'ai été sensible à une proposition qui ne me laisse aucun doute sur son amitié pour moi et combien je désire de profiter de cette occasion pour faire sa connaissance personnelle, et pour être plus à portée de rendre justice aux qualités éminentes qui lui assignent un rang si distingué parmi les Souverains de ce siècle. C'est sans aucune réserve que vous ferez connaître à l'Empereur que mon voyage sera dirigé par les villes de Pskow et Poloczka à Mohilev et que, de là, je retournerai dans ma résidence par Smolensk et par Novgorod. J'aurais beaucoup souhaité pour abréger le chemin de Sa Majesté de m'approcher davantage des villes qui sont moins éloignées des frontières

de la Galicie et de la Lodoménie, si mes affaires n'y mettaient obstacle et c'est ainsi que la ville de Mohilev sera l'endroit le plus propre pour me procurer le plaisir de recevoir l'Empereur. » (1) Kaunitz n'a pas été mis au courant par Joseph de son projet de se rencontrer avec la Tsarine. C'est à son insu que l'Empereur a annoncé à Galitzin son intention de faire la connaissance de sa Souveraine. Aussi la surprise du Chancelier autrichien est-elle très grande lorsque l'Ambassadeur russe lui demande de faire tenir à l'Empereur la lettre écrite par Catherine (2). D'autre part, Marie-Thérèse n'a pas été non plus consultée. Après avoir reçu la réponse de Catherine, son fils lui fait « entrevoir en badinant son envie d'avoir une entrevue avec l'Impératrice de Russie à l'occasion qu'elle se rendrait à Mohilev et qu'il tâcherait de se trouver en Bukowine » (3). Marie-Thérèse est certes opposée à une telle rencontre et comme elle l'écrit à Mercy : « Vous pourriez imaginer combien peu je goûtais un tel projet, aussi bien par l'impression que cette entrevue devrait faire sur les autres

(1) Lettre de CATHERINE à GALITZIN, 13 février 1780 — *Vorträge*, 1780 (II), f° 24.

(2) KAUNITZ à JOSEPH, 29 février 1780. *Ibid.*, f° 239 : « Le Prince Galitzin ayant exigé que je me charge de faire passer à Votre Majesté Impériale une lettre qu'il venait de recevoir. Malgré toutes les raisons que j'ai pu lui dire, pour l'engager à m'en dispenser, comme il m'a paru qu'il en avait d'importantes vis-à-vis de lui pour en user ainsi, j'ai cru ne pas devoir m'obstiner et c'est en conséquence que je joins le billet ».

(3) MARIE-THÉRÈSE à MERCY, 3 mars 1780. ARNETH et GEOFFROY, *op. cit.*, t. 3, p. 404.

Puissances que par l'aversion et l'horreur que m'inspire toujours un caractère tel que celui de l'Impératrice de Russie. »

Kaunitz et l'Impératrice Marie-Thérèse, par suite du secret où ils ont été tenus, sont donc étrangers au projet de cette entrevue. Il apparaît ainsi clairement qu'elle est née de la volonté seule de Joseph. Mais l'Empereur, en préparant cette rencontre et sachant les conséquences politiques qui en résulteraient, ne peut manquer d'avoir obéi à certains mobiles.

Un historien autrichien, Arneth, dans son Histoire de Marie-Thérèse, en donne une bien singulière explication (1). Frédéric II de Prusse, explique-t-il, s'occupe de littérature. Marie-Thérèse, dans sa jeunesse, s'est beaucoup amusée ; maintenant, elle est prise entièrement par la religion. Joseph, au contraire, d'après Arneth, ne pense qu'au bien de son pays. Comme l'alliance française est vacillante par suite de la guerre avec l'Angleterre, il en a cherché une autre et c'est ainsi que s'explique l'idée d'une entente russo-autrichienne.

Cette thèse semble pour le moins erronée. Les mo-

(1) *Geschichte Maria-Theresias*, X^e Band, p. 664 : « ...Ein nicht allzu gering bemessener Theil ihrer Zeit war bei Maria Theresia nicht nur dem Kreise ihrer Familie, sondern in ihren jüngeren Jahren auch den Vergnügungen, in späteren aber der Andachtsübungen geweiht, während Friedrich, wie seine umfangreichen Schriften es darthun, seinen literarischen Arbeiten nicht wenig Zeit schenkte Joseph aber hatte, und insbesondere den in den Jahren von welchen jetzt die Rede ist, für gar nichts Sinn als für den Staat... »

biles de Joseph sont plus complexes. En laissant de côté le « *Sinn für den Staat* » d'Arneth, la politique de Joseph II semble inspirée par un double motif. La haine de la Prusse vient en premier lieu. Joseph ne peut pardonner à Frédéric II la politique suivie par celui-ci à l'égard de sa mère. Comme la Prusse n'a qu'une seule alliée en Europe, la Russie, l'Empereur, en contractant une alliance avec elle, diminuera l'influence politique de la Prusse et la mettra dans l'isolement. L'union russo-prussienne continuera certes à subsister, mais sa valeur s'en trouvera affectée. Que deviendra cette alliance, primitivement dirigée contre l'Autriche, si l'un des Alliés fait un pacte avec cette Puissance ? En tout cas, si une entente russo-autrichienne peut s'établir, il n'en est pas moins certain que la Prusse subira de ce fait une importante défaite diplomatique. Ne pouvant plus compter sur la Russie, la Prusse deviendra une puissance de second ordre en Europe. En attendant que l'Autriche puisse se venger sur elle des désastres subis, Joseph aura remporté une victoire en lui retirant les moyens de nuire à l'avenir. Considéré sous ce jour, le projet d'une alliance russo-autrichienne semble pour l'Autriche en tout point favorable. Seulement, cette Puissance, en 1780, est alliée avec la France. Si le désir de se rencontrer avec Catherine ne s'explique que par la volonté de procurer un échec à la Prusse, Joseph peut mettre au courant l'Alliée des matières politiques qu'il a l'intention d'aborder avec la Tsa-

rine. Or, l'Empereur n'y songe pas un instant. Au Chargé d'Affaires de France à Vienne, Barthélémy, Joseph explique pourquoi il tient à faire la connaissance de Catherine. C'est, soit disant, afin « d'être à même d'admirer une Souveraine si recommandable par sa gloire et ses vertus » et il ajoute que « pour jouir de sa présence sans la gêner, il se contentera d'être dans son antichambre et de grossir la foule des courtisans » (1). Il y a donc un autre motif qui pousse Joseph. Le mystère, dont s'entoure le fond de l'Entrevue de Mohilev, fait soupçonner qu'un concert de vues sur un objet déterminé peut s'établir entre les deux Empereurs. Joseph n'aime pas la France. Depuis longtemps, il nourrit contre cette Puissance de sourdes préventions (2). Mais, en cette année 1780, ses ressentiments se sont manifestés à propos de l'affaire de la Succession de Bavière. Voilà ce qui va expliquer le deuxième facteur de sa politique personnelle : Joseph est ambitieux, il veut faire des conquêtes, il désire l'agrandissement territorial de l'Autriche. La mort de l'Electeur de Bavière a donné à l'Autriche la possibilité de s'agrandir. Certes, la Prusse n'est pas consentante. Cependant, avec l'aide de la France, Frédéric II peut facilement être maintenu. Mais Vergennes est opposé à toute conquête. Par sa

(1) BARTHELÉMY à VERGENNES, 12 avril 1780. Corresp. Vienne 1780, f° 129.

(2) Cf. MARIE-THÉRÈSE à MERCY, 3 février 1774. ARNETH et GEOFFROY, *op. cit.*, p. 103, t. 2.

sage modération et par son désintéressement, il a forcé l'Autriche à abandonner ses prétentions. La paix de Teschen, en préservant l'Europe d'un sanglant conflit, n'en a pas moins été pénible pour Joseph II. Elle lui a fait perdre tout espoir d'un agrandissement territorial en Allemagne. Joseph a soif de conquêtes. Comme l'Allemagne est définitivement fermée pour lui, il va donc chercher un autre champ d'action et c'est en Orient qu'il croit devoir le trouver. L'Autriche, en 1780, a une politique orientale. Depuis l'annexion de la Bukowine, en 1775, elle ne demande qu'à étendre ses possessions en Orient. De plus, aux profits d'un démembrement de l'Empire Ottoman se joindra l'avantage d'enchaîner la Russie dans une alliance solide. Si, à Teschen, la Russie s'est montrée partisan du *statu quo* en Allemagne, il n'en est pas de même en Orient. Catherine a repris pour son compte les vastes projets de Pierre I^{er}. La Mer libre, l'Empire Grec, l'Empire de Byzance, mirages qui se profilent devant ses yeux ! Catherine accepte avec joie une alliance qui lui permettra de mettre à exécution ses vues grandioses. La France, qui, sous l'impulsion de Vergennes, s'est montrée si timide, lors de la Succession de Bavière, sera abandonnée par Joseph. Ses ambitions vont certes changer de terrain, mais, outre le profit qui en résultera pour lui, le premier but de sa politique s'en trouvera consolidé. L'alliance avec la Russie pourra s'établir d'une façon plus ferme et la Prusse n'en sera que plus isolée.

L'entrevue décidée, il reste maintenant à la préparer. Joseph désire se rendre incognito en Russie sous le nom de Comte de Falkenstein. En priant son Ambassadeur à Pétersbourg, Cobenzl, d'organiser le voyage, il lui demande aussi des renseignements sur l'esprit dans lequel Catherine conçoit cette rencontre avec lui : « Il me sera aussi très intéressant de savoir dans quel point de vue S. M. l'Impératrice entrevoit ou qu'on lui fait entrevoir ce voyage ; si l'on croit que je viens avec des projets de politique, de partage, de guerre ou de galanterie ; si l'on se prépare ou si s'attend l'un à l'autre. » (1)

Cobenzl répond à son Maître : « Je n'ai pas lieu de croire qu'on s'attende de la part de Votre Majesté à des projets de guerre et de partage et il me paraît plutôt que l'on est persuadé que, s'il est question de politique, elle ne peut avoir pour but que de rétablir un peu plus de confiance et d'amitié entre les deux Cours qu'il n'en a existé jusqu'ici. » (2) Néanmoins, ce qui peut rassurer Joseph sur l'issue de son voyage, un personnage important de la Cour de Russie s'intéresse aussi à l'Empire Ottoman : le Prince Potemkin, grand favori de Catherine II. Cet homme, par peur du sort qui l'attend à la mort de l'Impératrice, rêve de s'assurer un territoire en Orient sur lequel il pourrait régner. Il lui faut donc qu'une alliance

(1) JOSEPH an COBENZL, 13 avril 1780. BEER et FIEDLER, *Joseph II und Graf Ludwig Cobenzl*, p. 1.

(2) COBENZL an JOSEPH, 5 mai 1780. *Ibid.*, p. 10.

russo-autrichienne se conclue et il va s'en montrer le plus chaud partisan. Déjà, il a parlé à Cobenzl de la destruction de l'Empire Ottoman. Cobenzl lui a répondu que le projet de chasser les Turcs d'Europe, sans la participation autrichienne, lui apparaît comme chimérique. Aussi l'Ambassadeur Autrichien croit-il que Potemkin voudra profiter de l'Entrevue pour s'entretenir de ses desseins orientaux avec Joseph (1).

Malgré l'ignorance dans laquelle Kaunitz a été tenu du projet impérial, Joseph, peu confiant dans sa propre valeur politique, lui demande maintenant de lui faire tenir ses recommandations pour son entrevue avec Catherine (2).

Les réflexions du Chancelier Autrichien (3) vont porter sur un point principal : rétablir entre les deux Empereurs un système d'alliance avec garantie réciproque de leurs possessions européennes. Kaunitz insiste aussi sur la façon dont Joseph doit déjouer les intrigues prussiennes. Mais — et c'est ce qui va nous montrer la concordance de vues entre lui et son Souverain — les instructions s'occupent également du problème oriental. L'Empereur, conseille le Chancelier, devra témoigner de même sur ce sujet qu'il est prêt à s'entendre avec l'Impératrice, moyennant

(1) *Ibid.*, p. 15.

(2) JOSEPH an KAUNITZ, 23 avril 1780. BEER, *Joseph II, Léopold II und Kaunitz*, p. 13.

(3) *Réflexions sur l'Entrevue prochaine de Sa Majesté l'Empereur avec l'Impératrice de Russie dictées par Son Altesse le Prince de Kaunitz*, le 23 avril 1780. Vorträge, 1780 (IV. VII), f° 62 (IV). (V. Annexe n° 1, infra, p. 277).

une parfaite réciprocité dans les avantages à stipuler. La question d'Orient, dans ces conditions, aura donc une place particulière. La diplomatie française, malgré les dénégations de Joseph, n'ignore pas cependant ces projets. Vergennes, dès le mois de mars, sait que l'entrevue pourra donner lieu à un concert de vues sur la destinée future de l'Empire turc (1).

Le 26 avril, Joseph quitte Vienne pour se rendre à Mohilev. Le lieu de la réunion choisi peut paraître symbolique des conversations qui doivent s'y tenir. Mohilev est un misérable village, aux maisons bâties en bois et aux rues remplies de boue, situé en Russie Blanche sur le Dniepr. Le programme du voyage de Catherine prévoit qu'elle doit y arriver le 25 mai et y rester jusqu'au 2 juin (2). Les deux Majestés Impériales se trouvent ainsi avoir six jours à rester ensemble, six jours pendant lesquels les conversations politiques auront le dessus.

Joseph a si grand désir de cette entrevue qu'il arrive à Mohilev, le 25 mai, deux jours avant l'arrivée de Catherine, tant il craint que son empressement ne soit pas assez marqué (3). Il est logé chez un marchand polonais. Peu après son arrivée, il reçoit la visite de Cobenzl et de Potemkin qui lui apporte une lettre de la main propre de l'Impératrice. Cette der-

(1) BARTHELÉMY à VERGENNES, 28 mars 1780, f° 109.

(2) *Russland Berichte*, 1780 (Juni-Juli), f° 34 et *Correspondance Russie*, 1780, f° 265.

(3) BRETEUIL à VERGENNES, 24 juin 1780, f° 213.

nière, faisant une entrée publique et se rendant aussitôt à l'Eglise, lui fait savoir, par son Favori, son désir de ne pas le voir dans la foule. Elle veut qu'il se rende dans une grande maison de bois, bâtie par elle, afin qu'à son retour, elle puisse le voir, pour la première fois, seul et en particulier.

Catherine arrive le 27, suivie de tout le faste asiatique l'accompagnant dans sa Capitale. La première entrevue a un plein succès. « Elle est tout de suite entrée, écrit Joseph à Marie-Thérèse, et, en voulant lui baiser la main, elle m'a embrassé » (1). L'Impératrice est très flattée par cette marque de respect de Joseph. « Elle était particulièrement de bonne humeur, raconte Cobenzl, et dès les premières paroles, ils paraissaient d'accord. » (2)

L'intimité devient vite grande entre les deux Empereurs. « L'Empereur, rapporte toujours Cobenzl, fait sans discontinuer à Sa Majesté Impériale sa Cour. Il l'accompagne partout et est tout le temps en sa compagnie. Ils s'entretiennent sans interruption et la Tsarine a grand plaisir de ses entretiens avec un Prince si éclairé. » (3) Joseph, de son côté, se montre très satisfait de l'accueil amical et des témoignages d'amitié dont Catherine l'honore. Il a avec elle de nombreux entretiens politiques. L'impression résul-

(1) JOSEPH AN MARIE-THÉRÈSE, 4 juin 1780. ARNETH, *Maria Theresia und Joseph II*, t. 3, p. 246.

(2) COBENZL AN KAUNITZ, 4 juin 1780, *Russland Berichte*, 1780, f° 11.

(3) *Ibid.*, 14 juin 1780, f° 58.

tant de ces conversations est que les deux Empereurs adoptent une attitude d'expectative. Ils s'observent mutuellement. Aucun des deux ne désire commencer le premier à avouer les desseins de son cœur. Ils sont tous les deux orgueilleux et ne veulent pas avoir l'air d'implorer de l'autre une alliance ou un secours quelconque. Catherine, non moins fière, mais plus habile que Joseph, va néanmoins manœuvrer intelligemment ce dernier. Elle commence par lui demander si l'Italie, et surtout les Etats du Pape, ne lui conviendraient pas comme patrimoine de l'Empereur des Romains. Joseph lui répond qu'une telle conquête serait bien difficile. Mais, arrivant au point où Catherine a voulu l'amener, il ajoute que « Son Rome à Elle (Catherine), savoir Constantinople, est bien plus facile à acquérir ». Immédiatement, Catherine, craignant d'en avoir trop dit, ou plutôt ne voulant en rien s'avancer, « lui fit des excuses de cette question et parut embarrassée de l'avoir faite et l'assurait qu'elle ne désirait que la paix et ne pensait pas du tout à des conquêtes » (1). Malgré ces protestations hypocrites, Catherine est satisfaite. Elle voit dès à présent tout le parti qu'elle pourra tirer de Joseph. Aussi va-t-elle insister pour qu'il l'accompagne à Pétersbourg (2). Ce séjour présentera de multiples avantages. La Tsarine sera seule dans sa maison de

(1) JOSEPH an MARIE-THÉRÈSE, 8 juin 1780. ARNETH, *op. cit.*, p. 250.

(2) COBENZL an KAUNITZ, 8 juin 1780. *Russland Berichte*, 1780, f° 7.

campagne et pourra se rencontrer avec Joseph en dehors de tout protocole. Joseph accepte avec grand plaisir cette invitation et le départ a lieu de Mohilev le 2 juin.

Les deux Empereurs voyagent dans la même voiture et c'est à travers la Russie une suite ininterrompue de réceptions : grandes cérémonies, dîner de 80 couverts, bals, jeux à la Cour, représentations, etc... Néanmoins, la politique n'est pas bannie de la conversation. Joseph écrit à sa Mère, le 14 juin, une lettre de Smolensk pour la mettre au courant du résultat de ses entretiens : « Catherine n'ajoute pas foi aux racontars du Roi de Prusse, assure-t-il. » Elle lui a déclaré « qu'elle est fermement résolue dans toutes les grandes occasions de lui communiquer ses idées amicalement et de lui en demander conseil ». Enfin, raconte Joseph, « il se trouva un moment où je vis que Sa Majesté tournait elle-même alentour du pot et où je crus à props de lui parler de la dernière guerre des Turcs ». La conversation glisse rapidement sur la Turquie, ce que Catherine désire. Puis elle déclare à nouveau à Joseph que, lui non plus, il n'a pas sa Capitale. Joseph, en répétant ces entretiens à Marie-Thérèse, ajoute : « Ces différents propos, et si souvent de toute façon, sur l'Italie, me font croire qu'elle brosse là-dessus quelque'idée dans sa tête, mais il n'y a pas eu encore moyen de l'approfondir. Un autre propos se joint à cela, c'est que, quand elle me parle de Rome, moi, je lui parle toujours de Cons-

tantinople. Elle me répondit positivement que si elle en avait alors même fait la conquête qu'elle ne l'aurait point gardé, mais qu'elle en aurait fait un autre usage... »(1)

Une fois arrivés à Pétersbourg, les conversations longues et fréquentes continuent, les Turcs en sont toujours l'objet. Les vues de Catherine se précisent. La politique qu'elle suivra en 1782 et 1783 apparaît dès ce moment. Elle assure Joseph qu'elle ne commencera pas la guerre contre les Turcs, mais que, si eux l'attaquent, elle saura se défendre. L'Empereur ayant répondu qu'ils s'en garderont bien après la leçon précédemment reçue, Catherine lui réplique : *« Qu'on n'est jamais sûr d'eux et que des petites occasions, on les trouverait, vu sa position confinair avec eux, chaque fois qu'on voudrait pour en faire naître des plus grands. »* Telle sera la méthode de Catherine dans les crises que nous étudierons; ceci confirme que, dès son entrevue avec Joseph, son plan de campagne est arrêté. D'autre part, l'entente russo-autrichienne s'améliore de jour en jour. Potemkin parle d'alliance. Joseph suggère à Cobenzl de lui dire que les deux Puissances devraient faire un Traité d'alliance défensive avec garantie mutuelle de leurs possessions respectives (2). Cette insinuation est bien

(1) JOSEPH AN MARIE-THÉRÈSE, 14 juin 1780. ARNETH, *op. cit.*, p. 256.

(2) *Ibid.*, 4 juillet 1780, p. 267.

accueillie par Potemkin qui promet de sonder le terrain (1).

Potemkin, ayant mis Catherine au courant de cette proposition, a de nouveaux entretiens avec Joseph. Sur la demande de sa Maîtresse, il lui demande si la garantie des conquêtes qu'elle pourra faire sera comprise dans la garantie réciproque. Joseph répond que cela est impossible puisque les conquêtes ne seraient point réciproques. Potemkin réplique alors que la Russie garantira toutes les conquêtes que l'Autriche pourra faire, hors d'Allemagne ou de Pologne. Cette proposition ayant été à nouveau combattue par Joseph, Potemkin lui demande de promettre de ne plus faire d'alliance avec les Turcs contre l'Impératrice ; elle promettrait, en ce cas, la même chose. Joseph lui fait remarquer que cela doit être traité ministériellement et non par lui-même (2).

L'alliance russo-autrichienne est virtuellement formée et c'est l'Orient qui en est la base. Joseph va quitter Pétersbourg. Il a obtenu ce qu'il a voulu. Il est vrai que les deux souverains ne se sont pas expliqués clairement. Catherine est réticente, mais « tout cela prouve, croit l'Empereur, qu'elle voudrait parler affaires et de projets, mais que son amour propre est en combat et qu'elle n'ose ou qu'elle finasse. Dans tous les deux cas, je puis et dois attendre tranquille-

(1) JOSEPH an MARIE-THÉRÈSE, 12 juillet 1780. *Russland Berichte*, 1780, f° 82.

(2) *Ibid.*, 8 juillet 1780, f° 274.

ment l'issue. Dès qu'on prend le ton sérieux, elle change la conversation et paraît s'excuser qu'elle n'avait dit cela que par manière de conversation. Par conséquent, il faut absolument la laisser mûrir et ne pas lui donner satisfaction d'avoir été sa dupe (1) ». Joseph ne s'en déclare pas moins prêt à lui donner l'assurance de ne plus jamais s'unir aux Turcs contre elle, à condition qu'elle ne prendra plus part à aucune guerre offensive contre lui. L'alliance est dès ce jour élaborée. La rencontre des deux Empereurs a eu les conséquences recherchées par Joseph. Il vient de remporter une brillante victoire diplomatique.

Vergennes n'est pas dupe des grandioses manifestations accompagnant l'entrevue des deux Empereurs. Comme il l'écrit au Baron de Breteuil : « Ce n'est pas des marques extérieures que l'on peut juger l'entrevue de Mohilev, mais des éclaircissements que l'on peut attendre de l'indiscrétion et de la jactance de Joseph et de Catherine » (2). Divers renseignements vont lui parvenir; ils feront naître en lui certaines inquiétudes. Revenu à Vienne, le 10 août 1780, après des adieux qui montrent en quelle intimité se trouvent à présent les deux Empereurs (3), Joseph ne dissimule pas, dans ses entretiens particuliers,

(1) *Ibid.*, 18 juillet 1780. ARNETH, *op. cit.*, p. 281.

(2) VERGENNES à BRETEUIL, 15 juillet 1789, f° 240.

(3) L'impératrice aurait pleuré au moment où l'Empereur, dans ses adieux, lui baisait la main et aurait saisi celle de l'Empereur qu'elle aurait également baisée (*Ibid.*, 5 octobre 1780).

les projets qu'il a élaborés avec Catherine. Il l'a trouvée, assure-t-il, très décidée à tout mettre en ordre pour renverser l'Empire ottoman. Ce n'est que sur les murailles de Constantinople que la Tsarine voit le comble de son orgueil et la gloire de son règne. Quant à lui, bien loin de s'y opposer, il déclare qu'il désire ardemment tirer « pied ou aile » d'un tel plan (1).

Tandis que Joseph tient ce langage à ses intimes, il affirme, par contre, à l'Ambassadeur de France, inquiet des résultats de Mohilev, que les vues politiques de Catherine sont aussi sages que grandes : elle ne veut plus que jouir aujourd'hui de sa grande réputation dans la plus solide tranquillité. Quant aux projets ottomans, il assure à Breteuil qu'il n'y a pas lieu d'y croire et que lui-même ne les connaît pas (2).

Vergennes n'est pas dupe et sent combien une telle entrevue est grosse de menaces pour l'avenir : « Je conviens avec vous, écrit-il à Breteuil, que l'Empire ottoman présente une apparence bien séduisante pour une souveraine aussi animée que l'est l'Impératrice de Russie du désir d'acquérir de la gloire et de remplir le siècle présent et la postérité de ses exploits, mais la dernière guerre avec les Turcs, quoique glorieuse, a fatigué Catherine II et épuisé son Etat en hommes et en argent (3) ».

(1) *Ibid.*, 5 octobre 1780, f° 303.

(2) *Ibid.*, 9 octobre 1780, f° 313.

(3) VERGENNES À BRETEUIL, 18 novembre 1780, f° 343.

Les projets orientaux des deux Empereurs doivent rencontrer aussi un autre obstacle, Marie-Thérèse. Celle-ci est opposée à tout démembrement de l'Empire ottoman. En 1777, elle a écrit : « Le partage de l'Empire turc serait de toutes les entreprises la plus hasardeuse et la plus dangereuse par les suites qu'il y en aurait à craindre. Que gagnerions-nous en poussant nos conquêtes jusqu'à Constantinople ? — Des provinces malsaines, sans culture, dépeuplées ou habitées par des Grecs, perfides et mal intentionnés, qui seraient plus capables d'épuiser que d'augmenter la force de ma Monarchie. De plus, le crédit que ma Maison était toujours si jalouse de se conserver par sa bonne foi, serait perdu à jamais et c'est toujours une perte irréparable. Ce serait un événement plus critique encore que le partage de la Pologne... (1) » En 1780, elle n'a certes pas changé d'opinion, mais son opposition n'est pas faite pour arrêter Joseph. Les négociations vont maintenant s'ouvrir à Pétersbourg et l'alliance ébauchée à Mohilev pouvoir se réaliser.

§ 2. — LE PACTE D'ALLIANCE RUSSO-AUTRICHIEN

L'entrevue de Mohilev a scellé l'amitié des deux Empereurs. Joseph, en revenant de Russie, n'a plus qu'une seule intention : conclure un traité d'alliance

(1) MARIE-THÉRÈSE à MERCY, 31 juillet 1777. ARNETH et GEOFROY, *op. cit.*, p. 99.

avec la Tsarine. Dès son retour à Vienne, il ne manque pas d'insister auprès de Cobenzl pour que celui-ci constate l'impression produite par lui et puisse, en conséquence, prendre les mesures nécessaires. Dès le 22 août 1780, Joseph envoie ses instructions à Cobenzl (1). Celui-ci doit forcer les Russes à faire une déclaration formelle sur l'Orient. Pour les y inciter, l'Ambassadeur devra leur faire part, comme lui étant propres, des directives envoyées par Joseph :

« 1° Cobenzl ne montrera aucune répulsion pour les projets russes.

« 2° Il ne devra pas faire état des objections des autres Puissances.

« 3° L'accord ne pourra être fondé et durable que si l'on emploie les mêmes moyens des deux côtés.

« 4° Le Roi de Prusse ne sera pas attiré dans cette alliance.

« 5° L'Ambassadeur veillera à ce qu'il ne mette pas obstacle à cette entreprise.

« 6° Les négociations demeureront secrètes tant que les deux Cours ne seront pas entièrement d'accord ».

En même temps que son Souverain, Kaunitz, de son côté, fait parvenir ses instructions à Cobenzl. Le Chancelier autrichien ne se dissimule pas que le but de la politique russe est le renversement de l'Em-

(1) *Relationes aus Russland*, 1780 (Reserviert in Berichte), f° 12.

pire ottoman. A Mohilev, Catherine a ouvert à Joseph la perspective d'une conquête de Rome et de l'Italie. Mais, comme le dit Kaunitz, « cela serait une chimère, car je ne puis m'empêcher de croire au vide des mots ». Aussi, avant de parler d'Alliance, il faudra que Potemkin s'explique clairement avec l'Ambassadeur d'Autriche. En tout cas, Kaunitz tient à lui signaler qu'il y aura pour l'exécution de cette alliance, d'innombrables obstacles. Ils pourront être évités par une étroite entente entre les deux Cours. Mais, et ceci devra être à la base des négociations, cette union pourra seulement être fondée sur une absolue égalité des moyens nécessaires et des avantages espérés par les deux Cours (1).

Malgré le désir de Joseph de conclure au plus tôt cette alliance, il ne peut en être question pour le moment. Le même obstacle se dresse toujours : Marie-Thérèse. Cette Princesse a trop de fois manifesté sa volonté de voir l'intégrité et la souveraineté de l'Empire Ottoman respectée pour accepter une alliance austro-russe, précisément dirigée contre lui. Les négociations entre les deux Cours doivent donc subir forcément un temps d'arrêt, le temps nécessaire à Joseph pour gagner sa Mère à ses projets. Un événement se produira bientôt pour lui en épargner la peine. Le 29 novembre 1780, à

(1) KAUNITZ an COBENZL, 22 août 1780. *Russland Weisungen*, 1780, f° 50.

huit heures trois quarts du soir, Marie-Thérèse meurt.

Cette mort est grosse de conséquences et sa répercussion sur la politique européenne sera considérable. L'influence de Marie-Thérèse ne pouvant plus s'exercer sur l'Empereur, celui-ci, sans aucun frein, pratiquera alors sa politique orientale.

Vergennes ne manque pas de noter, au lendemain de ce jour, que la mort de l'Impératrice peut amener une révolution dans la situation politique de l'Europe. Le Ministère Français croit qu'aucun changement ne surviendra, quant à présent, dans la conduite et les principes de la Cour de Vienne (1). Il estime toutefois peu certain que l'Empereur suive le système pacifique de sa Mère (2).

Vergennes ne se trompe pas. Les négociations russo-autrichiennes vont maintenant reprendre. Cobenzl informe Kaunitz que l'Impératrice et Potemkin se montrent très favorables au projet d'Alliance. L'Envoyé Autrichien a su d'ailleurs montrer à Potemkin tous les avantages qui résulteront de ce Traité : il écartera tout sujet de méfiance entre les deux Cours pour tous les litiges à venir et ne tendra qu'à la continuation de la tranquillité générale en Allemagne. En augmentant l'influence de la Russie dans cette partie intéressante de l'Europe, assure Cobenzl,

(1) VERGENNES à VÉRAC, 12 janvier 1781, f° 26.

(2) VERGENNES à BRETEUIL, 7 décembre 1780, f° 367.

il lui fournira de nouveaux moyens d'y prévenir toutes espèces de mésintelligences (1).

Mais quelles sont les intentions russes ? — Les conversations entre l'Impératrice et Potemkin sur ce sujet ayant pris fin, le 10 décembre, ce dernier peut informer à présent Cobenzl des volontés de Catherine.

La Tsarine accepte le principe de la garantie et « prêtera volontiers ses mains à tout ce qui sera utile pour les deux Cours ». Joseph, depuis sa rencontre avec elle, lui paraissant digne d'amitié, Catherine admet qu'ils pourront se garantir leurs Etats (2).

Potemkin fait donc appeler Cobenzl pour lui dire, au nom de l'Impératrice, que cette dernière porte beaucoup d'intérêt au projet d'alliance et accepte l'ouverture de négociations. Quoique l'entente défensive avec la Prusse laisse les mains libres à la Russie pour une autre union, elle n'entend pas moins décider, dès à présent, qu'une clause du futur traité aura trait aux alliances. Pour bien marquer, d'autre part, son désir de commencer les pourparlers, Potemkin recommande à Cobenzl d'avoir à demander, au plus tôt les pleins pouvoirs (3).

Le 31 décembre 1780, Joseph envoie ces derniers (4). Les négociations vont maintenant s'ou-

(1) COBENZL an KAUNITZ, 13 décembre 1780 (R. B. f° 81).

(2) *Ibid.*, f° 82.

(3) *Ibid.*, 13 décembre 1780, f° 122.

(4) *Relationes aus Russland*, 1780 (Reserviert in Berichte), f° 12.

vrir sur les bases des instructions adressées par Kaunitz à Cobenzl (1) :

« 1° Il est essentiel de demander une absolue réciprocité entre les deux Cours.

« 2° Etant donné que l'intention principale de l'Autriche est de créer pour l'avenir une alliance étroite, il sera utile de faire ce qu'il faut pour la réaliser.

« 3° Si cela ne peut pas se faire, il sera bon de concevoir seulement le Traité dans les lignes générales et d'en faire seulement une garantie réciproque.

« 4° Si la Russie manifeste le désir de faire un Traité analogue à celui qu'elle a avec la Prusse, communication devra être demandée de ce dernier pour rechercher si le principe d'absolue réciprocité y est exprimé ».

Outre ces instructions générales, Cobenzl reçoit aussi l'ordre d'avoir à rédiger lui-même le Traité et d'avoir à faire attention au droit de préséance de l'Empereur, ce qui, nous le verrons, sera cause de difficultés.

Si l'Entrevue de Mohilev a donné le brillant résultat que l'on sait, la cause doit en être cherchée dans la concordance des vues de Catherine et de Joseph à propos de l'Orient. Aussi ne doit-on pas être étonné

(1) KAUNITZ an COBENZL, 2 janvier 1781. *Russland Weisungen*, 1781, f° 10.

que les instructions de Kaunitz fassent état de cette question. Le Chancelier envisage, dès à présent, une conquête future de l'Orient, basée sur l'entente des deux Cours. Il prévoit que la meilleure solution sera un conflit avec la Porte. Aussi Cobenzl reçoit-il l'ordre d'avoir à demander aussi sur ce chef une absolue réciprocité et une entente parfaite. Le Traité, qui s'ébauche, n'est vraiment qu'un paravent ; il ne se fait qu'en fonction de l'Orient. Du côté russe, les mêmes désirs se retrouvent. Besborodko, dans un entretien qu'il a avec Cobenzl, lui signale que l'Impératrice pense à traiter la question de la Porte. L'Ambassadeur Autrichien, immédiatement, lui répond que son Souverain est prêt sur ce terrain à l'assister en toute amitié. Il est curieux de constater que, dès les premiers jours de ce mois de janvier, avant même que le Pacte d'Alliance existe, une sorte d'entente sur l'Orient existe entre les deux Cours. Déjà, les Ministres des deux Puissances s'entretiennent des difficultés que nous retrouverons plus loin et nous pouvons voir l'Autriche donner, dès à présent, à la Russie, l'assurance de son assistance (1).

Les négociations officielles s'ouvrent maintenant. Le 9 janvier 1781, l'Ambassadeur d'Autriche remet au Comte Panine une communication verbale dans laquelle il propose formellement au nom de Joseph « la conclusion d'un Traité d'alliance défini-

(1) COBENZL AN KAUNITZ, 4 février 1781. *Russland Berichte*, f° 67.

tif et la garantie des territoires respectifs, le tout fondé sur les anciennes alliances et en particulier sur le Traité de 1746 » (1).

La Tsarine désigne, pour mener les négociations, le Comte Panine, le Comte Ostermann, le Général Besborodko. A la première conférence, qui a lieu le 19 janvier, Cobenzl présente un projet de Traité d'Alliance en 15 articles (2).

Dans un exposé qu'il remet au Prince Potemkin, le même jour, le Ministre Autrichien essaye de lui démontrer les mérites de son projet (3). Au point de vue de la forme, il lui a semblé la manière la plus simple, la plus courte et la plus naturelle de prendre les anciens Traités ayant subsisté entre la Russie et l'Empire pour base des négociations. Quant au fond, « la démarche de la proposition d'un Traité défensif était une suite du désir de l'Empereur d'ajouter, aux liens de son attachement personnel pour S. M. l'Impératrice, tous les liens politiques analogues aux intérêts réciproques des deux Cours ». Cobenzl ajoute que ce Traité sera un moyen de plus d'assurer la continuation de la tranquillité en Allemagne, sans qu'il puisse par cela porter la moindre atteinte au Traité d'Alliance russo-prussien.

Ces négociations ne passent pas inaperçues aux

(1) *Recueil de Traités et de Conventions conclus par la Russie avec l'Autriche*, par F. MARTENS, tome 2, p. 98. Saint-Petersbourg, 1875.

(2) *Berichte Russland*, 1781, f° 22. (V. Annexe n° 2, infra, p. 287).

(3) *Ibid.*, f° 16 et 18.

yeux de l'Ambassadeur de France en Russie. Le 26 janvier, ce dernier avise Vergennes que la Cour de Vienne a proposé un Traité d'Alliance à l'Impératrice. Le Marquis de Vérac souligne qu'il s'agit d'une espèce de Traité, ou plutôt de convention, destiné à donner plus d'étendues aux garanties stipulées réciproquement entre les deux Cours, relativement à leurs possessions de Pologne et de Bavière. Quant aux alliances réciproques des deux Cours Impériales, la première clause de ce Traité stipulera qu'il n'y sera pas porté atteinte (1).

A la suite de la première entrevue des délégués de Catherine avec Cobenzl, une seconde Conférence est décidée. Elle a lieu le 29 janvier. Lors de cette dernière, il est remis au Ministre Autrichien un contre-projet en 22 articles (2) et divers projets d'articles séparés et secrets (3), dont un relatif à la Porte (4). Cet article secret commence par ces mots : « l'Expérience du passé n'ayant que trop montré à quel point les liens des traités étaient peu respectés par la Porte... ». Aussi l'Empereur devrait-il garantir le Traité de Kainardji de 1774 et les Conventions explicatives

(1) VÉRAC à VERGENNES, 26 janvier 1781, f° 80.

(2) *Berichte Russland*, 1781, f° 130. (V. Annexe n° 3, infra, p. 294).

(3) *Ibid.*, f° 133 : S/ la garantie de la cession faite des Comtés d'Oldenbourg et de Delmenhorst au Roi de Danemark.

Ibid., f° 140 : S/ la garantie de la Constitution de la République Polonaise de 1773.

Ibid., f° 142 : S/ le cas de guerre dans les possessions limitrophes de la Russie avec la Suède ou de l'Autriche aux Pays-Bas.

(4) *Ibid.*, f° 144. (V. Annexe n° 4, infra, p. 304).

de 1775 et de 1779 et l'Impératrice de son côté le Traité de Belgrade. Dans le cas de violation par la Porte de ses obligations et du renouvellement de la guerre, l'Allié serait alors obligé de fournir un secours de 30.000 hommes armés et même de déclarer la guerre à l'ennemi commun.

Cobenzl adhère sur le fond à l'article secret, lors de la troisième Conférence, le 19 février (1). Toutefois, il présente diverses objections, par suite de l'absence de parallélisme entre les obligations militaires de cet article et celles du Traité principal. Mais Kaunitz est inquiet sur le sens du mot « *alors* », inséré dans la phrase finale de l'article secret : « Leurs Majestés Impériales admettant entre elles pour principe une parfaite égalité et une exacte compensation de moyens et de forces que chacune d'elles aura déployés dans le cours de la guerre se réservent de se concerter *alors* sur l'objet et le fond d'un pareil dédommagement ». Que signifie ce mot « *alors* » ? — « Si, dans une guerre commune contre l'Orient et si, dans le renversement de cet Empire, l'Autriche n'a pas les mêmes avantages que la Russie, estime Kaunitz, il vaut mieux dans ce cas laisser subsister l'Empire Ottoman dans toute son intégrité. Il faut qu'avant cette collaboration, il y ait une absolue égalité et non pas *alors*. De même, le plan d'opérations devra être convenu préliminairement ». Kaunitz ne dé-

(1) *Ibid.*, f° 188.

guise pas sa pensée à Cobenzl. « Il faudra employer nos efforts pour notre avantage et nous assurer une répartition égale des dépouilles de la Porte » (1). Il est curieux de constater que, pendant Kaunitz tient un pareil langage, il se garde bien, vis-à-vis de l'Ambassadeur de France, de faire les mêmes déclarations. Au contraire, il assure au Baron de Breteuil que, dans l'état actuel des Turcs, « leur conservation est plus précieuse à la Maison d'Autriche que tout ce que la Russie peut lui présenter pour lui faire croire que l'activité de son voisinage lui serait plus avantageuse que l'apathie des Turcs » (2). En tous cas, Catherine partage les vues du Chancelier Autrichien. Elle est d'avis, pour le cas d'une agression turque — ce qui peut sembler assez problématique — que les deux Puissances devront employer tout leur pouvoir pour obtenir un dédommagement calculé, non seulement en raison de la grandeur du pays à annexer, mais aussi en fonction de sa valeur (3).

Malgré le désir manifesté par Joseph de voir demeurer secrètes les négociations, il devient indispensable à l'Autriche de faire connaître à son alliée, non le fond de ces négociations, mais, du moins, leur existence. La Cour de Vienne fait donc part, le 13 mars

(1) KAUNITZ à COBENZL, 3 mars 1781, f° 99 « ...jener Efforts zu betrachten ist, die wir zu unsern eigenem Nutzen und un zu einer versicherten gleiches Theilung der Depouillen der Pforte zu gelanger... »

(2) BRETEUIL à VERGENNES, 25 janvier 1781, f° 33.

(3) COBENZL an KAUNITZ, 19 février 1781, f° 171.

1781, à celle de Versailles, de la négociation d'un Traité d'amitié entre les deux Empereurs (1). L'Ambassadeur d'Autriche à Paris, le Comte de Mercy-Argenteau fait d'ailleurs remarquer à Vergennes que cette alliance avec la Russie ne présente pas grande importance (2). Mais l'Alliée de la Russie, la Prusse, quoique non tenue au courant des pourparlers, ne les a pas moins soupçonnés. Cette Puissance peut concevoir quelque inquiétude du nouveau système. En effet, il est à craindre que l'Autriche ne veuille de l'entente russe que pour s'en servir contre la Prusse. Sentant la Tsarine lui échapper, Frédéric II juge alors bon de rechercher l'appui français ; la France, de son côté, pouvant être mécontente des procédés de son alliée. Aussi le Roi de Prusse fait-il proposer au Roi de France de demander conjointement avec lui leur admission aux négociations austro-russes pour en empêcher la conclusion (3). Vergennes refuse catégoriquement. Malgré son attachement relatif à l'Alliance autrichienne (4), il ne peut souscrire à une démarche pouvant être considérée, par la Cour de Vienne, comme une marque de rupture. D'autre part, la France peut être rassurée, en ce qui concerne l'Orient, par les déclarations de Joseph II au

(1) MERCY à JOSEPH, 18 mars 1781. ARNETH et FLAMMERMONT, *op. cit.*, p. 29.

(2) MERCY à KAUNITZ, 23 avril 1781. *Frankreich Berichte*, 1781 (III. IV), f° 19.

(3) VERGENNES à BRETEUIL, 4 mars 1781, f° 102.

(4) Cf. SOREL, *L'Europe et la Révolution*, t. 1, p. 298.

Marquis de Breteuil : « Je ne veux aucun mal au bon peuple ottoman et je l'aimerais toujours mieux dans mon voisinage que les Russes » (1). La France doit donc adopter une attitude d'attente et laisser venir les événements. Quant aux craintes prussiennes, le Comte Panine tient à souligner pour les apaiser, que ce Traité d'Alliance est moins un engagement politique qu'une démonstration de l'amitié personnelle unissant les deux Empereurs (2). Ces craintes prussiennes sont certes fondées. L'Empereur, depuis son voyage en Russie, désire captiver la bienveillance de l'Impératrice, non seulement pour glaner quelque chose du côté de l'Orient, mais aussi pour renverser son système à l'égard du Roi de Prusse. Connaissant l'orgueil et la mégalomanie de son interlocutrice, il ne peut certes mieux faire, pour gagner cette bienveillance, que de l'entretenir de son admiration pour ses grands projets orientaux.

Mais, en ce moment, les conversations diplomatiques russo-autrichiennes prennent moins bonne tournure. Une difficulté grave, du moins en la forme, vient de surgir. Dans la rédaction du contre-projet russe, on a eu constamment en vue ce que l'on appelle « l'alternat », en vertu duquel l'une des parties contractantes est toujours nommée en premier lieu dans l'un des exemplaires du Traité conclu et l'autre dans le second. Joseph juge impossible d'admettre

(1) BRETEUIL à VERGENNES, 5 avril 1781, f° 127.

(2) VÉRAC à VERGENNES, 6 février 1781, f° 81.

l'alternat. Il exige que son nom soit mentionné le premier dans tous les exemplaires du traité. En qualité d'Empereur d'Allemagne, il ne peut alterner avec personne ; jusqu'à présent, il n'a d'ailleurs jamais cédé le pas dans les traités conclus avec les autres Puissances, voire même avec la Russie (1).

Cette prétention de Joseph est grave. Avec une Princesse orgueilleuse comme Catherine, il est peu probable que, dans une question de préséance, elle consente à faire un pas qui, pour employer son expression « l'abaisserait et la ferait descendre de la hauteur de Sa Majesté » (2). Joseph, de son côté, démontre qu'il n'a pas le droit de consentir à l'alternat : ses obligations sont définies par les capitulations impériales qui l'obligent à observer rigoureusement les droits et privilèges élaborés par le cours des siècles en faveur des Empereurs romains (3). Les négociations semblent devoir s'engager dans une mauvaise voie. Il paraît toutefois à Vergennes que la question d'étiquette n'est qu'un prétexte. « Les deux Souverains, ne pouvant et ne voulant donner à leurs engagements une étendue qui les rendit décisifs, ont préféré ne pas les consommer et la difficulté de l'étiquette s'est offerte comme un moyen honnête de laisser tomber le projet » (4).

(1) *Russland Berichte*, 1781, f° 188.

(2) *Rescrit* du 11 février 1781. MARTENS, *op. cit.*, p. 102.

(3) *Exposé verbal remis au Prince Potemkin*. *Russland Berichte*, 1781, f° 50.

(4) VERGENNES à VÉRAC, 26 juillet 1781, f° 35.

Le Ministre Français se trompe en émettant une pareille hypothèse. Les pourparlers diplomatiques sont loin d'être rompus et les négociations se poursuivent toujours à Pétersbourg. Dans un mémoire (1) remis par Cobenzl à Potemkin, l'Ambassadeur d'Autriche discute le projet d'article secret et remet un contre-projet. L'introduction notamment devra être changée, l'Autriche ne pouvant se plaindre que la Porte n'exécute pas consciencieusement les Traités. Quant à l'éventualité du *casus foederis*, l'Autriche pose deux conditions : 1° Un refus absolu de la Porte de satisfaire à ses engagements; 2° Une infraction manifeste à la paix et une invasion effective. Le 23 avril 1781, la Cour de Pétersbourg présente un nouveau contre-projet de Traité (2) et un nouveau projet d'article secret, tenant compte des objections autrichiennes (3).

Toutefois, la difficulté de l'alternat subsiste toujours (4), mais, étant donné « l'amitié intime, la bonne harmonie et la confiance réciproque existant entre les deux Empereurs » (5), il y a lieu de croire qu'elle ne tardera pas à se résoudre. Les stipulations relatives à l'Orient sont si avantageuses pour Catherine que cette dernière croit devoir chercher les moyens d'arriver à une solution satisfaisante. Son imagination, fertile en expédients, lui suggère une forme de traité qui peut sauver la prérogative impé-

(1) RUSSLAND BERICHTE, 1781 (April-Juni), f° 60.

(2) *Ibid.*, f° 101.

(3) *Ibid.*, f° 119 (V. Annexe n° 5, infra, p. 306).

(4) *Ibid.*, f° 74.

(5) KAUNITZ an MERCY, 27 juin 1781. *Frankreich Weisungen*, f° 17.

riale. Ce moyen consiste en deux formes de lettres impériales pour l'une desquelles il suffit de la signature de l'Empereur, tandis que, d'après la seconde, les lettres doivent être écrites tout entières de sa propre main. De ces deux solutions, Joseph accepte la dernière et envoie à Pétersbourg deux lettres, datées du 18 mai 1781 (2), écrites de sa main. Après les avoir reçues, Catherine lui adresse, à son tour, à Vienne, deux exemplaires de ces lettres, datés du 24 mai 1781 (3). Ayant adopté cette procédure, les Empereurs décident « que les engagements stipulés dans les présentes lettres seraient aussi sacrés et aussi inviolables que s'ils étaient déposés dans le Traité le plus solennel que faire se puisse ».

La première lettre établit l'alliance entre les deux Souverains, qui, « épris d'une amitié et d'une union sincère », décident d'établir entre eux « une liaison et une correspondance intime ». Après quoi, les conventions du 25 juillet 1772 et le Traité de Teschen se trouvent confirmés, tandis que les Monarques se garantissent réciproquement tous leurs territoires, sauf toutefois les possessions asiatiques de Catherine II. De plus, les modalités de cette garantie sont précisées : l'Allié est tenu de fournir dix mille hommes d'infanterie et deux mille cavaliers ou, à défaut, un subside annuel de quatre cent mille roubles.

(1) RUSSLAND BERICHTE, 1781, f° 81.

(2) ARNETH, *Joseph und Katharina von Russland*, p. 72 et 78.

(3) MARTENS, *op. cit.*, p. 107 et 113.

La deuxième lettre a trait à l'Orient. Un assez long préambule en explique la cause : « La conformité de position dans laquelle se trouvaient les deux Souverains vis-à-vis de la Porte Ottomane et de la facilité que leur donnait le local de leurs Etats respectifs de se prêter mutuellement la main en cas de démêlé avec ». Aussi les deux Empereurs décident-ils de former ensemble un concert plus étroit et plus particulier, relativement à cette Puissance. En conséquence, ils se garantissent non seulement toutes leurs possessions, mais aussi tous les traités, conventions et stipulations conclus par chacun d'eux avec la Porte. Cette garantie doit jouer « de la manière la plus forte et la plus positive ». En cas de conflits, la lettre prévoit deux modes de solution. Tout d'abord un mode pacifique, les bons offices. Puis, en cas d'échec de ces derniers et, si « la Porte refusait de satisfaire à ses engagements ou se portait à une infraction manifeste de la paix et à une invasion », il est décidé que, trois mois après la réquisition qui en sera faite, l'autre allié lui déclarera la guerre et fera dans ses Etats une diversion directe avec des forces égales à celles de la partie belligérante.

La lettre ainsi rédigée est déjà grosse de menaces pour l'Empire Ottoman. Devant les forces conjuguées des deux Empires, son écrasement est certain. Mais les deux Empereurs vont encore plus loin. Prévoyant, par avance, l'écrasement des Turcs et leur refoulement en Asie, ils jugent bon de convenir, dès

à présent, du principe d'un partage équitable de l'Empire Ottoman. C'est ce qu'exprime Joseph en écrivant à Catherine « Lorsqu'elle le jugera à propos, d'après un concert préalable avec moi de se servir de ses flottes sur la Mer d'Azov et de la Mer Noire pour favoriser les opérations du continent ou pour effectuer une diversion d'autant plus sensible sur les Côtes de l'Empire Ottoman, *nous conviendrons alors d'un équivalent juste de ma part* ». Mais, afin de rassurer l'Autriche sur la peur qu'elle a eu du mot *alors*, les deux Empereurs ajoutent « Je me réserve de me concerter avec Votre Majesté Impériale, avant toute chose, le cas du présent article venant à exister, ou même éventuellement, et *dès à présent* sur le plan d'opérations... »

La rencontre de Mohilev a maintenant porté ses fruits. L'Alliance russo-autrichienne est scellée sur les ruines de l'Empire Ottoman. Un nouvel épisode de la question d'Orient s'ouvre maintenant. La politique européenne en est elle même transformée. Les alliances se trouvent dissociées et c'est l'Orient qui est cause de cette révolution politique. Il appartiendra maintenant à Vergennes de rétablir la situation et, en luttant contre tout démembrement de l'Empire Ottoman, de briser l'alliance austro-russe.

On comprendra aisément que les deux Souverains ne tiennent à mettre personne au courant de leurs projets orientaux (1). Il en est de même pour leur

(1) Cf. KATHARINA ad JOSEPH, 26 mai 1781. ARNETH, *op. cit.*, p. 90.

alliance principale sous laquelle on aurait pu les déceler. Ce sera seulement, ainsi que nous le verrons par la suite, en Juin 1783, deux ans après, que la Russie en fera part à la Prusse (1). La France en sera informée, à la même époque, par l'Autriche, le 9 juin 1783 (2).

Mais il convient, dès à présent, de se demander ce que les Principales Puissances ont su de ces négociations et quelles ont été leurs réactions ?

Et tout d'abord, la principale intéressée, la Turquie. Dès Avril 1781, l'alliance des deux Cours Impériales lui est annoncée comme un fait certain, tant par la Prusse (3) que par l'Angleterre (4). Les Turcs sont assez disposés à admettre la véracité de ce dire. L'épopée de Mohilev les a impressionnés. Leur Souverain étant en quelque sorte immobile, ils ne peuvent entendre que l'Empereur ait pu faire un si grand voyage sans motifs très importants. Si cette annonce faite par le Ministre de Prusse peut se justifier par le désir d'ennuyer l'Autriche, celle de l'Ambassadeur d'Angleterre semble assez bizarre. En effet, à cette époque, cette Puissance, en guerre avec la France, n'estime pas encore, ce qu'elle ne comprendra qu'à la fin du dix-huitième siècle, que la prise de Constantinople peut menacer sa possession des Indes. Nous

(1) VÉRAC à VERGENNES, 27 juin 1783, f° 435.

(2) *Corresp. Vienne*, 1783, f° 222.

(3) *Correspondenz mit der Türkel*, 1781, f° 59 (note remise par le chargé d'affaires de Prusse).

(4) SAINT-PRIEST à VERGENNES, 14 avril 1781, f° 135.

verrons bien l'Angleterre intervenir, en 1783, dans le conflit russo-turc et proposer sa médiation. Mais, au moment présent, cette intervention ne se justifie en aucune façon, si ce n'est, comme dit Vergennes, « pour se faire regarder comme l'objet des complaisances de l'univers » (1). En tout cas, cette information ne manque pas de causer une inquiétude sourde à Constantinople. Le Divan éprouve le besoin de demander quelques renseignements complémentaires à la France. Pour calmer son émoi, Saint-Priest lui passe une note (2), le 13 août 1781, approuvée ultérieurement par Vergennes, le 2 octobre 1781. Il lui déclare, en substance, que les négociations russo-autrichiennes n'ont pas eu leur effet, mais qu'il n'en est pas moins recommandé à la Porte d'éviter toute altercation avec la Russie.

Du côté de la Prusse, nous trouvons les mêmes craintes pour les raisons précédemment exposées. On connaît à Berlin l'ambition de la Tsarine qui avide de gloire, serait flattée de réunir la Turquie d'Europe à ses Etats. Frédéric II sent bien qu'il ne sera pas assez fort pour s'opposer aux projets des deux Cours réunies. Mais il sait bien, en même temps, qu'elles peuvent craindre de sa part une puissante diversion. Aussi fait-il insinuer à Catherine qu'il espère ne la voir favoriser aucune augmentation de

(1) VERGENNES à SAINT-PIEST, 17 juin 1781, f° 184.

(2) SAINT-PIEST à VERGENNES, 13 août 1781, f° 237.

(3) VERGENNES à SAINT-PIEST, 2 octobre 1781, f° 265.

puissance de la Maison d'Autriche sans faire attention à la nécessité de maintenir l'équilibre. Il n'y a pas de doute que Frédéric veuille, dès à présent, faire savoir qu'il désire une compensation en Pologne pour le cas où la grande entreprise aurait lieu (1). Ces ambitions polonaises, que masque le principe de l'équilibre, peuvent assez bien expliquer la politique turque de Frédéric II. Joseph II le note : « Ce Prince prend tant de peine pour remuer l'inquiétude du Divan sur les vues de la Russie et les miennes que je ne serais pas étonné que les Turcs se portassent à quelque impertinence vis-à-vis de la Puissance russe ou de la mienne qui nous forceraient à des mesures et nous conduiraient à des entreprises auxquelles je suis loin de songer. » (2) En tout cas, il est certain que le Roi de Prusse ne doit savoir rien de bien précis sur le pacte d'alliance russo-autrichien. La surprise témoignée par le Ministre de Prusse à Pétersbourg, le Comte Goertz, lorsque le Comte d'Ostermann lui en a fait part officiellement, en Juin 1783, peut en apporter la confirmation. La Prusse connaît l'alliance russo-autrichienne, mais elle en ignore les détails.

La France, du moins, dans les premiers temps, ne connaît pas grand chose, non plus, de ce Pacte. Cette ignorance, il est vrai, se trouve encouragée par les assertions du Prince de Kaunitz. Même, en Novembre 1781, le Chancelier ne craint pas de déclarer que le

(1) PONS à VERGENNES, 25 novembre 1781, f° 297.

(2) BRETEUIL à VERGENNES, 20 novembre 1781, f° 245.

Traité n'est pas signé et que l'Empereur est trop sage pour nourrir des desseins chimériques contre les Turcs (1). Toutefois, un diplomate aussi fin et avisé que Vergennes ne peut rester indifférent à certaines particularités laissant présager d'un système nouveau entre les deux Empereurs. Il est même venu à sa connaissance que l'Empereur doit concourir à l'exécution du projet du rétablissement de l'Empire Grec (2). Mais les agents diplomatiques de la France, et notamment celui de Vienne (3), l'entretiennent dans la plus complète ignorance. Le Ministre Français ne peut croire à la conclusion du Pacte d'Alliance (4). Toutefois un revirement va se manifester parmi les Envoyés français. Au mois d'octobre, l'Ambassadeur à Pétersbourg, le Marquis de Verac, note certains signes prouvant assez bien l'intention de Catherine de reconstituer l'Empire Grec en faveur du jeune Grand Duc Constantin (5). D'autre part, il lui semble probable que l'Empereur partage les vues de Catherine et que le fond du Traité n'ait que les Turcs pour objet. En effet, les éclaircissements les plus détaillés que l'Empereur fait prendre sur les grandes forêts de Valachie et de Moldavie, ainsi que

(1) *Ibid.*, f° 236.

(2) VERGENNES à SAINT-PRIEST, 5 juin 1781, f° 176.

(3) Barthélémy lui écrit de Vienne, le 2 juillet 1781, que l'on devait considérer le projet de Traité comme anéanti. Il était signé depuis trois mois !... (*Corresp. Vienne*, 1781, f° 37).

(4) VERGENNES à SAINT-PRIEST, 17 juin 1781, f° 184.

(5) Ex. : Elle le surnomma « l'Etoile d'Orient ». Elle lui donna une nourrice grecque, etc..

sur le cours et la navigation du Danube, semblent annoncer des vues ultérieures (1). Barthélémy, de son côté, envoie de nouveaux renseignements. En Octobre, il informe Vergennes qu'un concert s'est, paraît-il, formé entre l'Empereur et la Tsarine pour attaquer l'hiver suivant les possessions de l'Empire Ottoman. Le plan de campagne serait même déjà établi : les troupes, se trouvant en Hongrie et en Croatie, marcheront, à la fois, pour s'emparer, les unes de Belgrade, les autres de la Bosnie, tandis que les Russes s'avanceront sur le Danube (2). Le Marquis de Breteuil, venu reprendre son poste à Vienne, en Novembre, écrit, lui aussi, à Vergennes qu'il suppose l'existence « d'engagements pris directement et privativement entre les deux Cours Impériales, engagements ayant la même force qu'un Traité sans en avoir l'éclat » (3).

A la fin de l'année 1781, il n'y a plus de doute pour Vergennes : une alliance russo-autrichienne dirigée contre la Porte est conclue.

Vergennes est persuadé à présent que Catherine projette de démembrer l'Empire Ottoman avec l'aide de l'Empereur. La situation lui paraît grave. Certes, il croit bien que le plan de partage et d'exécution n'est pas encore conclu (4). Mais la guerre, qui met aux prises l'Angleterre et la France, n'en constitue pas

(1) VERAC à VERGENNES, 10 septembre 1781, f° 132.

(2) BARTHELÉMY à VERGENNES, 3 octobre 1781, f° 163.

(3) BRETEUIL à VERGENNES, 20 novembre 1781, f° 236.

(4) VERGENNES à BRETEUIL, 28 janvier 1782, f° 40.

moins un obstacle pour l'activité diplomatique de cette dernière. La politique de la France ne peut être pour le moment qu'une politique d'attente. C'est le sens des instructions qu'adresse Vergennes à Saint-Priest : il lui enjoint d'observer une grande réserve sur les questions que peuvent lui adresser les Turcs au sujet de ce pacte d'alliance et lui recommande d'avoir à conseiller à ces derniers d'observer scrupuleusement les Traités conclus avec les Russes (1). L'activité diplomatique de la France peut aussi s'exercer du côté de son alliée : l'Autriche. Vergennes ne comprend pas très bien la politique d'un Joseph II qui veut se donner pour voisin un Empire puissant au lieu d'une nation apathique. « Plus on est instruit dans la politique, plus on doit être étonné sans doute qu'un Prince Autrichien veuille donner plus d'étendue à ses Etats et avoir pour voisins les Russes au lieu des Turcs, mais les passions ne se calculent pas et celle des conquêtes est la moins mesurée de toutes » (2). Mais il tient nettement à déclarer que le Roi verra avec peine germer une grande guerre pouvant amener des changements immenses dans la politique générale et faire le malheur de plusieurs nations. Aussi « Sa Majesté fera à l'Empereur tout ce qu'un bon allié peut se permettre pour contrecarrer une entreprise dangereuse à tant d'égards et, dès à présent, elle désire que la Porte prenne des mesures, qui fassent

(1) VERGENNES à SAINT-PIEST, 5 juin 1781, f° 176.

(2) *Ibid.*, 23 octobre 1781, f° 276.

connaître que l'on ne l'attaquera pas au dépourvu » (1).

A la fin de l'année 1781, la politique française se précise, ou plutôt, avec une remarquable continuité, se poursuit : la conservation et l'intégrité de l'Empire Ottoman en est le but. La France a intérêt à ce que l'Empire Ottoman vive. Elle y occupe une situation privilégiée. Nombre de faveurs lui sont concédées par l'Acte de Capitulations du 28 mai 1740 (2). Elle possède notamment une sorte de protectorat religieux sur tous les Chrétiens en pèlerinage à Jérusalem, ce qui, pour la Nation très Catholique qu'elle est, présente une valeur morale sans pareille. La Porte est aussi une de ses grosses clientes. Le total de ses exportations annuelles dans le Levant représente une somme de dix-huit à dix-neuf millions de livres (3). Si les ambitions russes se réalisent, tous ces brillants avantages vont disparaître. Les « Grecs » remplaceront les « Latins » dans le protectorat des Lieux-Saints. Le commerce français perdra la place prépondérante qu'il occupe et ce sera la ruine d'une partie de la France (4).

(1) *Ibidem*.

(2) *Recueil de Textes de Droit International Public*, par LE FUR ET CHKLAVER. Paris, 1934. Deuxième édition, p. 56 sqq.

(3) *Mémoires sur l'Ambassade de France en Turquie et sur le Commerce français dans le Levant*, par M. DE SAINT-PRIEST. Paris, 1877, p. 327 sqq.

(4) Cf. *Mémoire sur l'Etat actuel de l'Europe dans son rapport avec les dispositions hostiles qui se font jour sur les frontières du Grand Seigneur* par le MARQUIS DE CASTRIES. *Archives du Ministère des Affaires Etrangères* : Mémoires et documents : Russie (1775-1788), vol. n° 16, f° 208.

Il ne faut pas que l'Empire Ottoman s'écroule, cela est d'un intérêt considérable pour la France. Si l'offensive russo-autrichienne se produit, la Porte pourra ainsi trouver en elle un soutien.

A l'heure présente, cet appui est bien fragile par suite de la guerre anglaise. Comme une crise grave paraît devoir s'ouvrir en Orient, la France a besoin d'avoir les mains libres pour la conjurer : la paix avec l'Angleterre donc s'impose. C'est de ce côté que l'activité diplomatique doit d'abord s'exercer. Une fois cette paix acquise, la France pourra alors intervenir de toutes ses forces. En attendant, il ne peut être question que d'orienter la Turquie dans une voie qui, évitant les conflits, retardera l'orage prêt à éclater. C'est cette politique que nous allons maintenant exposer.

§ 3. — LA FRANCE ET LA POLITIQUE RUSSO-TURQUE.

La France, avons-nous dit, occupe une situation privilégiée dans l'Empire Ottoman. Elle la doit à la politique d'amitié qui, sauf quelques interruptions, s'est poursuivie depuis François I^{er}. La Turquie va en apprécier le prix, lors de sa décadence, quand l'Europe entière se dressera contre elle.

Cet Empire est miné par la désagrégation lente des peuples conquis qu'il n'a su assimiler. Malgré la convoitise menaçante des Puissances guettant sa chute pour s'en partager les dépouilles, il s'est replié sur

lui-même et s'est endormi dans le sentiment d'une fausse sécurité. Aussi néglige-t-il de développer les moyens propres à sauvegarder son existence. Saint-Priest, au début de l'année 1781, comprend toute la gravité de la situation en écrivant à Vergennes : « On peut regarder comme russes les forces des Turcs sur mer et sur terre, car, en cas de choc contre la Russie, les Turcs emploient si mal celles qu'ils ont qu'on peut les considérer comme nulles... En outre, le peuple grec, prêt à lever l'étendard de la révolte au premier signal, est pour les Turcs un grand danger » (1).

La France ne peut rester indifférente devant une telle décadence. Déjà, elle est intervenue pour restaurer la puissance turque, en 1735-1738, lorsque l'Autriche et la Tsarine Anna Ivanovna, coalisés, projettent de se partager l'Empire Ottoman. Le projet de démembrement échoue. Les troupes turques victorieuses, ayant réoccupé Belgrade, imposent à Charles VI le fameux Traité de Belgrade (1739), qui consacre l'autorité de la France. Mais elle intervient plus utilement encore lorsqu'au lendemain de la Paix de Kaïnardji, les incidents de Crimée semblent devoir amener une nouvelle guerre russo-turque (2). Elle arrive à faire signer la Convention de Ain-Ehli-Qâvâq, le 21 Mai 1779, qui met fin au conflit. Cette convention est l'œuvre de Vergennes.

(1) SAINT-PIRIEST à VERGENNES, 2 janvier 1781, f° 7.

(2) Cf. *supra*, p. 22).

La politique turque est, on le voit, inspirée par les diplomates français, qui ont su acquérir à Constantinople une grosse influence. C'est cette confiance qui permet à la France de régler pacifiquement les conflits. Vergennes, connaissant la fragilité de l'Empire Ottoman, sait combien il serait dangereux et funeste pour ce dernier d'entrer en conflit avec la Russie. Une guerre peut seulement faire écrouler le château de cartes qu'est devenu l'Empire Ottoman. La France doit donc rechercher à tout prix la paix.

On conçoit aisément qu'une telle politique pacifique, allant à l'encontre des visées russes, soit très désagréable à cette Puissance. Au lendemain de la Convention de 1779, la Russie ne manque pas de manifester le désir de traiter avec la Porte, sans l'intervention d'aucun tiers. Mais, comme le note Vergennes, « comment à la sortie d'une guerre qui les a humiliés, choqués nécessairement de toutes les nouveautés qu'ils ont été forcés d'accorder, convaincus de leur faiblesse, comment veut-on qu'ils ne craignent pas de négocier directement avec une Puissance dont les demandes leur rappellent leurs pertes ? (1) ». D'ailleurs la France est trop intéressée, elle-même, à la conservation de l'Empire Ottoman pour s'en désintéresser et le laisser négocier directement avec la Russie. Livré à lui-même et sans aide aucune, l'impérialisme de sa diplomatie n'aurait pas su déjouer les atta-

(1) VERGENNES à SAINT-PRIEST, 1^{er} février 1781, f^o 34.

ques russes. Les instructions de Vergennes à Saint-Priest sont très nettes et ne laissent subsister aucun doute sur le sens de la politique française : « Jusqu'ici, vous êtes parvenu à modérer les prétentions de l'une des parties et la résistance de l'autre. Vous devez vous opposer aux demandes excessives que l'Impératrice de Russie peut faire aux Turcs. Vous devez vous regarder comme chargé de concourir s'il est possible au maintien de la paix entre la Russie et les Turcs et jusque Sa Majesté ait des preuves contraires, elle croira qu'on lui saura gré à Pétersbourg de vous avoir prescrit ce rôle (1) ». Mais c'est trop présumer de la Tsarine. Il est facile de concevoir, connaissant son immense orgueil, que tout tempérament proposé par un tiers l'atteindra dans son amour propre. Les relations franco-russes peuvent s'en trouver affectées et, par suite de la guerre Anglo-Française, la France en subir les inconvénients.

Vergennes a été à même de peser ces considérations. Mais elles n'influent pas sur la politique française : celle-ci demeure dans les mêmes lignes qu'auparavant. Il ne peut être question, surtout devant la sourde menace de Mohilev, de se désintéresser de la situation russo-turque. Au contraire, elle devra rester au premier plan des préoccupations françaises.

Quant aux relations russo-turques, elles sont loin de présenter un caractère particulièrement pacifique.

(1) *Ibid.*, 16 février 1781, f° 48.

La Turquie n'a qu'une politique : la consolidation de la paix. Son indolence naturelle lui faisant oublier ses malheurs passés, elle ne demande qu'à vivre en bonne intelligence avec la Russie. Aussi exécute-t-elle ponctuellement les Traités. Elle paie avec régularité les indemnités de guerre auxquelles elle est astreinte (1). Mais, d'autre part, commè elle voit la Russie pousser sans relâche ses armements maritimes, elle arme à son tour (2). De plus, elle ne peut constater sans inquiétude, les préparatifs russes à Kerson (3). La Russie fortifie cette région et y déploie une grande activité. Beaucoup de troupes russes y sont massées, de même qu'à Taganrog. On y parle assez ouvertement d'une guerre avec la Porte (4). Le Roi de Prusse, de son côté, ne cesse également de prévenir la Porte des vues d'agrandissement des deux Cours Impériales. Il lui conseille d'accroître ses armements afin de faire avorter les grands projets avant qu'ils aient acquis leur maturité. Il la prévient également que les Provinces frontières de la Porte pourront être surprises et envahies au moment où elle s'y attendra le moins (5). Au moindre incident, les relations s'enveniment et la Russie s'empresse de prêter à la Turquie des intentions qu'elle n'a souvent pas. Deux incidents vont être

(1) SAINT-PRIEST à VERGENNES, 2 janvier 1781, f° 7.

(2) *Ibid.*, 1^{er} février 1781, f° 37.

(3) Cf. *Corresp. Turquie*, 1781 : *Le Port de Kerson*, f° 132.

(4) SAINT-PRIEST à VERGENNES, 2 janvier 1781, f° 7.

(5) *Correspondenz mit der Turkei*, 30. avril 1781, f° 59.

symptomatiques de la crise qui s'ouvrira, en Crimée, en 1782.

Ainsi Suleiman Aga, autrefois commandant à Taman, est renvoyé par la Porte à Soukhoun en cette même qualité. La Russie imagine — alors que rien ne permet de le supposer — que ses émissaires ont reçu l'ordre de la Porte de soulever toutes les hordes des Tartares de Nogay et de les inciter à ne plus obéir au Khan de Crimée (1).

En juillet 1781, les Tartares du Kouban font une tentative contre Taman. Ils en sont repoussés par deux frégates russes que le Commandant de Kertch y a envoyées. La Porte délègue en Kouban un vieux Sultan, Maxud Ghirei, pour enquêter sur ces faits. Immédiatement, l'Ambassadeur russe représente cette mission comme faite pour amener la discorde (2).

En résumé, situation trouble. La paix règne entre la Turquie et la Russie, mais combien cette paix demeure fragile par suite de l'hostilité agressive que la Russie ne cesse de témoigner. Comme il existe des différends relatifs à l'application des derniers Traité et Conventions (3), il est à craindre que la Russie en profite pour y trouver un prétexte à ses ambitions orientales. Elles seront cependant assez ra-

(1) Extrait de la lettre de Wesselitzky, Ministre de Russie, en Crimée, à Stachieff. Joint à la lettre du Baron d'HERBERT à KAUNITZ, 2 janvier 1781, f° 25.

(2) SAINT-PRIEST à VERGENNES, 11 juillet 1781, f° 199 ; *ibid.*, 26 juillet 1781, f° 206.

(3) Cf. *Berichte Russland*, 1781, f° 130.

pidement résolues, grâce à l'aide autrichienne, mais elles n'en seront pas moins symboliques de la crise orientale qui se prépare.

La première de ces difficultés a trait à l'entrée libre des Paquebots russes à Constantinople. L'article XI du Traité de Kaïnardji porte qu'il y aura une navigation libre et sans obstacles pour les vaisseaux marchands des deux Puissances. Or, les Paquebots russes éprouvent des difficultés à leur admission à Constantinople. D'après la Russie, la Porte a même déclaré à son Ambassadeur, Stachieff, qu'elle fera tirer sur eux pour le cas où ils refuseront de se retirer. La Russie ne veut pas comprendre cette prétention. Les paquebots, pour elle, ne sont pas des vaisseaux de guerre. Leur proportion et leur grandeur ne dépassent pas celles prévues par la Convention et ils ne sont employés que pour une plus grande facilité de la correspondance. Aussi la Russie désire-t-elle que la Porte Ottomane ne s'oppose en aucune manière à l'entrée libre des paquebots russes à Constantinople.

Second point litigieux : la Russie veut que la Porte ne mette point d'obstacle à l'entrée en Turquie des Grecs établis en Russie. Ces Grecs, anciens sujets de la Porte, ont émigré, en Russie, dans le délai fixé par le Traité de Kaïnardji. Par cela, ils sont devenus citoyens russes et aptes à jouir de tous les avantages inhérents à cette qualité. Aussi la Russie déclare-t-elle ne pouvoir admettre que la Porte fasse une distinction entre ses sujets. En conséquence, elle exi-

ge que ces Grecs puissent effectivement exercer leur commerce en toute liberté et dans tout l'Empire Ottoman.

Ces deux difficultés ne sont pas résolues pour le moment. La première, nous le verrons, sera l'un des points de l'ultimatum présenté par la Russie à la Porte en Novembre 1782. La seconde sera réglée lors du Traité de Commerce de 1783.

Mais il existe un autre différend qui, lui, va être cause, dès à présent, de complications. L'article XI du Traité de Kaïnardji autorise la Russie à envoyer des Consuls où bon lui semblera. Profitant de cette disposition, elle nomme un Consul pour les trois provinces de Moldavie, Valachie et Bessarabie dont elle fixe la résidence en Valachie. La Porte refuse, elle tient à imposer celle de Silistrie. Les raisons données par la Porte sont les suivantes : étendue de la juridiction du Pacha, position entre Hotin et Constantinople, commodité pour le commerce, siège d'un tribunal turc, etc... (1). Mais la Russie ne peut se rendre à ces arguments. Malgré la clause expresse de la Convention, la Porte, estime-t-elle, en fixant le domicile du Consul de Silistrie, le soumet à la nécessité de se voir gêné par le Gouverneur qui y réside : il sera obligé de lui demander son consentement et sa permission pour ses différentes tournées. Une telle restriction gênera nécessairement le commerce de la

(1) HERBERT an KAUNITZ, 14 mai 1781, f° 62 (*Correspondenz mit der Türkei*, 1781).

Russie et ne peut s'accorder avec le sens littéral du Traité. Aussi la Russie demande-t-elle que le Consul puisse choisir et fixer sa résidence dans l'une des deux Principautés de Valachie ou de Moldavie. En outre, il devra être muni d'un firman de la Porte pour pouvoir passer en tel endroit des Principautés ou de la Bessarabie, sans être obligé de demander la permission du Gouverneur turc de l'endroit (1). La volonté de la Porte d'imposer la ville de Silistrie au Consul peut se justifier. En effet, il y a lieu de craindre pour elle que le Consul, une fois établi à Bucarest, par sa liaison rapide avec les Grecs, ne soit cause de troubles.

Ce litige, simple en apparence, est bien difficile à résoudre. Les deux parties, restant sur leurs positions, vont chercher un médiateur. La politique de Mohilev va là apparaître pour la première fois et c'est en cela que l'affaire du Consulat des Trois Provinces présente une grande importance. Bien que l'alliance ne soit pas conclue, Kaunitz envoie cependant, le 20 Février 1781, ses instructions à l'Internonce Impérial à Constantinople, le Baron Herbert (2). Celui-ci sera chargé de seconder, par ses bons offices, l'Ambassadeur de Russie. Il devra appuyer, par ses représentations les plus énergiques, toutes les demandes que pourra avoir à faire ce dernier relative-

(1) *Berichte Russland*, 3 août 1781, f° 130.

(2) KAUNITZ AN HERBERT, 20 février 1781. *Weisungen Türkei*, 1781, f° 42.

ment à l'exécution du Traité de Kaïnardji et de la Convention de 1779. De son côté, Stachieff reçoit l'ordre de sa Cour de recourir aux bons offices d'Herbert (1). Le front oriental russo-autrichien est maintenant formé. La politique des deux Empereurs s'affirme, elle se poursuivra jusqu'en 1784.

Le 29 Avril 1781, Stachieff, ayant reçu une réponse dilatoire du Grand-Vizir, demande le concours d'Herbert. Celui-ci rédige une note dans laquelle il exhorte la Porte à terminer au plus tôt la discussion avec la Russie. « Le Divan, en exécutant ainsi avec exactitude les articles convenus, déclare l'Internonce, raffermira la bonne intelligence devant subsister entre la Sublime Porte et la Cour Impériale de Russie (2) ». Le 12 Mai, l'Internonce Impérial a une conférence avec le Reys Effendi. Ce dernier déclare que la résidence de Silistrie a été décidée d'accord avec Fontan (le drogman français) et Lascaroff (le Consul Russe). Mais Herbert, quoique reconnaissant le désir sincère de la Porte de terminer l'affaire du Consulat, n'en remet pas moins un nouveau mémoire dans lequel il insiste sur l'exécution du Traité (3).

Le Divan ne manque pas d'être inquiet de cette intervention de l'Internonce Impérial. La Russie jusqu'alors s'est adressée à la France pour régler ses litiges avec la Porte. La démarche autrichienne ne

(1) HERBERT AN KAUNITZ, 30 avril 1781, f° 29.

(2) *Correspondenz mit der Türkei*, 1781, f° 33.

(3) HERBERT AN KAUNITZ, 14 mai 1781, f° 62.

peut donc que confirmer les dires du Roi de Prusse sur les vues d'agrandissement de cette Puissance. Aussi va-t-elle redoubler de confiance pour l'Ambassadeur de France : elle lui demande d'établir un projet de lettre, devant réfuter les prétentions russes. Comme suite à cette proposition, Saint-Priest lui communique, le 29 mai 1781, un projet de note (1), approuvé ultérieurement par Vergennes (2). Dans ce mémoire, il est dit que le Divan se montre surpris de la non-ratification par la Cour de Russie de l'engagement convenu pour la fixation dans la ville de Silistrie du Consul nommé par elle en Valachie, Moldavie et Bessarabie. En effet, si le Traité de Kaïnardji autorise la Russie à nommer des Consuls, où bon lui semblera, ces derniers doivent cependant être traités en égalité avec ceux des autres Puissances. Or, la résidence des Consuls est fixée près de chaque Pacha, gouverneur de la Province, la Porte voulant que le Pacha soit personnellement responsable de l'exécution de leurs décisions. Elle a ainsi accrédité le Consul russe auprès du Pacha de Silistrie.

Les négociations russo-turques, après la remise de cette note, commencent à traîner en longueur. C'est d'ailleurs le propre de la diplomatie turque de faire toujours attendre et laisser venir les événements. L'Internonce réitère ses bons offices (3).

(1) SAINT-PIERRE à VERGENNES, 29 mai 1781, f° 171.

(2) VERGENNES à SAINT-PIERRE, 19 août 1781, f° 238.

(3) HERBERT an KAUNITZ, 11 juin 1781, f° 153.

Catherine déclare qu'elle ne pourra, en aucun cas, renoncer à l'établissement du Consul dans les trois Provinces (1). Sur les conseils d'Herbert (2), elle fait savoir que, si elle n'obtient pas satisfaction, ce n'est plus un Consul qu'elle nommera pour les trois Provinces, mais plusieurs (3). La Porte, voyant qu'elle ne pourra obtenir la moindre concession de Stachieff, prend le parti d'écrire directement à la Cour de Pétersbourg. Elle espère ainsi que cette dernière sera disposée à user de quelque condescendance en vue de « l'amitié sincère » subsistant entre elles (4). Mais il n'y a pas de doute que c'est, pour le Divan, un nouveau moyen de gagner du temps. Quant à la proposition de nommer trois Consuls, le Reys Effendi déclare : « Qu'on fasse cette proposition et nous verrons bien. Nous gagnerons par là encore du temps (5) ». Et les choses restent ainsi en l'état pendant quelques mois.

Entre temps, la Cour de Vienne fait éprouver à la Porte d'assez vives inquiétudes. L'Internonce ne cesse de faire entendre que l'Empereur regarde le Grand Seigneur comme responsable des violences commises par les Barbaresques contre le Pavillon Im-

(1) COBENZL an KAUNITZ, 19 septembre 1781, *Russland Berichte*, f° 380.

(2) HERBERT an KAUNITZ, 26 juin 1781, f° 196.

(3) SAINT-PRIEST à VERGENNES, 26 juin 1781, f° 191.

(4) HERBERT an KAUNITZ, 16 juin 1781, f° 194.

(5) *Ibid.*, 11 juillet 1781, f° 1.

périal (1). D'autre part, le pacte d'alliance russo-autrichien étant maintenant conclu, Kaunitz adresse de nouvelles instructions à Herbert (2) :

« 1° Toutes ses actions et son langage doivent indiquer la volonté constante d'appuyer les prétentions russes.

« 2° Il doit agir envers le Ministre de Russie avec la franchise et la confiance d'un allié.

« 3° Toutes les insinuations verbales, et, encore plus, celles par écrit, devront être tournées de manière à pouvoir être communiquées et montrées à la Cour de Pétersbourg.

« 4° Il ne proposera jamais à la Porte aucun expédient pour terminer quelque affaire sans l'avoir discuté au préalable avec l'Envoyé de Russie et obtenu son approbation.

« 5° Il devra néanmoins éviter tout ce qui pourra paraître à la Porte une menace ou un effet de la mauvaise volonté de la Cour Impériale. »

L'Alliance orientale russo-autrichienne ne peut certes être établie d'une façon plus solide. Mais il est bon de remarquer que la direction en incombe à la Russie : l'Autriche n'est que le « brillant second ». Pour l'intelligence des événements qui vont suivre, ceci présente une grande importance : la

(1) *Mémoire du 14 juillet 1781, ibid., f° 57. Mémoire du 3 août 1781, Ibid., f° 174.*

(2) HERBERT AN KAUNITZ, 26 juin 1781, f° 221.

Russie décidera, l'Autriche acquiescera et Joseph II sera, en fin de compte, lésé par cette alliance.

En attendant la réponse au Mémoire Turc envoyé à Pétersbourg, la situation politique reste la même à Constantinople. L'envoi de cette note, en tout cas, est une très grosse faute. Vergennes ne manque pas de le noter. Elle peut servir, en effet, de prétexte à l'Impératrice pour justifier des mesures contre l'Empire Ottoman (1).

La réplique russe ne va pas tarder à venir. Le Vice-Chancelier Ostermann répond à la demande de la Turquie d'une façon très ferme ne pouvant laisser aucun espoir à cette dernière. Une Conférence est alors décidée pour les premiers jours de Décembre. Voulant temporiser, les Turcs proposent, d'abord, comme résidence du Consul Général, la Ville d'Ismaïl, ou quelque autre endroit sur le Danube, à la place de Silistrie. Le nouvel Ambassadeur de Russie à Constantinople, Bulgakow, déclare que le domicile ne peut être fixé qu'en Moldavie ou en Valachie. Il souligne qu'il attendra encore quelques jours l'acceptation de la Porte. Mais s'il voit alors naître une nouvelle demande de délais, il sera obligé de faire à la Porte des représentations énergiques dans lesquelles il ne manquera pas « *d'être appuyé* » (2).

Le Divan se trouve bien embarrassé. Mais, conscient

(1) VERGENNES à SAINT-PRIEST, 4 décembre 1781, f° 309.

(2) HERBERT au KAUNITZ, 11 décembre 1781, f° 255.

de sa faiblesse, il ne peut que souscrire à l'ultimatum russe. L'intervention autrichienne a influé en grande partie sur cette détermination. Le Roi de Prusse, qui ne cesse ses intrigues à Constantinople, continue à attribuer des vues à l'Empereur, sur quelques provinces turques (1). Le Divan a peur. Un mémoire adressé aux Princes de Moldavie et de Valachie par lui l'indique clairement : « Si les Impériaux venaient à s'ingérer dans l'affaire, ce serait un inconvénient des plus grands. On voit qu'ils imputeraient à la Sublime Porte l'infraction des conventions s'ils ont quelque autre idée dans leurs têtes, ce qu'à Dieu ne plaise et, de là, il n'y a pas d'autre moyen de consentir qu'en choisissant des deux maux le moindre » (2).

Dans une nouvelle Conférence que Bulgakow a, le 16 décembre, avec le Reys Effendi, celui-ci cède sur l'affaire du Consulat. Il accepte de fixer le domicile du Consul Général à Bucarest, avec faculté pour ce dernier de se transporter et de séjourner où bon lui semblera dans toute l'étendue des trois Provinces. Le ministre Turc essaye bien d'engager l'Ambassadeur de Russie à déclarer que le Consul Général ne se mêlera pas d'affaires politiques, ni « de l'intérieur des deux Principautés ». Bulgakow rejette une pareille proposition. Il trouve l'idée offensante, tant pour

(1) *Correspondenz mit der Türkei*, 1781, f° 256.

(2) *Ibid.*, 1782, f° 1.

sa Cour, en ce qu'on la suppose capable d'intrigues sourdes pouvant troubler l'ordre public, que pour lui, Envoyé, à qui le Consul Général est subordonné (1).

La lutte se termine donc par la victoire de la Russie, à qui satisfaction est donnée sur toute la ligne. Ce succès est le premier résultat de l'alliance autrichienne. Elle encouragera Catherine à pousser plus avant ses prétentions. Forte de l'appui autrichien, dont elle a pu apprécier l'efficacité sur le Divan, la Tsarine pourra affirmer avec plus de force, à l'avenir, ses volontés.

Les difficultés semblent donc aplanies entre la Russie et la Turquie. Mais cette année 1781 qui s'achève ne voit pas se dissiper le malaise existant. Un point névralgique subsiste à l'horizon : la Crimée. Les Tartares, qui se sont vus reconnaître leur indépendance par le Traité de Kainardji, ont été cause depuis de nombreuses difficultés entre la Turquie et la Russie. C'est de cette dernière Puissance que vient la menace d'un conflit : elle ne respecte pas l'apparence d'indépendance qu'elle a procurée à ces peuples et les événements de 1781 peuvent nous faire présager la crise qui s'ouvrira l'année suivante. A l'annonce des quelques troubles de Kouban, dont nous avons déjà parlé, la Russie s'empresse d'y envoyer, comme auxiliaire du Khan des Tartares, un corps de troupes qui

(1) HERBERT AN KAUNITZ, 24 décembre 1781, f° 314.

ramène aisément la tranquillité. Mais cette expédition provoque, par contre, l'expatriation des mécontents qui se réfugient dans les montagnes de Circassie. Malgré le retour du calme, les troupes russes restent dans le Kouban et rien ne semble en faire présager le proche départ.

Autre difficulté, la Crimée est dans une affreuse misère. La culture a beaucoup souffert de l'enlèvement des sujets chrétiens et les revenus du Khan Schahyn-Ghirei ne peuvent, malgré ses extorsions, suffire à ses dépenses. Mais la Russie, à qui il doit son élection, en profite pour augmenter son influence par l'envoi de subsides (1).

Tandis que la Turquie, repliée dans son indolence, n'a pas de politique, la Russie, elle, suit rapidement son plan et c'est ainsi que se forme, peu à peu, une sphère d'influence russe sur les bords de la Mer Noire, dont Kerson est le point principal.

Entre temps, Bulgakow a fait des ouvertures, en octobre, au Reys Effendi à propos du Traité de Commerce que, par la Convention du 21 mars 1779, la Russie s'est réservée de conclure avec la Porte (2).

Les Turcs accueillent cette demande avec beaucoup de réserve, mais ne peuvent s'y dérober. Les négociations commencent, mais, comme de règle, se déroulent avec beaucoup de lenteur. Après plusieurs

(1) SAINT-PRIEST à VERGENNES, 11 décembre 1781, f^o 312.

(2) *Ibid.*, 11 octobre 1781, f^o 269.

mois de pourparlers, deux points litigieux subsistent. Le premier est relatif à l'exigence russe du « passage debout des bâtiments allant de la Mer Noire à la Mer Blanche, sans arrêt à Constantinople ». L'autre difficulté provient de l'exigence que les navires russes ne soient plus obligés de décharger et de vendre dans cette capitale les comestibles russes (1). On continue à négocier. La condition relative aux douanes paraît susceptible d'arrangement. Quant à celle du transit des comestibles, Bulgakow, ayant reçu « une négative péremptoire » de sa Cour, l'accord ne paraît pas devoir se faire (2). L'Ambassadeur russe engage alors les plénipotentiaires ottomans, en laissant de côté l'article du transit des denrées, de passer outre aux points à discuter. Ces derniers feront alors l'objet d'une convention entre les deux Empires. La Porte finit par accepter cette solution. Elle insiste d'abord sur la réciprocité de traitement en Russie pour le commerce de ses sujets. Puis, devant le refus de Bulgakow, elle se contente de l'introduction dans le traité de la clause de la nation la plus favorisée (3).

L'horizon semble devoir s'éclaircir. Toute menace de conflit russo-turc paraît être écartée. Mais, rompant la paix orientale, les troubles de Crimée bientôt surgiront et entraîneront l'ouverture d'une crise grave qui, sans la France, aurait été fatale à l'Empire

(1) *Ibid.*, 26 mars 1782, f° 61.

(2) *Ibid.*, 10 avril 1782, f° 69.

(3) *Ibid.*, 25 avril 1782, f° 93.

Ottoman. La question d'Orient va se rouvrir. Mais, comme elle dégénèrera rapidement en question européenne, il importe de voir comment se présente la politique orientale des Grands Puissances à la veille de ces troubles.

§ 4. — LA POLITIQUE ORIENTALE DES GRANDES PUISSANCES
A LA VEILLE DES TROUBLES DE CRIMÉE

Connaissant déjà la position prise par les principales grandes Puissances, il sera assez facile de préciser leur politique orientale, au moment où la première crise va prendre naissance.

Du côté des alliés de Mohilev, l'entente est maintenant parfaite. Les relations amicales entre les deux Empereurs se poursuivent. Catherine fait toujours de Joseph les plus vifs éloges. Elle dresse de lui un brillant portrait à toute occasion et chante ses louanges à tout venant. Joseph peut être content. Il a atteint le but politique qu'il s'est proposé, l'amitié de Catherine lui est acquise. Certes, cette amitié n'est pas désintéressée, mais, en attendant, le Roi de Prusse est mis au second rang et Joseph est satisfait. Sa fatuité va l'être encore plus par le récit d'une conversation de Catherine avec Cobenzl : « N'oubliez aucune des occasions que vous avez d'écrire à l'Empereur, lui déclare la Tsarine, pour assurer Sa Majesté de toute l'étendue et de la vivacité de mon amitié et de mon attachement pour elle. Je n'ai pas le don de la parole

sur toutes les choses que je sens le plus vivement, je suis loin sur cela de cette facilité de m'exprimer que je n'ai connu à personne autant qu'à Sa Majesté l'Empereur, mais si je ne puis rendre toute l'amitié qu'elle m'a inspirée, je ne suis pas moins pénétrée de ce sentiment pour ce Grand Prince et c'est ce que vous ne pouvez trop répéter à votre Maître pour rendre justice à ma façon de penser » (1). D'autre part l'union politique la plus intime règne maintenant entre les deux Cours. Le règlement de l'affaire du Consulat Général est le résultat de l'étroite collaboration existant entre les Cabinets de Vienne et de Pétersbourg. En dehors même des affaires orientales, les Représentants diplomatiques des deux Puissances ont reçu ordre d'agir constamment en liaison et de s'entr'aider mutuellement. Dès le mois de juin de 1781, le Vice-Chancelier Ostermann a adressé une lettre circulaire aux Ministres de l'Impératrice près des Cours Etrangères pour le leur annoncer : « Leurs Majestés Impériales sont convenues de prescrire à leurs Ambassadeurs et Ministres aux Cours Etrangères de vivre entre eux dans une parfaite intelligence et de se prêter réciproquement leurs bons offices dans toutes les occasions où il s'agira de l'intérêt de leurs Maîtres » (2). Les rapports deviennent si amicaux entre les deux Cours que de nouvelles négociations vont s'ouvrir.

(1) COBENZL an KAUNITZ, 4 novembre 1781. *Russland Berichte*, f° 217.

(2) Jointe à la dépêche de Cobenzl, du 9 juin 1781. *Ibid.*, f° 17.

Catherine, en février 1781, lors des pourparlers relatifs au Pacte d'Alliance, a suggéré à Cobenzl l'idée de conclure un traité de commerce entre la Russie et l'Autriche (1). Dans le courant de l'année 1782, l'Impératrice fait, à nouveau, demander à Cobenzl s'il n'est chargé d'aucune instruction relativement à ce traité. Elle juge bon de l'assurer, en même temps, des dispositions favorables où elle se trouve, quant à ce projet. Joseph charge alors Cobenzl de témoigner en réponse que tout nouveau lien, pouvant unir et assurer davantage les intérêts réciproques des deux Empires, ne peut que lui être cher. Il lui envoie des instructions en lui indiquant que la conclusion d'un tel arrangement devra être basée sur : 1° Le principe de la réciprocité des avantages ; 2° La clause de la nation la plus favorisée ; 3° La diminution possible des tarifs pour toutes les marchandises venant pas le Danube et la Mer Noire des pays d'Autriche vers la Russie (2). Catherine répond qu'à l'exécution d'un pareil projet, elle apportera, de son côté, toutes les facilités possibles (3). Elle constitue, en conséquence, comme plénipotentiaires, à ces fins, Ostermann, Voronzow et une première conférence a lieu avec Cobenzl, le 9 août 1782 (4).

Les projets orientaux des deux Empereurs conti-

(1) COBENZL an KAUNITZ, 19 février 1781, f° 307.

(2) *Russland Berichte*, 1782, f° 225.

(3) Joint à la dépêche de Cobenzl, du 11 août 1782. *Ibid.*, f° 223.

(4) *Russland Berichte*, 1782, f° 285.

nuent, de leur côté, à subsister. Ils attendent l'occasion qui leur permettra de les réaliser. Joseph n'est pas d'ailleurs le moins impatient. Il est prêt à partir à la conquête de l'Empire Ottoman. Il tient à assurer Catherine, dans sa correspondance, que la politique orientale ébauchée à Mohilev est toujours sienne. A son premier appel, il remplira fidèlement ses engagements. Toute occasion lui est bonne pour faire part à son alliée de son état d'esprit. Le Pape étant venu le voir à Vienne, il en profite pour écrire à Catherine : « Ce n'est pas le projet de chasser les ennemis du nom chrétien d'Europe qui met le Pape en mouvement... Ce n'est jamais du Chef visible de l'Eglise latine que j'attends une proposition pareille, mais bien de celle qui est à la tête de l'Eglise d'Orient, aux étendards et à l'appel de laquelle je serais toujours prêt à me ranger. » (1) Catherine, au reçu de cette lettre, peut être tranquille ; Joseph sera à ses côtés lorsque le conflit souhaité viendra à éclater.

Si le projet de démembrer l'Empire Ottoman existe entre les deux Empereurs, les modalités n'en sont pas encore déterminées. Toutefois, il commence, dès cette époque, à se répandre des bruits inquiétants sur le sort devant échoir à l'Empire Ottoman, une fois les Turcs chassés d'Europe par les Deux Empereurs. Saint-Priest, se faisant l'écho d'un de ces bruits, écrit à Vergennes : « En examinant la Carte de Danville,

(1) JOSEPH AN KATHARINA, 19 février 1782. ARNETH, *op. cit.*, p. 122.

intitulée troisième partie de l'Europe, on y voit que l'Empereur, s'adjugeant la Valachie, la Moldavie, la Serbie, la Bosnie, l'Herzégovine, aurait pour frontière de ses Etats, depuis la Mer Noire jusqu'au Golfe Adriatique, cette chaîne de montagnes que les Turcs appellent Balkan... En formant de ce qui est en deçà du Balkan, c'est-à-dire la Valachie, l'Albanie, la Grèce, la Morée et l'Archipel, une souveraineté en faveur de Constantin, on éviterait la réunion de l'Empire grec à l'Empire russe que la politique autrichienne n'aurait pu admettre. » (1)

Ces projets grandioses, venus à la connaissance de Vergennes, lui sont confirmés par une conversation du Marquis de Breteuil avec l'Empereur Joseph II. Ce dernier, quoique n'ayant pas dévoilé à la France ses projets orientaux, sait qu'il ne peut rien entreprendre sans le concours, ou, tout au moins, la neutralité bienveillante de cette Puissance. Avant même d'en avoir demandé l'autorisation à Catherine, ce qu'il fera quelques mois plus tard, Joseph veut donc essayer de sonder l'Ambassadeur Français. A son avis, lui déclare-t-il, la France ne laisserait certainement pas échapper l'occasion de s'emparer de l'Egypte au cas d'un renversement de l'Empire Ottoman. Puis Joseph de vanter à Breteuil toutes les facilités que l'Egypte donnerait à la France pour étendre son commerce ainsi que sa puissance dans l'Inde. Par

(1) SAINT-PRIEST à VERGENNES, 16 février 1782, f° 36.

contre, assure-t-il, l'Autriche gagnerait peu en acquérant la Moldavie et la Valachie, provinces dépeuplées sans commerce et sans argent (1).

La Russie, d'autre part, se rappelant les desseins de Pierre I^{er}, développe ses projets. Elle veut assurer la navigation de la Mer Caspienne, lier la Mer Noire avec la Mer Baltique et attirer dans ses Etats tout le commerce des Indes Orientales. Catherine tient maintenant à suivre le plan que Pierre I^{er} n'a pu exécuter. Aussi fait-elle équiper une petite escadre qui, partant de l'embouchure de la Volga, s'empare d'Asterabad où elle renouvelle l'Ancien Etablissement (2). Ce n'est peut-être pas beaucoup, mais ce fait ne doit pas manquer d'être noté pour souligner l'ampleur des visées orientales de Catherine. Toutefois la politique orientale de cette Princesse présente un point faible ; rien n'est prêt dans la marine militaire russe. D'autre part, le manque d'argent et la lenteur apportée à l'exécution de ses ordres à Kerson peuvent faire croire qu'elle ne se montrera pas de sitôt sur la Mer Noire (3). Il reste à voir si ces considérations peuvent influencer sur sa politique turque. Les événements prochains le vérifieront.

Si l'on se tourne maintenant du côté de la Prusse, on voit son Roi essayer de faire porter l'attention générale sur les accords russo-autrichiens. Sur son

(1) BRETEUIL à VERGENNES, 10 août 1782, f^o 329.

(2) VÉRAC à VERGENNES, 2 avril 1782, f^o 197.

(3) *Ibid.*, 1^{er} mars 1782, f^o 110.

instigation « le *Courrier du Bas-Rhin* » dans sa feuille du 20 février 1782, n° 15, insère un paragraphe où le projet des deux Cours Impériales relativement à l'Empire Ottoman est annoncé comme chose certaine (1). L'alliance russe lui échappant, Frédéric II, se sentant isolé, a, nous l'avons vu, recherché, sans succès, celle de la France. Il continue néanmoins à l'informer des projets austro-russes sur l'Orient. Il témoigne à nouveau le désir de se concerter avec elle sur le moyen de prévenir l'effet et les suites d'un pareil événement (2). L'Autriche est au courant de toutes ces menées. Elle attribue ces propos au dépit de Frédéric. Comme le dit Mercy : « Au fond, le Roi de Prusse est très excusable. Il n'avait qu'une maîtresse. L'Empereur la lui enlève, il est en règle qu'il soit fâché » (3). À Constantinople, la Prusse ne cesse aussi d'intriguer. En janvier 1780, elle a proposé à la Porte une quadruple alliance avec la Russie et la France (4). Ce projet a échoué. D'après Kaunitz, « il était abominable dans son principe, dans ses vues, dans la morale et la jurisprudence politique qu'il manifestait ; l'iniquité en était la base, la vue de diviser et de brouiller les plus grandes Puissances de l'Europe y était à découvert » (5). Maintenant, la Prusse

(1) *Corresp. Russie*, 1782, f° 157.

(2) Rapport de Mercy à Joseph II, 13 janvier 1782. *Frankreich Berichte*, 1782, f° 1.

(3) MERCY an KAUNITZ, 4 Hornung (Februar) 1782, *ibid.*, f° 17.

(4) *Frankreich Weisungen*, 1780, f° 19.

(5) *Ibid.*, f° 3.

exhorte la Porte, à se mettre en état de défense. Elle lui dit d'attribuer le succès des armées russes, pendant la dernière guerre, à l'indolence et à l'impéritie des Turcs. Elle ne cesse de lui représenter les projets de Joseph et de Catherine d'attaquer et de se partager l'Empire Ottoman. Son refrain constant est de lui promettre assistance en cas d'agression (1). La Porte commence, à s'inquiéter, surtout l'idée d'une agression autrichienne l'effraie particulièrement. Aussi redouble-t-elle de prévenances pour l'Empereur : celui-ci voulant acheter deux cents étalons (2), elle refuser de les lui vendre, mais les lui donne !... (3).

Une autre Puissance se trouve avoir aussi son mot à dire : la République de Venise. Ses préférences vont à l'intégrité de l'Empire Ottoman. Mais, en cas de démembrement, elle tient à faire savoir, dès à présent, qu'elle demandera l'Ile de Candie pour prix de sa jonction avec l'Empereur et l'Impératrice (4).

Si l'on examine la politique de la France, on constate qu'elle évolue dans les mêmes lignes : « Etre utile aux Turcs quand ils paraîtront le désirer et les empêcher de prendre un parti tranchant qui pourrait amener une rupture. » (5).

Vergennes, avec toute sa clairvoyance, a nettement conscience de la menace qui plane sur la Porte. Il

(1) *Correspondenz mit der Türkei*, 1781, f° 256.

(2) *Correspondenz mit der Türkei*, 1782, f° 206.

(3) *Ibid.*, f° 112.

(4) BRETEUIL à VERGENNES, 21 février 1782, f° 65.

(5) VERGENNES à SAINT-PRIEST, 17 mars 1782, f° 54.

connaît l'état de décadence où est tombé l'Empire Ottoman. Il sait l'inutilité de compter sur les Turcs pour leur défense. Il sait que « leur armée et leur flotte sont de vaines apparences par suite de l'ignorance générale de l'art de la guerre, de la faiblesse physique et morale du Souverain, de la pénurie de leurs finances, et de l'irréremédiable corruption de ses grands officiers » (1). Il faut donc, sans discuter ce qu'ils devraient faire, les persuader de se tenir sur leurs gardes (2). C'est là l'essentiel de la politique d'aujourd'hui. Celle de demain essayera de pallier aux désastres causés par l'apathie turque.

La politique orientale, au milieu de cette année 1782, peut paraître bien embrouillée. Mais, ramenée dans ses grandes lignes, elle ne manque pas d'être fort claire.

Les projets russo-autrichiens se sont consolidés. L'alliance maintenant conclue, les deux Empereurs n'attendent plus que le moment de mettre à exécution leurs desseins orientaux.

En face des ambitions austro-russes, la Prusse et la France, pour des raisons différentes, tiennent à la conservation et à l'intégrité de l'Empire Ottoman.

Entre ces deux courants d'opinion, la Turquie, la principale intéressée, reste passive. Dans sa léthargie, elle demeure insouciante des appétits qu'elle déchaîne.

(1) SAINT-PRIEST à VERGENNES, 19 janvier 1782, f° 16.

(2) VERGENNES à SAINT-PRIEST, 17 mars 1782, f° 54.

La lutte va se trouver circonscrite entre les Grandes Puissances. C'est aux conflits d'intérêts les mettant aux prises que la Turquie devra de survivre. Mais Elle en sortira affaiblie. Chacune des crises à venir aura le même résultat et il arrivera un jour où, de cette façon, la Turquie sera presque chassée d'Europe.

La politique orientale contemporaine de l'Europe prend naissance en cette année 1782. Elle se poursuivra jusqu'en 1914. La tutelle de l'Europe s'ouvre. Elle procurera pour cette crise à la Russie, la Crimée, le Kouban et l'Ile de Taman. Les siècles, qui suivront, se chargeront de continuer la besogne si bien commencée.

CHAPITRE III

LA CRISE INITIALE

§ 1. — LES TROUBLES DE CRIMÉE ET LEURS CONSÉQUENCES.

§ 2. — LA FRANCE ET L'ISSUE DE LA CRISE.

§ 1. — LES TROUBLES DE CRIMÉE ET LEURS CONSÉQUENCES

La Crimée se trouve, depuis la dernière guerre, dans la plus profonde misère (1). Le Prince qui règne sur elle, Schahyn-Ghirei, au lieu d'essayer de remédier par une sage administration à la crise économique, pratique au contraire, une politique de cruauté, de violence, de brutalité. Schahyn étant continuellement à court d'argent, la Russie, pour accroître son influence, lui a envoyé de nombreux subsides. Cette Puissance attache une importance considérable à la

(1) Cf. Notions sur la Crimée. *Corresp. Russie*, 1782, f° 309.

Crimée. Elle sait que les anciens établissements le long du Dniepr n'auront pas de force tant que la Crimée formera un Etat à part. Elle est ainsi convaincue de la nécessité de s'en emparer. D'autre part, l'anexion de la Crimée, la mettant en possession d'importants rivages de la Mer Noire, se présente à elle comme l'élément indispensable à la réalisation de ses projets de commerce, de navigation et de conquête. Aussi la Russie a-t-elle témoigné constamment un grand intérêt à la Crimée. En 1774, elle a obtenu, par le Traité de Kaïnardji, son indépendance. A maintes reprises, elle est intervenue dans ses affaires intérieures. Le Khan actuel, Schahyn-Ghirei, lui doit son élection. Ce Prince a formé le projet d'introduire dans son pays les mœurs et les usages de l'Europe. Donnant lui-même l'exemple « il porte des étoffes de France et d'Angleterre, il a un carosse et des meubles entièrement conformes à la mode actuelle » et, ce qui paraît plus grave, « il paraît mépriser le genre de vie des Tartares et désirer qu'ils en adoptent un autre » (1).

Ces goûts choquent profondément la mentalité tartare. Joint à la misère, dont souffre le peuple, ils vont entraîner la nation à se soulever contre leur Khan. En juin 1782, une révolte éclate. Le Palais de Schahyn est détruit et celui-ci obligé de s'enfuir à Taganrog (2). Le frère aîné de Schahyn, Batin-Ghirei,

(1) VÉRAC à VERGENNES, 21 juin 1782, f° 359.

(2) SAINT-PRIEST à VERGENNES, 25 juin 1782, f° 127.

se met à la tête des insurgés et une assemblée de notables réunie à Kaffa le nomme Khan. Les Tartares du Kouban se joignent à ceux de Crimée et vont se ranger sous sa bannière (1).

Cette révolte est d'intérêt purement interne. La crise qu'elle provoque peut facilement être résolue, à condition toutefois de rester localisée. La Porte déclare que, si la Russie n'intervient pas, elle ne s'en mêlera pas (2). Aucune crainte de conflit ne peut venir de son côté. Elle estime que toute intervention serait injustifiée. Le Reys Effendi le fait remarquer à l'Ambassadeur de Russie : « Les Traités ayant établi l'indépendance des Tartares et la liberté de choisir leur Khan, déclare-t-il, il n'y a pas lieu pour les deux Puissances de s'en mêler. » (3)

La Russie ne partage pas cette manière de voir. Elle est trop satisfaite des incidents qui viennent de surgir pour s'en désintéresser. Elle peut y trouver le prétexte tant souhaité qui lui donnera la possibilité de conquérir les possessions européennes de l'Empire Ottoman. Immédiatement, elle va imputer les troubles à la Turquie. Catherine, en recevant communication de la neutralité adoptée par la Turquie, est « très excitée » ; elle annonce, sans attendre de

(1) VÉRAC à VERGENNES, 28 juin 1782, f° 381.

(2) SAINT-PRIEST à VERGENNES, 25 juin 1782, f° 127.

(3) *Ibid.*, 24 juillet 1782, f° 132.

plus amples informations, que ces troubles sont l'œuvre des Turcs (1).

Si la Russie reste neutre, la Porte adoptera la même attitude. Mais si la Russie décide une intervention armée, la guerre éclatera, car la Porte ne pourra admettre son immixtion dans les affaires de Crimée. La révolte de Crimée va donc, comme le souligne Vergennes, dévoiler le système de l'Impératrice ou la forcer de rassurer l'Europe (2).

Avant de s'engager dans une politique d'intervention, il importe à Catherine de connaître les intentions de son allié. Il lui est nécessaire de savoir si elle peut compter sur son aide. Le 15 juin 1782, elle s'empresse d'informer Joseph que ces troubles, fomentés sous main par la Porte, ne manqueront pas d'être exploités par cette dernière. Incertaine, cependant, des intentions de la Turquie, la Tsarine prévoit avec elle des démêlés inévitables. Il devient dès lors indispensable, à son dire, que, « conformément à l'esprit des liaisons d'amitié et d'alliance, les deux Empereurs puissent convenir préalablement, selon la teneur de leurs engagements, de l'arrangement des principes invariables qui écarteraient au futur tout ce qui pourrait diminuer, affaiblir ou nuire à cette intime amitié et alliance aussi précieuse qu'utile aux

(1) COBENZL à KAUNITZ, 3 juillet 1782. *Russland Berichte*, 1782, f° 194.

(2) VERGENNES à VÉRAC, 24 juillet 1782, f° 59.

intérêts unis et communs de leur deux Monarchies » (1).

La réponse de Joseph ne tarde pas à venir. Enthousiaste, enflammée, elle est conforme au désir de Catherine : « Il ne me faut ni délibération, ni combinaison, ni calcul quand mon cœur sent qu'il s'agit de servir mon Impératrice, mon Alliée, mon Héroïne. » Joseph est heureux des troubles qui viennent de se produire. Une occasion de réaliser les projets orientaux échafaudés à Mohilev se présente, il faut la saisir. Il est prêt à suivre Catherine. Il l'en informe. Il lui demande de préciser ses intentions et ajoute qu'elle trouvera alors en lui « l'ami vrai et fidèle que ses bonté et amitié méritent à tous égards » (2).

Pendant l'élaboration de ce programme grandiose, les événements de Crimée ne semblent pas devoir prendre bonne tournure. Il commence à se répandre à Constantinople des bruits inquiétants. Il est question d'une intervention russe en faveur de Schahyn-Ghirei ; certains disent même qu'il est rentré en Crimée avec l'assistance des troupes russes (3).

La situation paraît grave à Vergennes (4). Il prévoit que l'intention de l'Impératrice sera de rétablir Schahyn-Ghirei. Elle va se trouver en contradiction avec la décision que paraît prendre la Porte de favo-

(1) KATHARINA an JOSEPH, 15 juin 1782. ARNETH, *op. cit.*, p. 134.

(2) JOSEPH an KATHARINA, 12 juillet 1782. *Ibid.*, p. 136.

(3) SAINT-PRIEST à VERGENNES, 24 juillet 1782, f° 138.

(4) VERGENNES à SAINT-PRIEST, 28 juillet 1782, f° 143.

riser son compétiteur. Les Ulémas, en effet, à Constantinople, sont d'avis de reconnaître le frère de Schahyn-Ghirei. Ils désirent aussi lui accorder les secours qu'il demande et déclarent vouloir considérer, comme rupture de la paix, toute assistance donnée à Schahyn pour remonter sur le trône. Or, dès les premiers jours de ce mois d'août, la résolution russe est déjà prise : Brusquer les événements et rétablir Schahyn-Ghirei à main-armée (1). Si les dispositions russes ne tendaient qu'à assembler un corps d'armée près des confins de la Crimée, il n'y aurait pas grand mal à craindre. Mais si Schahyn devait être rétabli par la force, toute l'opinion publique turque regarderait une pareille démarche comme une invasion hostile contraire aux Traités et ce serait la guerre. En prévision du conflit possible, la France doit donc s'entremettre. Fidèle à la ligne immuable de sa politique, il lui faut éclairer la Turquie sur les conséquences fâcheuses d'une intervention dans les affaires de Crimée.

Conformément aux instructions de Vergennes, Saint-Priest remet donc à la Porte une office, le 30 juillet 1782 (2). Par cette note, il conseille d'abord au Divan de faire remarquer fermement au Cabinet de Pétersbourg que les Tartares ont pleine liberté de choisir leur chef. Si les Tartares ont ainsi le droit d'élire leur Khan, ils ont en conséquence le droit de

(1) HERBERT an KAUNITZ, 11 août 1782. *Correspondenz mit der Türkei*, 1782, f° 253.

(2) *Corresp. Turquie*, 1782, f° 146.

le déposer. Comme la Russie et la Turquie ne peuvent influencer sur son élection, conclue l'Ambassadeur, il en sera de même pour sa déposition. Saint-Priest n'en reste pas là. Dans la deuxième partie de son office, il examine l'hypothèse de la réintégration de Schahyn-Ghirei par les soins de Catherine II. Il demande alors à la Porte de considérer si « l'exclusion de ce Prince est un objet assez important pour s'exposer à une guerre ou s'il n'est pas préférable de se réconcilier avec la Russie en rapatriant Schayn-Ghirei ».

A la suite de cet office, la Porte remet un mémoire à l'Ambassadeur de Russie. Dans ce dernier, elle expose qu'elle regarde comme légitime l'élection de Batin-Ghirei au trône devenu vacant par la destitution de son frère. La Nation Tartare est indépendante, ajoute-t-elle, et elle ne doit rendre compte de sa conduite qu'à Dieu seul. Elle a de sa propre volonté, sans aucune influence étrangère, pris la résolution de s'assembler. Elle a déposé un Prince qui viole les lois et les usages de l'Etat. Elle a élu à sa place un nouveau Khan. Ces affaires sont d'ordre purement interne, estime la Porte, et les deux Empires n'ont pas à intervenir (1).

La situation politique, qui, à la suite de la remise de ce mémoire, peut sembler assez incertaine, ne tarde pas à se préciser. Catherine, assurée à présent

(1) HERBERT AN KAUNITZ, 18 août 1782. *Correspondenz mit der Türkei*, 1782, f° 286.

de l'appui formel de son Allié, va faire connaître ses prétentions. Si le Divan oppose un refus, une intervention se trouvera ainsi légitimée. Bulgakow reçoit en conséquence l'ordre de déclarer que l'Impératrice ne peut regarder comme légitime, ni la déposition de Schahyn-Ghirei, ni l'élection de son frère. Schahyn-Gheiri est débiteur envers la Tsarine d'une somme de vingt millions de roubles et elle est décidée à soutenir ses droits. Par suite, elle ne peut admettre que la Porte adopte une attitude contraire, sans porter atteinte à l'harmonie régnant entre les deux Cours (1).

Cette déclaration russe est injustifiable. L'Internonce Impérial le note de son côté (2). L'article 3 du Traité de Kaïnardji est, en effet, favorable aux Turcs :

1° L'indépendance est stipulée en faveur des Nations Tartares et non pas de leur Khan.

2° La Russie et la Turquie doivent reconnaître pour Khan celui qui sera élu et élevé sur le Trône par tous les peuples Tartares.

3° Ce Khan a l'obligation de les gouverner d'après leurs anciennes lois et usages.

4° Ce même Khan n'aura de compte à rendre à aucune Puissance étrangère.

Bulgakow s'est rendu compte de cette difficulté. Aussi a-t-il déclaré à la Porte que la Russie regarde

(1) VÉRAC à VERGENNES, 10 septembre 1782, f° 165.

(2) HERBERT au KAUNITZ, 18 août 1782, précité.

l'Assemblée de Kaffa comme composée de rebelles et non pas des représentants des Nations Tartares. D'ailleurs, l'Ambassadeur Russe estime — du moins il le prétend — que la Porte acceptera sans difficulté le rétablissement de Schahyn-Ghirei. « Le Mémoire de la Porte est, dit-il, couché dans des termes si soumis que la Porte paraît se mettre à genoux devant la Russie pour la prier de bien vouloir la tirer d'embaras. » Catherine ne va pas s'en tenir aux conversations diplomatiques, elle commence à prendre des mesures militaires. Ses troupes s'assemblent sur les confins, les blocus des ports de Crimée est décidé (1).

En Russie, une opération militaire de grande envergure se prépare. Catherine prévoit que la Porte n'acceptera pas le rétablissement de Schahyn-Ghirei. Aussi fait-elle organiser la prochaine campagne contre la Turquie. L'Ambassadeur Cobenzl a pu apprendre indirectement ces projets dont voici les grandes lignes (2) : un corps « indépendant » de onze régiments d'infanterie, sous le commandement du Général Potemkin, agira près de la frontière perse. Il aura mission d'empêcher les Tartares de la Crimée de chercher aide auprès de ceux du Kouban. Un deuxième corps, sous la direction du Général Palmin, opérera dans le Kouban et sera accompagné de frégates et de

(1) SAINT-PIERRE à VERGENNES, 26 août 1782, f° 180, et 10 septembre 1782, f° 189.

(2) COBENZL ad KAUNITZ, 27 septembre 1782. *Russland Berichte*, 1782, f° 388.

chaloupes. La Crimée étant ainsi encerclée, le Prince Potemkin l'envahira avec un troisième corps, tandis que le Prince Zepnin gardera les ports. Quant aux frontières russo-turques, elles seront couvertes par le Maréchal Romanzov.

Avant de passer à l'action, le Prince Potemkin devra exiger le rappel du Khan. Si la Turquie refuse et paraît vouloir se révolter, les Traités seront considérés comme violés : Schahyn-Ghirei sera alors convoqué à Pétersbourg. Potemkin incorporera la Crimée à la Russie, tandis que la conquête d'Otchakow sera tentée.

En attendant la réalisation de ce plan, Catherine va de suite agir en Crimée. Elle ordonne l'équipement immédiat d'un corps de cent cinquante mille hommes, sous le commandement du Général Pousckin, destiné à rétablir le Khan déposé (1).

Devant toutes ces mesures, le Divan commence à avoir peur. Le blocus des ports de Crimée cause une grande agitation à Constantinople. Le Ministère Ottoman, bien que divisé sur le parti à prendre (2), doit agir. Il ordonne l'équipement de 14 vaisseaux de guerre. Il se flatte ainsi d'en imposer à la Cour de Pétersbourg! (3) Ces mesures lui sont d'ailleurs dictées par l'opinion publique. Les gens de loi, dont l'in-

(1) VÉRAC à VERGENNES, 10 septembre 1782, f° 165.

(2) SAINT-PRIEST à VERGENNES, 25 septembre 1782, f° 194.

(3) *Ibid.*, 6 septembre 1782, f° 186.

fluence est si prépondérante à Constantinople, et le peuple sont troublés par les nouvelles de Crimée. Tous les bâtiments sont visités. Un navire turc, ayant refusé de s'y prêter, est atteint, dans sa fuite, par les canons russes (1).

La situation devient grave. Comme le note le Marquis de Vérac : « Il est facile d'être persuadé que la Russie cherche moins à rétablir le Khan qu'à forcer les Turcs à entamer une guerre qui amènera l'exécution des grands projets de la Tsarine. » (2)

L'Ambassadeur de France à Pétersbourg ne se trompe pas : Les ambitions de Catherine ne se bornent pas à la Crimée. Elle a élaboré le plan demandé par Joseph dans sa lettre du 12 juillet. Elle va lui faire connaître, à présent, comment elle en conçoit la réalisation.

Dans sa fameuse lettre du 10 septembre 1782 (3), elle expose, pour commencer, les trois griefs — sur lesquels nous reviendrons — de la Russie contre la Porte. Aussi propose-t-elle à Joseph de faire remettre conjointement par l'Ambassadeur de Russie et l'Internonce Impérial un ultimatum à la Porte. Si cette dernière ne l'accepte pas, les deux Empereurs pourront envisager alors une intervention armée. Mais avant d'en venir à ces voies de fait, Catherine estime

(1) *Ibid.*, 10 septembre 1782, f° 189. HERBERT an KAUNITZ, 18 août 1782, précité.

(2) VÉRAC à VERGENNES, 10 septembre 1782, f° 165.

(3) KATHARINA an JOSEPH, 10 septembre 1782. ARNETH, *op. cit.*, p. 143.

nécessaire de convenir du plan d'opérations militaires. Il y a lieu également de préparer une convention secrète sur les dédommagements et acquisitions qu'ils pourront prétendre des « infracteurs de la paix ».

Catherine donne comme fondement à cette convention secrète les deux propositions suivantes :

« 1° L'entière conservation et sûreté de leurs possessions réciproques.

2° Les affaires qu'ils pourront avoir en commun avec la Porte Ottomane. »

En ce qui concerne ce dernier point de vue, deux principes immuables devront être à la base de la convention éventuelle (1) :

« 1° Arranger les choses de manière à prévenir toute discussion entre les trois Empires et, par conséquent, éviter autant que possible un voisinage immédiat entre eux.

« 2° Veiller à ce qu'il y ait une parfaite égalité dans les acquisitions que les deux Monarchies se proposent de faire en cas de guerre contre l'Empire Turc. »

Pour l'application du premier principe, Catherine propose à Joseph la création d'un Etat qui sera indépendant des Trois Empires. Cet Etat, qu'elle veut baptiser du nom de Dacie, sera formé par les provinces de Moldavie, de Valachie et de Bessarabie. Il aura un Souverain de religion chrétienne. La Mo-

(1) *Ibid.*, p. 153.

narchie sera héréditaire et la Dacie ne pourra jamais être réunie, ni à l'Autriche ou à la Russie, ni à quelque autre Puissance. Catherine décide que les frontières de la Dacie seront formées par le Dniester et la Mer Noire du côté de la Pologne et de la Russie; par la rivière Aluta ou Olta jusqu'à son embouchure dans le Danube, du côté de l'Autriche; et par le Danube, jusqu'à son embouchure, du côté de l'Empire Turc.

Quant à la délimitation des frontières entre la Monarchie Autrichienne et le présent Empire Ottoman, Catherine, bonne princesse, assure Joseph « qu'elles (les frontières) dépendront de ce qu'il voudra bien se fixer à lui-même à l'égard des acquisitions sur lesquelles il a tant de droit ». C'est faire preuve de grande générosité ! Mais il est à craindre que, par suite de l'ampleur des ambitions de Catherine, Joseph n'ait pas grand chose à s'appropriier. Catherine est exigeante, non pour elle-même, mais pour son petit-fils. Pour la Russie, à part la frontière naturelle de la Mer Noire entre elle et la Turquie, la Tsarine ne désire que la ville d'Otchakow avec son district, situé entre les rivières du Boug et de la Dniestr, ainsi qu'une ou deux Iles de l'Archipel.

Si Joseph peut être quelque peu surpris de ce désintéressement, il va être vite rassuré : « Si nos succès dans cette guerre nous mettent en état de pouvoir délivrer l'Europe de l'ennemi du nom Chrétien, en le chassant de Constantinople, je pense bien, écrit Ca-

therine, que Votre Majesté ne me refusera pas son assistance pour le rétablissement de l'ancienne Monarchie grecque sur les débris et la chute du gouvernement barbare qui y domine, sous condition expresse de ma part de conserver cette Monarchie renouvelée dans une entière indépendance de la mienne en y plaçant le cadet de mes petits-fils, le Grand Duc Constantin, lequel s'engagera dans le même temps de ne jamais rien prétendre sur la Monarchie de Russie. » Catherine fixe immédiatement les frontières du nouvel Empire Grec : elles seront tracées du côté de la Russie et de la Dacie par la Mer Noire et le Danube ; vers l'Autriche, elles dépendront des acquisitions que Joseph pourra faire ; les Iles de l'Archipela resteront aussi sous la souveraineté du Nouvel Empire de Byzance. Comme ces prétentions peuvent paraître démesurées à Joseph, et afin de ne pas se l'aliéner, Catherine se hâte de lui offrir en échange, gros avantage ! quelques établissements en Méditerranée.

Il y a lieu de supposer que les autres Puissances ne vont pas rester impassibles devant une telle révolution de l'Europe. Catherine est trop fine pour le croire un instant. Elle sent qu'il faut leur donner une petite « part du gâteau ». Elle spécifie donc qu'il n'y a pas lieu de s'opposer à leurs différentes vues sur des établissements de commerce aux dépens de l'Empire Turc. Mais, en cas d'opposition d'une Puissance à leurs projets, les deux Empereurs n'auront qu'à

réunir leurs forces et à entrer en guerre contre elle.

Ce plan grandiose, devant changer la face de l'Europe, n'est naturellement pas connu de Vergennes. Mais la diplomatie française a pu apprendre son existence et, en septembre 1782, Vergennes se trouve informé des vues de Catherine II sur l'Empire d'Orient (1).

Combien la situation devient grave! — Par suite de la guerre avec l'Angleterre, que peut faire la France en faveur des Turcs ? — N'est-il pas inutile et dangereux de leur montrer une propension pouvant indisposer leurs ennemis ?

Il n'y a plus de doute pour Vergennes, il faut faire la paix avec l'Angleterre. De ce côté, l'horizon semble s'être éclairci avec la chute de North, en mars 1782, remplacé par Rockingham, favorable à l'indépendance. Ce dernier se trouve lui-même obligé de céder le pouvoir, en juillet, à Shelburne, partisan de la paix. Il la négocie avec beaucoup d'habileté, mais les pourparlers durent longtemps par suite des prétentions espagnoles. L'Espagne veut obtenir la restitution de Gibraltar qu'elle n'a pu conquérir. Vergennes a commencé par soutenir ses exigences. Maintenant, pour arriver à cette paix qui lui donnera les mains libres en Orient, il comprend qu'il faut les abandonner. Aussi détournera-t-il l'Espagne vers la Floride et, la paix une fois conclue, la France essayera de sauver

(1) VÉRAC à VERGENNES, 10 septembre 1782, f° 165 et 11 septembre 1782, f° 184.

l'Empire Ottoman d'une ruine inévitable. Mais toutes ces négociations sont bien longues et ce sera seulement, le 20 janvier 1783, que les préliminaires de paix entre la France et l'Angleterre pourront être enfin signés.

Pendant ce temps, la politique orientale évolue rapidement. Le 19 septembre 1782, la Cour de Russie fait remettre un office à Cobenzl (1). Il contient l'énonciation des griefs russes, et demande l'aide autrichienne : « Sa Majesté l'Impératrice espère que Sa Majesté l'Empereur des Romains voudra bien prescrire à son Internonce à Constantinople de déployer de son côté tous les efforts possibles, pour faire sentir à la Porte que l'acceptation de ses propositions sera l'unique moyen de prévenir les événements désagréables que leur refus pourrait entraîner. » A la suite de cette note, Joseph fait donner ordre, par Kaunitz, à l'Internonce Impérial d'avoir à se joindre à l'Ambassadeur russe à Constantinople (2). Il en informe Catherine le 5 octobre (2) et, en novembre, lorsque les instructions seront parvenues, les deux Ambassadeurs pourront commencer leurs manœuvres. En attendant, la Porte commence à s'effrayer sérieusement des préparatifs militaires de la Russie. Elle juge utile d'en demander l'explication à son Ambassadeur. Une Conférence est

(1) *Russland Berichte*, 1782, f° 371.

(2) KAUNITZ AN HERBERT, 19 octobre 1782. *Türkei Weisungen*, f° 171.

(3) JOSEPH AN KATHARINA, 5 octobre 1782. ARNETH, *op. cit.*, p. 161.

décidée pour le 21 octobre 1782. Lors de cette dernière, Bulgakow déclare formellement que l'Impératrice est décidée à rétablir Schahyn-Ghirei sur le trône tartare. Elle compte que la Porte n'y mettra aucun obstacle. Le Reys Effendi objecte que c'est renoncer à l'accomplissement des traités existants, mais Bulgakow ne veut en rien se rendre à ses raisons. Faisant part du résultat de cette conférence à Saint-Priest, le Reys Effendi lui signale qu'il devient maintenant indispensable pour la Porte de pousser ses préparatifs militaires, sans fermer pour cela la voie aux négociations. Saint-Priest, en relatant ces faits à Vergennes (1), ajoute que le Ministère Ottoman éprouve un embarras extrême. Il désirerait certainement, connaissant son impuissance actuelle, pouvoir dissimuler ces événements au public turc. Mais, si les troupes russes entrent en Crimée, la guerre ne pourra plus être évitée, les Tartares ayant à Constantinople de puissants ressorts pour émouvoir l'opinion en leur faveur. Vergennes estime une guerre incompatible avec les intérêts de la Turquie : soixante mille hommes sont rassemblés en Ukraine. Catherine à l'intention de s'emparer d'Otchakow et de la Crimée. Vergennes n'estime qu'une seule politique possible : « Ecarter l'orage en donnant toute satisfaction à l'Impératrice sur les questions actuellement pendantes. » (2)

(1) SAINT-PRIEST à VERGENNES, 25 octobre 1782, f° 216.

(2) VERGENNES à SAINT-PRIEST, 3 novembre 1782, f° 221.

On a souvent tenté d'opposer la politique de Vergennes à celle de son Ambassadeur à Constantinople, Saint-Priest. Nous ne croyons pas que la partialité imputée à Saint-Priest envers la Russie provienne de sa diplomatie personnelle. La Russie a obtenu satisfaction en 1779 et elle l'obtiendra encore par la suite, mais nous savons à quels mobiles obéissent les dirigeants français. Saint-Priest n'agit pas dans ce sens de son propre chef; il ne fait que suivre les instructions de Vergennes. Ce dernier sait qu'un conflit russo-turc peut amener la chute finale de l'Empire Ottoman. Il a été lui-même Ambassadeur à Constantinople et a pu se rendre compte de son état actuel. Il vaut mieux faire droit, lorsque le contraire est impossible, aux prétentions de la Russie. L'Empire Ottoman continuera ainsi à subsister et la paix de l'Europe s'en trouvera préservée. Saint-Priest suit docilement les instructions de Vergennes. Certes, les deux hommes ne s'aiment pas, mais on ne peut de là prêter à Saint-Priest une diplomatie secrète. La politique qu'il suit à Constantinople correspond trop bien aux vues de Vergennes pour que celui-ci en rejette la paternité. Dans la crise présente, Vergennes sent une terrible menace planer sur l'Empire Ottoman. Pour écarter l'orage, suivant son expression, il faut que la Russie obtienne satisfaction. Lorsque Saint-Priest interviendra pour régler ce conflit et conseillera aux Turcs de satisfaire la Russie, ne suivra-t-il pas les instructions dictées par Vergennes, le 3 no-

vembre 1782 ? — Il n'y a pas une diplomatie de Saint-Priest, mais seulement celle de Vergennes. C'est lui qui est l'inspirateur de cette politique de paix en Orient et Saint-Priest, malgré toute sa valeur personnelle, n'en est que l'exécutant.

Cette mise au point est nécessaire pour comprendre les événements qui vont suivre. Saint-Priest résoudra cette crise, mais, derrière ce succès, c'est la figure de Vergennes que nous trouverons. Lorsque nous verrons Saint-Priest se dépenser en négociation, il en aura grand mérite, mais nous rendrons aussi hommage à son Ministre. Il a laissé à l'Ambassadeur le soin de régler sur place le détail des pourparlers — il ne peut en être autrement, Versailles est trop éloignée de Constantinople ! — mais si la guerre est évitée, ce sera grâce à la politique sage et prudente de Vergennes. Le nom de Saint-Priest apparaîtra souvent dans les pages suivantes. Celui de Vergennes sera moins souvent cité. Au travers du nom de Saint-Priest, nous devons lire le sien, car, sans lui, cette politique n'aurait pas existé.

Avant d'aborder l'étude de l'attaque austro-russe contre la Porte, il convient d'examiner la réponse de Joseph II à la lettre de Catherine du 10 septembre (1).

Joseph ne peut apprécier la situation politique de la même façon que Catherine. Déclarant la guerre

(1) JOSEPH AN KATHARINA, 13 novembre 1782. ARNETH, *op. cit.*, p. 162.

à la Turquie, il risque de se trouver exposé à l'attaque de deux Puissances limitrophes : l'une, la Prusse, serait trop contente de pouvoir renouveler ses exploits de Silésie ; l'autre, la France, ne pourrait rester indifférente à un démembrement de l'Empire Ottoman. La position géographique des Etats de Joseph II entraîne comme conséquence que, si ses frontières ne sont pas couvertes, il ne peut partir à la conquête de la Turquie. Comme il lui est impossible de s'entendre avec la Prusse, il reste la France. Ce sera donc entre ses mains que se trouvera la solution de la question d'Orient. Vergennes se servira, en 1783, avec grande habileté, de cette infériorité géographique de Joseph II : par la crainte d'une alliance avec Frédéric II, il le détournera de ses projets orientaux. En attendant, l'Empereur se voit obligé de confesser à Catherine que, sans la France, il lui est impossible de croire à la réussite. Il lui faut donc gagner son accord pour contenir le Roi de Prusse. Mais comment engager la France, sinon de concourir au projet, toutefois à ne mettre aucune entrave aux opérations militaires ? — Joseph ne voit qu'un moyen : « Il faut lui accorder des convenances sur les possessions actuelles de la Porte, dont l'Egypte ferait l'objet principal. » Joseph a peur de la France. Il craint que ses Provinces des Pays-Bas, d'Italie, du Rhin, en cas de guerre avec la Turquie, soient attaquées par elle. Il doit donc s'assurer de ses intentions. Aussi propose-t-il à la Tsarine de la sonder pour en obtenir les cer-

titudes nécessaires. Catherine acquiescera d'ailleurs ultérieurement à cette demande (1).

Quant aux acquisitions à réaliser par la Monarchie Autrichienne, il va à son tour exposer ses projets à Catherine : « Je pense qu'il n'y a pour la Monarchie Autrichienne que les limites suivantes qui puissent convenir : savoir la ville de Chotim avec un petit territoire servant de tête pour couvrir la Galicie et la Bukowine dont on arrangerait les limites ; une partie de la Valachie enclavée par l'Alute et, depuis Nicopolis inclusivement, en remontant le Danube jusqu'à Belgrade, ses deux rives à trois lieues de distance et, par conséquent, les villes de Viddin, d'Orsowa et de Belgrade, comme des têtes pour couvrir la Hongrie. De Belgrade, on tirerait la ligne la plus droite et la plus courte possible conforme au terrain vers la Mer Adriatique jusque et y compris il Golfo della Drina ; et enfin, les possessions de la terre ferme, ainsi que l'Istrie et la Dalmatie vénitiennes fourniraient les seuls moyens de mettre en valeur les produits de mes Etats ; la Péninsule Morée, l'Ile de Candie, de Chypre et tant d'autres de l'Archipel pourraient fournir un riche dédommagement à ces républicains... »

Le programme de Joseph, sans être aussi gran-

(1) KATHARINA an JOSEPH, 4 janvier 1783. *Ibid.*, p. 182.

diouse que celui de Catherine, n'en est pas moins fort large. Catherine lui a fait espérer à Mohilev des conquêtes en Italie, Joseph n'a garde de l'oublier. En tout cas, il adhère à son projet de reconstituer l'Empire Grec et de créer la Dacie. Il demande simplement, en échange, la liberté commerciale la plus complète pour ses sujets.

Toutefois la politique de Joseph a un point faible. L'aide, ou tout au moins la neutralité bienveillante de la France, lui est nécessaire. Comme cette dernière ne sera jamais consentante à un démembrement de l'Empire Ottoman, il est facile de prévoir que le plan de Joseph échouera. Vergennes, ennemi des conquêtes, ne se laissera pas séduire par l'Égypte. Mais il n'en reste pas moins certain que la France doit faire son possible pour éviter un conflit russo-turc, devant fatalement amener une conflagration générale. Elle devra donc user de toute son influence sur la Porte pour l'amener à souscrire aux prétentions de Catherine. A ce prix, la guerre pourra être évitée et la paix de l'Orient assurée. Transportons-nous maintenant sur le théâtre des opérations diplomatiques. Nous y verrons comment cette crise, née des troubles de Crimée et de laquelle la ruine de l'Empire Ottoman peut sortir, est, grâce à la politique française, assez rapidement résolue.

II. — La France et l'Allemagne en 1870

Les conversations diplomatiques entre la France et la Prusse se poursuivent pendant que les deux Empereurs étudient leur plan de campagne. Au début du mois de novembre, sur la demande de Bismarck, la France propose à l'Allemagne l'établissement d'une Commission mixte de Citoyens pour discuter l'engagement sur les territoires voisins (1). L'ambassadeur Bismarck, sous la réserve expresse, ne considère pas comme une question préalable l'indemnité de l'expulsion de l'Alsace-Lorraine. Elle est mise devant le spectre du rétablissement. Le Royaume, devant cette perspective, craint qu'il n'ait été trop tôt en fait de la guerre (2).

Les événements en ce mois de novembre sont décisifs et précipitent l'intervention française à Paris, sous la forme acceptée par la France la plus favorable au point de vue de l'Allemagne. L'Allemagne se trouve obligée de consentir à une paix qui n'est pas la paix de la France. La France, en effet, ne peut pas se permettre de laisser à l'Allemagne la possibilité de se rétablir dans sa position d'avant la guerre. Elle doit, au contraire, lui imposer une condition qui lui soit insupportable. Elle doit, en effet, lui imposer la condition de la restitution de l'Alsace-Lorraine. Elle doit, en effet, lui imposer la condition de la restitution de l'Alsace-Lorraine. Elle doit, en effet, lui imposer la condition de la restitution de l'Alsace-Lorraine.

La France, en effet, ne peut pas se permettre de laisser à l'Allemagne la possibilité de se rétablir dans sa position d'avant la guerre. Elle doit, au contraire, lui imposer une condition qui lui soit insupportable. Elle doit, en effet, lui imposer la condition de la restitution de l'Alsace-Lorraine. Elle doit, en effet, lui imposer la condition de la restitution de l'Alsace-Lorraine. Elle doit, en effet, lui imposer la condition de la restitution de l'Alsace-Lorraine.

Ce document relate d'abord les difficultés soulevées par la Turquie sur l'exécution du Traité de Kaïnardji, notamment sur le passage des vaisseaux marchands, les troubles de Crimée, ses procédés à l'égard de la Valachie et de la Moldavie. Après quoi il expose les griefs de la Russie, lesquels se ramènent aux trois points suivants :

1° « La Turquie ne veut pas accorder le libre transit des vivres, munitions navales et autres denrées qui sont du propre crû de la Russie. » En effet, ainsi que nous l'avons noté, cette difficulté a été une des causes de l'échec du Traité de Commerce, dont Bulgakow a poursuivi la négociation. La prétention de la Russie semble difficilement justifiable. L'article II du Traité de Kainardji distingue soigneusement, en effet, entre la navigation et le commerce. On peut rapporter seulement à ce premier objet l'engagement pris par la Porte d'accorder aux vaisseaux russes un libre passage de la Mer Noire et non pas au commerce.

2° Le second grief se rapporte aux Tartares. « Elle a donné lieu aux troubles présents de Crimée ». Là encore, l'assertion russe ne paraît pas fondée. Le seul argument, que cette Puissance pourrait, à la rigueur, soutenir pour appuyer sa thèse, serait que la reconnaissance de Schabyn-Ghirei est une condition *sine qua non* de la convention de 1779. Mais si l'on se place sur le terrain du droit, nous croyons utile d'examiner les points suivants :

a) L'Assemblée de Kaffa a-t-elle, ou non, représenté les nations tartares ? b) Dans le premier cas, peut-elle seule et, sans le concours des garants de sa constitution, déposer le souverain qu'elle a élu ? c) Les griefs allégués contre Schahyn-Ghirei sont-ils fondés ou non et intéressent-ils les anciennes lois et usages ? d) La Porte peut-elle, en ce cas, user de son influence spirituelle pour prononcer sur la validité de cette déposition ?

Aux trois premières questions, notre réponse sera positive et la déposition de Schahyn-Ghirei nous semble, en tous points, conforme aux traités. Quant au quatrième point, nous estimons que l'indépendance de la Crimée ne permet pas à la Porte d'exercer son influence spirituelle. Mais, en la circonstance présente, aucun fait ne peut apporter la confirmation que la Porte ait voulu sérieusement en user. L'imputation à la Turquie des troubles de Crimée n'a donc aucune valeur et le second grief n'est pas plus fondé que le premier.

3° La troisième difficulté reprochée à la Porte a trait aux Principautés : « Elle ne cesse de contrarier ses engagements vis-à-vis de la Moldavie et de la Valachie. La Porte qui doit laisser subsister la liberté et les privilèges de ses habitants est prête à les ruiner par des changements fréquents des hospodars aussi bien que par des différentes autres charges et oppressions qui accablent les pauvres habitants. » Ce grief n'est énoncé, on s'en rend compte, que pour multiplier les plaintes contre la Porte.

La seconde partie de l'ultimatum précise maintenant les volontés de l'Impératrice : « Aussi elle se joint à l'Empereur, son intime ami et fidèle allié, pour exiger de la Porte les trois points suivants :

« 1° Qu'il ne soit plus mis d'entraves ultérieures aux transport et transit de vivres, munitions navales et autres denrées par les Etats de la Porte et qu'il soit fait relativement à la liberté de la navigation marchande des arrangements conformes aux principes du système de la neutralité. » Remarquons que cette prétention russe est grave pour la Turquie : La flotte russe pourrait à l'improviste se présenter devant le Sérail. Et pour peu que les Russes profitent de la liberté illimitée qu'ils réclament, ils seraient à portée de s'approprier la meilleure partie du commerce turc.

« 2° Que la Porte ne se mêle plus secrètement, ni ouvertement, des affaires des Tartares ; qu'elle ne considère plus le Khan sous un autre point de vue que celui d'un souverain indépendant qui ne relève nullement de son autorité et qui n'a aucun compte à lui rendre et qu'en conséquence, elle ne reçoive aucune plainte contre lui, encore moins celles dont il s'agit à présent, attendu qu'elles sont entièrement fausses et ne peuvent intéresser son voisinage.

« 3° Que la Moldavie et la Valachie soient traitées, conformément à la paix de 1774, et, pour ôter toute équivoque, que l'on s'explique sur le tribut

qu'elles auront à payer à l'avenir ainsi que sur l'abolition des charges introduites par violence et par abus. »

La conclusion est catégorique : « *L'acceptation de ces propositions que la Cour de Russie offre à la Porte Ottomane constitue l'unique moyen de prévenir les événements désagréables que leur refus pourrait entraîner.* »

La remise par le seul Internonce d'une « Note annexée » souligne la gravité de cette menace. « L'Impératrice ayant informé l'Empereur de tous ses griefs contre la Turquie, dit en substance l'Internonce, l'Empereur veut bien se prêter pour l'arrangement de ses affaires avec l'Empire Ottoman. Aussi déclare-t-il au Divan que l'acceptation des propositions que la Cour de Russie lui offre » — et il va reprendre la formule russe — « sera l'unique moyen de prévenir les événements désagréables que leur refus pourrait entraîner *et que l'Empereur, en égard au voisinage de ses Etats et à l'union parfaite qui subsistent entre les deux Cours Impériales, ne pourrait l'envisager avec indifférence* ».

Cette note ne peut plus laisser de doute sur les intentions de l'Autriche : Elle est décidée à appuyer de toutes ses forces son Alliée. Kaunitz a beau affirmer à Breteuil « que le langage de l'Internonce n'a pour objet que l'amitié réelle des Turcs et que ses discours ne renferment rien qui peut essentiellement leur déplaire s'ils savent en apprécier le prin-

cipe » (1), l'exhortation impériale n'en est pas moins comminatoire. Joseph prend de plus des mesures militaires : Il donne l'ordre à toute la cavalerie de Bohême de passer en Moravie et en Galicie (2). Ce n'est d'ailleurs, d'après lui, qu'une simple mesure de prévoyance !... (3).

Du côté de la Russie, les événements aussi se précipitent. Schahyn-Ghirei, à la tête d'un corps d'armée de quinze mille soldats russes commandés par le Général Pouskin, rentre en Crimée. Il se rétablit sans coup férir. Il promet l'oubli du passé et la réforme de sa politique à l'avenir (4).

La situation devient très grave. Il est facile de prévoir que, si les Turcs essayent de porter secours aux Tartares, la Russie, appuyée par l'Autriche, n'hésitera pas à se tourner contre eux. La guerre va-t-elle s'allumer ? — La Porte hésite avant d'en venir à cette extrémité. Elle a peur de l'Autriche depuis qu'elle connaît son alliance avec la Russie. Comme l'écrit Herbert à Kaunitz : « Le bon effet produit déjà par nos démarches communes, c'est le changement de langage dans le Ministère Ottoman et la suspension de tous les préparatifs. Les vaisseaux, qui devaient passer à la Mer Noire, ont reçu une autre destination. Les petites démonstrations faites aux

(1) BRETEUIL à VERGENNES, 16 novembre 1782, f° 424.

(2) *Ibid.*, 16 novembre 1782, f° 415.

(3) *Ibid.*, 18 décembre 1782, f° 436.

(4) SAINT-PRIEST à VERGENNES, 25 novembre 1782, f° 238. VÉRAC à VERGENNES, 3 novembre 1782, f° 315.

confins de la Bosnie et tout nouvellement à ceux de la Bukowine ont réveillé le Ministère et déchiré tout à fait le voile dont l'infatuation bandait les yeux... » (1). L'Internonce fait erreur. Certes, le Divan a peur de l'Alliance austro-russe, mais il ne renonce pas encore à l'idée d'une guerre contre la Russie. Il attend la suite des événements. Mais, d'après les incidents de ce mois de novembre, la guerre doit être considérée comme inévitable, les assurances pacifiques de Joseph ne pouvant être prises au sérieux (2). En effet, la Porte est obligée de réagir devant l'oppression des Tartares et la violation du Traité de Kaïnardji. Elle attaquera alors la Russie et une guerre générale éclatera. Pour la prévenir, la France doit donc intervenir et empêcher toute extension du conflit.

La France, qui, depuis si longtemps, veille sur l'Empire Ottoman, ne saurait rester indifférente devant la terrible menace qui plane sur lui. Il lui reste à persuader le Divan d'avoir à adopter une politique de paix. Il faut donc le convaincre de la seule solution possible : L'acceptation des trois points. Cela ne se fera pas certes sans difficultés. La Porte s'illusionne sur ses moyens de défense. Elle est persuadée que, dans une lutte avec la Russie, les hasards de la guerre décideraient seuls de la victoire ; sa faiblesse, au contraire, ne la mettrait pas en mesure de résister utile-

(1) HERBERT au KAUNITZ, 25 novembre 1782, f° 515.

(2) BRETEUIL à VERGENNES, 16 novembre 1782, f° 424.

ment à l'attaque (1). La France, qui tient à sa conservation, doit donc l'aiguiller vers une politique différente. Cette adhésion aux trois points sera peut-être humiliante et peu glorieuse, mais combien plus prudente ! Mais comment le Divan acceptera-t-il ces trois points sans que sa susceptibilité s'en trouve blessée et son orgueil froissé ? — Une seule politique est possible pour la diplomatie française : faire accroire que, si les exigences russes ne sont pas quant au fond bien légitimes, il n'en doit quand même pas moins s'y soumettre pour éviter la guerre. Tâche délicate au possible, mais à laquelle Saint-Priest va s'employer avec adresse.

L'Ambassadeur de France remet donc, le 24 novembre 1782, à la Porte, un office (2) qu'il soumet au préalable à l'assentiment de l'Internonce impérial et de l'Ambassadeur de Russie. Cette demande d'approbation peut sembler assez bizarre. Si l'on ne considère que le point de vue de la paix, le procédé en lui-même peut paraître excellent. Les suggestions françaises, agréées par la Russie et l'Autriche, ne manqueront pas, en cas d'acceptation par la Turquie, de résoudre le conflit. La Porte peut apprécier différemment cette démarche : avant de lui donner des conseils, l'Ambassadeur de France en demande la permission à ses ennemis. Ce n'est plus alors de la médiation, mais de la trahison. La France lie partie

(1) SAINT-PIEST à VERGENNES, 25 novembre 1782, f° 238.

(2) *Correspondance Turquie*, 1782, f° 235.

avec ses adversaires et fait preuve de duplicité en recommandant telle ou telle solution. Le rôle de Saint-Priest paraît donc assez louche et il convient de savoir la véritable nature de ses démarches. A ne considérer que les documents français, Saint-Priest suit les instructions de Vergennes. Comme nous l'avons déjà noté (1), afin d'éviter la guerre, il a pour mission de faire accepter les propositions russes par la Porte. Il doit donc guider la Porte et l'empêcher de prendre une résolution brusquée. Il est le conseil de la Turquie et surveille ses intérêts. Les Archives autrichiennes nous font voir sa mission sous un autre jour. Herbert informe Kaunitz que la Porte n'a pas tardé à se jeter dans les bras de la France et il ajoute : « M. de Saint-Priest a consenti de bonne grâce à n'être considéré et traité que comme un simple agent confidentiel, dépourvu de toute faculté de s'immiscer dans la négociation des deux Ministres Impériaux » (2). D'après ce document, les fonctions de Saint-Priest sont réduites au minimum : être en quelque sorte le facteur des deux Cours Impériales. Son rôle de conseiller de la Porte disparaît. Il n'a aucun pouvoir d'initiative et ne peut que faire sanctionner les propositions de ses adversaires. Mieux encore, toujours d'après les sources autrichiennes, Kaunitz donne ordre à Herbert de mettre Saint-Priest « au courant de tous les tenants et aboutissants de

(1) V. *supra*, p. 123.

(2) HERBERT AN KAUNITZ, 25 novembre 1782. *Correspondenz mit der Türkei*, 1782, f° 546.

l'affaire et de lui indiquer la route à suivre pour engager la Porte à renoncer à des prétentions qu'elle n'est pas en état de soutenir » (1). Ce n'est plus de Versailles que viennent les instructions pour Saint-Priest, mais de Vienne ! Nous ne pensons pas qu'on puisse, en partant de cela, parler d'une politique de Saint-Priest opposée à celle de Vergennes. Vergennes n'approuverait certes pas les méthodes de son Ambassadeur, mais elles ont toutefois le résultat qu'il a fixé. Il faut sauver la Turquie et elle le sera par la diplomatie de Saint-Priest. La méthode qu'il emploie n'est peut-être pas très délicate, mais elle préservera l'Empire Ottoman de la ruine et c'est là le point principal.

L'Office commence par montrer à la Porte que « le concert des deux Cours impériales et les forces irrésistibles qu'elles peuvent employer à leur objet rendent inutile d'examiner la question quant au droit ». Saint-Priest n'en recommande pas moins à la Porte d'agréer les trois points. Il va s'ingénier à lui prouver que cela ne peut lui porter aucun préjudice. Voyons ses arguments.

En ce qui concerne le premier point, Saint-Priest assure la Porte que rien ne provoque plus l'abondance des denrées que la liberté de les exporter et de les réimporter. « Les négociants russes à l'abri de tout risque de contrainte de la part du Gouvernement

(1) *Ibidem.*

Ottoman, déclare-t-il, spéculeront pour l'approvisionnement de Constantinople et y laisseront leurs denrées lorsqu'ils en trouveront un prix convenable. L'expérience de la Hollande et du Danemark permet donc au Ministère Ottoman de, sans inquiétude, céder à la nécessité d'admettre l'article premier ».

Son argumentation n'est pas moins spécieuse sur les incidents de Crimée. « Le traité de Kaïnardji, qui a laissé aux Russes la possession de deux places fortes en Crimée, a mis ces peuples dans une dépendance virtuelle de la Cour de Pétersbourg. Leurs mouvements ne peuvent donc avoir d'effet que d'engager la Porte dans une guerre avec les deux Cours Impériales : ce qu'elle doit éviter à tout prix et son Ministère peut profiter de la circonstance pour établir comme principe fixe de ce gouvernement l'inadmissibilité sans exception de tout recours des Tartares. »

Quant au troisième point, Saint-Priest souligne qu'il soulagera deux provinces fertiles des vexations particulières dont elles souffrent au détriment de la culture.

Après avoir exposé au Divan les raisons militant en faveur de l'acceptation du mémorandum russo-autrichien, Saint-Priest lui montre les conséquences fâcheuses du parti contraire. « ...Ses provinces de Valachie et de Moldavie seraient envahies sans coup férir par les forces autrichiennes qui pourraient même aisément devancer au Balkan les armées ottomanes toujours lentes à rassembler. D'un autre côté,

la flotte occupée à la défense de la Mer Noire ne laisserait-elle pas la Blanche à la merci des escadres russes ? »

La conclusion de l'Office est formelle : la Porte doit accepter purement et simplement les trois points.

Malgré la remise de ce Mémoire, le Divan ne se montre guère désireux de souscrire immédiatement à l'ultimatum russe. Il est à craindre pour le Ministère Ottoman que l'opinion publique, exaspérée par cette nouvelle humiliation, le rende responsable et lui en fasse payer chèrement les conséquences. Aussi tient-il à rester dans l'expectative : demeurer dans le vague et gagner ainsi du temps !

Le 29 novembre, les drogmans russe et autrichien sont envoyés par leurs Ambassadeurs pour chercher la réponse à l'ultimatum du 15 novembre. Le Reys Effendi promet que la réponse sera prête dans quatre ou cinq jours (1).

En effet, la Porte est en train d'établir le projet d'un fakrir. Elle y stipule que le premier article fait partie des négociations du traité de commerce en cours actuellement avec l'Ambassadeur de Russie. Elle trouve des inconvénients sans nombre à la liberté du transport des vivres et, implicitement, elle refuse de l'accorder. La réponse au second point contient une apologie du passé, des protestations sur la droiture des intentions de la Porte et sur sa parfaite

(1) HERBERT AN KAUNITZ, 10 décembre 1782, f° 561.

indifférence à l'égard des affaires de la Crimée et de la personne du Khan. Quant au troisième point, elle établit que le tribut des Principautés n'a pas été rehaussé depuis trente ans. Les présents sont libres et ne pèsent pas sur le peuple (1).

Saint-Priest a appris que la Porte doit remettre ce fakrir qui est même déjà minuté. Il sait combien cette attitude est dangereuse. Il ne peut laisser la Turquie adopter une telle politique passive. Il lui appartient de guider et de conseiller la Porte dans des négociations, dont elle ne comprend pas toute la gravité. Aussi, le 2 décembre, va-t-il remettre un nouvel office au Divan (2). Il déclarera avoir vu avec peine « que la réponse du Reys Effendi, au lieu d'être catégorique, ne soit qu'apologétique ». Et Saint-Priest de lui montrer les dangers qui le menacent : neuf vaisseaux de ligne avec soixante-quatorze canons se trouvent à Kerson ; vingt frégates y sont armées ; quarante mille hommes sont rassemblés au bas du Borysthène. Il n'y a en conséquence qu'une seule solution possible pour la Porte : accepter les trois points.

Le Divan est encouragé à refuser cette solution par le Roi de Prusse. Le Ministre de ce dernier continue ses intrigues à Constantinople. Il suggère au Divan l'idée d'une contre-alliance avec la France, l'Espagne, la Suède et lui-même (3). Toutefois, le der-

(1) *Ibid.*, f° 570.

(2) *Corresp. Turquie*, 1782, f° 250.

(3) SAINT-PIRIEST À VERGENNES, 10 décembre 1782, f° 255.

nier office de Saint-Priest a fait grande impression sur le Ministère Ottoman. Il renonce à remettre le fakrir déjà préparé.

Le 4 décembre, les deux drogmans russe et autrichien reviennent à la charge. Le Reys Effendi leur demande un nouveau, mais fort court, délai. Il ne fixe pas toutefois un jour précis. Il leur fait les protestations les plus honnêtes sur le désir qu'a la Porte de contenter « ses bons amis marchant dans le sentier de la paix » (1).

C'est à Saint-Priest que le Reys Effendi va demander d'établir un projet de mémoire, conforme à son dernier office, et contenant adhésion aux trois points. Saint-Priest s'empresse de déférer à cette demande et lui prépare un projet d'office verbal (2). Sa teneur est fort courte : « La Sublime Porte, sans discuter les griefs que met en avant la Cour de Pétersbourg, dans lesquels il ne peut y avoir que du malentendu, admet sans difficulté les trois points qui forment la conclusion de sa note. »

Pendant que ces importantes négociations se déroulent à Constantinople, la politique orientale de Joseph à l'égard de la France se précise. S'adressant à son Ambassadeur à Paris, le Comte de Mercy-Argenteau, il lui écrit une lettre (3), le 7 décembre, pour lui faire part du grand projet. Il lui explique que, sans

(1) HERBERT AN KAUNITZ, 10 décembre 1782, précité.

(2) *Corresp. Turquie*, 1782, f° 259.

(3) JOSEPH À MERCY, 7 décembre 1782. ARNETH et FLAMMERMONT, *op. cit.*, p. 139.

la France, il ne peut rien faire. Aussi l'engage-t-il à persuader la France « d'entrer en pourparlers avec les deux Cours Impériales et de leur donner les assurances nécessaires de sa neutralité et, en même temps, de stipuler soit des avantages de commerce ou une partie des dépouilles de l'Empire Ottoman, dont l'Egypte fait l'objet des spéculations de la France... » Joseph va se rendre compte sous peu des intentions de Vergennes. Dans une conférence qu'il a avec Mercy, le 20 décembre, celui-ci lui fait remarquer combien il est à désirer que la Porte donne satisfaction à la Russie. Le Ministre Français lui réplique que, par suite de la probabilité de la paix entre la France et l'Angleterre, l'Impératrice ne se décidera pas aussi légèrement à prendre les armes : « Elle y pensera à deux fois, assure-t-il, car elle ne peut pas ignorer qu'il n'y a pas une seule Puissance en Europe qui ne risquera son dernier homme et son dernier sou pour empêcher la ruine de l'Empire Ottoman. » (1) A la suite de cette conférence, Mercy fait part à l'Empereur de sa conviction qu'aucune proposition, si avantageuse soit-elle, ne sera capable d'ébranler sur ce point Vergennes (2).

Ce dernier, on le comprend aisément, ne partage pas les opinions de Joseph. Il se rend compte des inconvénients de l'alliance russo-autrichienne qui aura

(1) *Dépêche d'Office* de MERCY, du 28 décembre 1782. *Ibid.*, p. 149 (I).

(2) MERCY à JOSEPH, 28 décembre 1782, *Ibid.*, p. 144.

pour résultat de rendre la Russie limitrophe de l'Autriche : « Ce serait se préparer une guerre éternelle dans laquelle la Russie pourrait avoir en politique des avantages bien supérieurs à ceux que la Maison d'Autriche pourrait se procurer » (1). Un conflit russo-turc ne transformera pas la seule carte politique de l'Orient. Les conséquences seront bien plus grandes. Toute la politique européenne en sera influencée. Vergennes espère bien que cette éventualité ne se produira pas. Les négociations avec l'Angleterre pendant ce mois de décembre 1782, se poursuivent activement. Vergennes souhaite qu'elles puissent servir à modérer l'ambition de Catherine et l'empêcher d'attaquer les Turcs (2). Catherine, en effet, est inquiète de la paix prochaine. Le Marquis de Verac le signale à Vergennes (3). « Plus le moment décisif approche, plus on paraît craindre que les principales Puissances de l'Europe ne portent leur attention sur ce qui se passera du côté de la Turquie et ne déconcertent les mesures des deux Cours ». Vergennes va donc, pendant le mois de décembre, s'employer à conclure cette paix. Elle n'apportera peut-être pas à la France ce qu'elle a pu en espérer. Mais elle n'en constituera pas moins le seul moyen capable de déjouer les ambitions russo-autrichiennes.

La situation orientale, d'après certaines rumeurs,

(1) VERGENNES à BRETEUIL, 20 décembre 1782, f° 442.

(2) *Ibidem.*

(3) VÉRAC à VERGENNES, 24 décembre 1782, f° 406.

paraît devoir s'aggraver. Une rumeur commence à se répandre que Schahyn-Ghirei est prêt à renoncer, en faveur de Catherine, aux prétentions des Khans de Crimée sur Otchakow (1). Si cette supposition est exacte, il est probable que l'Impératrice ne tardera pas à faire valoir ses nouveaux droits. L'objet de la négociation de Constantinople s'en trouvera changé. Comme il n'y a aucune apparence que les Turcs satisfassent la Tsarine sur un point aussi capital, la guerre en découlera inévitablement.

Il devient dès lors important que le Ministère Ottoman abandonne sa politique passive. Il est très possible, pense Vergennes, que la Russie n'entretienne un fantôme de négociation à Constantinople que pour endormir le Divan jusqu'au printemps prochain. A ce moment-là, elle sera en état d'attaquer de toutes ses forces les Turcs qui se trouvent alors pris au dépourvu et incapables de veiller à leur propre défense. Vergennes sait bien que la seule restauration de Schahyn-Ghirei sur le trône de Crimée ne peut contenter Catherine. Au contraire, elle lui a donné conscience de sa force et ne peut que l'encourager à aller plus avant. Kaunitz, de son côté, fait la même constatation : « Il est heureux que Schahyn ait pu se rétablir aussi tranquillement, quoique ce nouveau succès gênera Dame Catherine, mais elle l'est déjà si fort qu'un succès de plus, ou plus ou moins facile, vraisembla-

(1) *Ibid.*, 17 décembre 1782, f° 396.

blement ne l'aurait pas convertie et d'ailleurs, comme le cas était pressant, il faut s'en consoler. » (1)

La tâche de la diplomatie française à Constantinople se trouve toute tracée. A la suite de la menace qui se précise de jour en jour, il faut amener les Turcs à accepter à tout prix les trois points : la Russie verra ses griefs s'évanouir et la guerre pourra être évitée. Cette adhésion, dans l'esprit de Vergennes, doit présenter aussi un autre avantage : retirer pour l'avenir toute base juridique à une agression russe. « Il est important que, si la guerre s'allume entre elles, elle n'ait visiblement d'autre cause que la volonté de l'Impératrice, car, tôt ou tard, les puissances intéressées à la conservation de l'Empire Turc tireront parti du peu de fondement de cette guerre pour faire faire un accommodement qui mettra des bornes à un système d'envahissement trop dangereux pour tout le monde. » (2)

Les négociations, pendant ce temps, se poursuivent. La Porte remet enfin, le 16 décembre 1782, un mémoire en réponse à l'ultimatum russo-autrichien (3). Dans cette note apparaît le dessein de la Porte d'accorder quelque chose, mais non pas tout. « Elle paraît vouloir établir, constate Herbert, une chaîne de concessions successives, prolongées à l'infini, pouvant

(1) KAUNITZ à MERCY, 7 décembre 1782. ARNETH et FLAMMERMONT, *op. cit.*, p. 142.

(2) VERGENNES à SAINT-PRIEST, 22 décembre 1782, f° 268.

(3) *Correspondenz mit der Türkei*, 1782, f° 624 et 645.

conjurer l'orage la menaçant et évitant de donner à la Russie un motif de guerre ». Sur le premier point, elle évite de se prononcer. Elle se contente d'avouer sa peur de voir enlever en contrebande pour la Chrétienté le blé qu'elle tire de ses Echelles de la Mer Noire. Quant au deuxième point, elle déclare ne pouvoir faire plus que de rester impassible devant l'entrée des troupes russes en Crimée. En ce qui concerne le troisième point, elle le juge sans importance, n'étant soulevé que pour la forme.

Bugakow et Herbert décident de ne pas accepter ce mémoire. Quelle attitude vont-ils maintenant adopter ? — Herbert voudrait demander, par un mémoire commun adressé à la Porte, qu'elle ait à déclarer catégoriquement par écrit si elle accepte, ou non, les bases proposées. Bulgakow insiste pour la remise d'un double mémoire (1). Cette solution est acceptée.

La Porte, auparavant, tente une ultime manœuvre. Le 17 décembre, elle requiert de l'Internonce Impérial « ses bons offices pour accomoder les différends ouverts avec la Russie » (2). Elle accompagne cette demande « des protestations d'amitié et de la confiance sans bornes qu'elle place en la Cour Impériale ». C'est enfantin ! La note annexée à l'ultimatum du 15 novembre ne peut laisser de doute sur la politique autrichienne. Herbert décide toutefois

(1) *Correspondenz mit der Türkei*, 1782, f° 633.

(2) HERBERT AN KAUNITZ, 24 décembre 1782, f° 618.

de différer sa réponse jusqu'au jour de la présentation des deux mémoires russe et autrichien. Il veut montrer ainsi au Divan que les insinuations séparées n'ont aucune influence sur les démarches communes.

Le 20 décembre, les drogmans remettent chacun au Reys Effendi un nouveau mémoire. La note russe (1) se plaint de la réponse vague de la Porte. « Elle contient, énonce-t-elle en substance, les assurances toujours répétées par elle depuis le traité de Kainardji et ne renferme aucune promesse positive ». Aussi l'Ambassadeur réitère-t-il l'ultimatum précédemment remis. L'office autrichien (2) demande, lui aussi, une réponse aussi prompte que catégorique. Il rappelle au Divan que « l'Empereur, en égard au bon voisinage et à l'union parfaite qui existe entre les deux Cours, ne pourra envisager avec indifférence la non-acceptation des propositions russes ». A la lecture de ce second mémoire, le Reys Effendi laisse éclater sa surprise. « La Porte, déclare-t-il, que peut-elle dire de plus ? - Loin de rejeter les points proposés, elle a fait entendre qu'elle consentait à leur arrangement ». Une heure après la remise en commun des deux mémoires, le drogman autrichien, Festa, a un entretien particulier avec le Reys Effendi (3). Il lui déclare que, les deux Cours faisant cause commune, l'Inter-

(1) *Ibid.*, f° 627.

(2) *Ibid.*, f° 629.

(3) *Ibid.*, f° 635.

nonce n'a pas à intervenir auprès de l'Ambassadeur de Russie en faveur de la Porte. Celle-ci, qui, jusqu'à présent, a crû aux bons offices de la Cour Impériale, connaît maintenant, ce dont elle aurait pu se douter facilement auparavant, les véritables intentions de l'Autriche. Elle sent la menace austro-russe prête à se réaliser. Elle commence à avoir peur : elle doit céder.

Le 24 décembre, le drogman Festa retourne à la Porte pour renouveler ses instances sur l'acceptation pure et simple. Il lui fait entrevoir les conséquences que peut entraîner son opiniâtreté. Le Reys Effendi est disposé maintenant à faire droit aux prétentions russes. Il promet de remettre dans les huit jours une réponse formelle (1).

Entre temps, les préparatifs militaires des deux Empereurs se poursuivent en grande hâte. La Tsarine fait partir sa grosse artillerie (2). Tous les régiments russes qui doivent concourir à l'expédition sont, ou rendus à l'armée, ou en marche pour s'y rendre (3). Du côté de la Mer Noire, les préparatifs sont aussi activement poussés. Catherine ordonne à Kerson la construction de douze vaisseaux de ligne et y envoie deux mille matelots (4). Joseph ne reste pas non plus inactif. Comme il l'a expliqué à Mercy, il

(1) HERBERT an KAUNITZ, 24 décembre 1782, précité.

(2) VÉRAC à VERGENNES, 24 décembre 1782, f° 406.

(3) *Ibid.*, 24 janvier 1783, f° 62.

(4) *Ibid.*, 31 janvier 1783, f° 72.

tient à prendre sans bruit les mesures nécessaires pour être prêt à pouvoir entrer le premier en campagne et profiter des avantages qu'il pourra ainsi se permettre (1). En tout cas, incertain de la suite des événements, il veut mettre ses frontières en état de défense, en prévision du siège de Belgrade : « Il ne saurait me convenir, déclare-t-il, de la voir occuper par les Russes et, par conséquent, il faut que je me trouve en état de leur dire : m'y voilà ! » (2).

Il ne reste plus, dans ces conditions, qu'une seule solution pour la Porte : souscrire aux exigences russes. Cependant dans le Mouschavère tenu, le 26 décembre, chez le Moufti, les légistes combattent vivement l'acceptation des trois points. Ils sont partisans d'une politique d'armements propre à garantir, d'après eux, l'Empire Ottoman de l'oppression (3). Toutefois, le 28 décembre, la réponse turque arriva (4). Herbert ne la juge pas complètement satisfaisante : « il est aisé de voir, écrit-il, à Kaunitz, que l'admission quoique explicite des trois articles ne peut être envisagée comme absolue à cause de la réserve y attachée et répétée avec affectation des conditions de Kaïnardji et d'Aïn-Ehli-Qâvâq. Mais comme la conclusion renferme la promesse énoncée, en termes clairs, que la Porte est prête, avec l'aide de Dieu, d'accomplir

(1) JOSEPH à MERCY, 7 décembre 1782, précité.

(2) BRETEUIL à VERGENNES, 6 janvier 1783, f° 18.

(3) HERBERT an KAUNITZ, 4 janvier 1783. *Correspondenz mit der Türkei*, 1783, f° 1.

(4) *Ibid.*, f° 10.

sans retard les susdits trois points, je crois que cela est une planche pour entrer d'abord en négociations sur le Traité de commerce et dissiper, par ce moyen, ce que le second point du fakrir peut renfermer d'équivoque et d'obscur » (1). Bulgakow ne veut pas accepter cette solution. Jusqu'à présent, assure-t-il, les discussions n'ont porté que, précisément, sur le sens des traités sans n'avoir pu jamais s'accorder sur leur application. Pour les terminer une bonne fois, on les a concentrées dans les trois articles en question. D'où Bulgakow conclue que, renvoyer l'éclaircissement de ces articles aux Traités, c'est visiblement éluder la difficultés, perpétuer les contestations et se soustraire aux engagements contractés. L'Ambassadeur veut déférer le Mémoire à sa Cour. En attendant sa décision, il ne pourra entrer en matière sans l'acceptation formelle de cette condition *sine qua non*. L'Internonce se range à son avis. Une nouvelle démarche est décidée auprès du Divan.

Le 30 Décembre, les drogmans russe (2) et autrichien (3) se rendent à nouveau chez le Reys-Effendi. Celui-ci se détermine à la fin à demander quelles corrections les Ambassadeurs désirent apporter au texte de ce fakrir. « Nous ne manquâmes pas de tirer parti de l'offre, relate Herbert à Kaunitz, et, après nous être concertés ensemble, nous couchâmes par écrit

(1) HERBERT AU KAUNITZ, 4 janvier 1783, précité.

(2) *Ibid.*, f° 13.

(3) *Ibid.*, f° 15.

quelques changements qui passèrent avec si peu d'altercation que toute cette besogne se termina dans un jour qui était celui de l'An. » Le nouveau fakrir (1), dont nous donnons copie en annexe, contient l'acceptation pure et simple des trois points. La Russie obtient satisfaction sur toute la ligne.

La crise se trouve terminée et la Turquie échappe à une redoutable épreuve. Si les demandes russes avaient été refusées, Joseph se serait emparé sur-le-champ de la Moldavie et de la Valachie et aurait lancé contre les Turcs cent quarante-cinq mille hommes (2). L'alliance de Mohilev a porté ses fruits. La seule peur d'une attaque autrichienne fait trembler la Porte. Elle l'avoue ouvertement à l'Internonce. Seuls ses Mémoires, déclare-t-elle, ont déterminé le Ministre Ottoman à l'acceptation pure et simple des trois points. Sans cela, ils n'auraient jamais été admis avant de connaître leur signification cachée (3). Certes la crainte de l'Autriche a déterminé la Porte à accepter les trois points auxquels son sort s'est trouvé un instant lié. Mais c'est la France qui l'a conseillé et lui en a fait comprendre l'importance. La France, une fois de plus, vient de préserver la Turquie d'une ruine fatale. Grâce aux efforts de son Ministre des Affaires Etrangères, Vergennes, et de son Ambassadeur à Constantinople, Saint-Priest, la

(1) *Ibid.*, f° 10 (V. Annexe n° 6, *infra*, p. 309).

(2) BRETEUIL à VERGENNES, 10 février 1783, f° 72.

(3) HERBERT an KAUNITZ, 25 janvier 1783, f° 74.

Porte peut survivre. Cette crise, malgré son heureuse issue, n'en laisse pas moins apparaître toute la faiblesse et la décadence de l'Empire Ottoman. Ce dernier sort de cette crise amoindri et diminué dans son prestige. Il a dû, pour éviter une guerre, accepter les conditions russes. Certes les trois points ne présentent qu'un intérêt relatif. Mais la Russie, ayant obtenu des avantages sans recourir à la force, par la simple menace de s'en servir, sera encouragée à recommencer de nouveau l'épreuve de sa puissance.

L'horizon politique, au lendemain de cette lutte diplomatique, reste sombre. Catherine n'est pas satisfaite. Elle est déçue dans ses ambitions. A peine la paix rétablie avec la Turquie, elle va de nouveau songer à la possibilité d'une guerre contre elle. Elle écrira à Joseph pour lui demander son concours. Devant sa réponse positive, une nouvelle crise s'ouvrira en Orient. Cette crise sera grave. La Russie s'emparera, au mépris des traités, de la Crimée, du Kouban et de Taman et la paix de l'Europe en sera compromise.

CHAPITRE IV

LA CRISE AIGUE

§ 1. — LA PRÉPARATION DU CONFLIT.

§ 2. — L'ATTAQUE.

§ 3. — LA POLITIQUE DE VERGENNES.

Section I : *Son élaboration.*

Section II : *Son développement et ses résultats.*

§ 4. — L'ISSUE DE LA CRISE.

§ I. — LA PREPARATION DU CONFLIT.

La crise précédente s'est terminée par la victoire de la Russie. Mais ce succès est incomplet : les ambitions de la Tsarine ne sont pas satisfaites par l'acceptation des trois points. Catherine les a exigés, non pour eux-mêmes, mais dans le secret espoir que, la Turquie les refusant, elle aurait ainsi un prétexte pour légitimer une intervention. La diplomatie française a déjoué ces beaux calculs. L'Impératrice, quoi-

que victorieuse, a remporté un échec et son rêve de l'Empire d'Orient semble devoir s'évanouir. Elle ne veut pas cependant y renoncer; au contraire, cet échec attisera ses ambitions et l'incitera à agir de nouveau contre la Porte. Toutefois, pour le moment, elle se trouve déçue de n'avoir pu arriver à ses fins et est dépitée de voir ses projets orientaux s'écrouler. Une seule politique demeure à ses yeux : chercher d'autres chicanes pouvant fournir un *casus belli*. Aussi va-t-elle, dès le lendemain de cette première crise, travailler à la préparation d'un second conflit avec la Turquie. Duplicité ou inconscience ? Joseph, tout heureux « d'avoir sauvé la chèvre et le chou » (1), ne comprend pas tout de suite les intentions de Catherine. Il la félicite du brillant succès remporté par sa diplomatie. L'Impératrice estime cette victoire insignifiante et elle lui répond sur un ton plutôt aigre : « Mais l'expérience m'a appris depuis longtemps combien il y a à compter sur les promesses des Turcs. C'est pourquoi que, remplie de la plus haute estime, et de la confiance la plus étendue envers l'Empereur Joseph, je me suis adressée à Votre Majesté Impériale, ne doutant pas que, comme César, il n'y aurait guère d'intervalle entre l'acceptation et l'exécution d'un projet grand et digne de César. Un moment a détruit toute attente, Votre Majesté Impériale trouve que les choses ont changé de face. Il est vrai que la

(1) JOSEPH à MERCY, 31 mars 1783. ARNETH et FLAMMERMONT, *op. cit.*, p. 173.

paix est conclue entre les Puissances belligérantes. Malgré cela, l'assiette des Etats de Votre Majesté et des miens demeure et leurs intérêts communs ne sauraient changer... » (1). Son allié étant informé de la continuité de sa politique, Catherine doit maintenant essayer de faire naître le conflit dont elle recueillera les fruits. Au début, la Tsarine manifeste une certaine indécision sur la ligne de conduite à suivre. Il semble tout d'abord que la question d'Otchakow pourra fournir un excellent prétexte. Il n'y a qu'à faire état des prétentions des Khans de Crimée sur cette ville. Un article du journal « *le Correspondant Impartial de Hambourg* » (numéro 19), avertit ses lecteurs que Schahyn-Ghirei aurait revendiqué auprès de la Porte la forteresse et le district d'Otchakow, comme ayant appartenus de tout temps à la Crimée (2). Vergennes est même informé qu'un courrier a été dépêché à Constantinople pour les réclamer (3). Toutefois, comme le note Vergennes, « Il paraît fort douteux que les Turcs, malgré leur faiblesse, fassent le sacrifice d'Otchakow, place fortement désirée par l'Impératrice, et la question qu'il y aurait lieu de se poser alors, c'est de savoir si, en cas de refus, Catherine ferait la guerre ? » (4)

A Constantinople, les négociations relatives au Traité de Commerce russo-turc reprennent. Dans

(1) KATHARINA au JOSEPH, 29 février 1783. ARNETH, *op. cit.*, p. 191.

(2) *Correspondance Russie*, 1783, f° 139.

(3) VÉRAC à VERGENNES, 4 mars 1783, f° 151.

(4) VERGENNES à VÉRAC, 23 mars 1783, f° 178.

une conférence avec le Reys Effendi, le 30 Janvier 1783, suivant les archives autrichiennes (1), le 5 février d'après les documents français (2), Bulgakow lui remet un projet de Traité en 81 articles. La même difficulté subsiste toujours : le passage des vaisseaux marchands russes d'une mer à l'autre avec dispense de visite par les Autorités turques.

L'horizon politique recommence à s'assombrir. La diplomatie française constate certains symptômes troublants. Joseph continue à mettre ses frontières en état de défense (3). Ses armements s'élèvent déjà à la somme formidable de huit millions de livres (4). D'autre part, il cherche toujours à orienter la France sur l'Egypte : « Il ne trouvera aucun inconvénient, déclare-t-il, au Marquis de Breteuil, au renversement de l'Empire Ottoman, car, quand cela sera fait, la Russie se trouvera si affaiblie qu'il pourra la chasser de Constantinople » (5).

Vergennes s'inquiète de la situation. Dans une conversation avec Mercy, le 9 mars, ce dernier lui déclare avoir voulu revoir dans sa correspondance tout ce qui a précédé le fatal partage de la Pologne. Il a pu ainsi se rappeler qu'il a maintes et maintes fois éveillé l'attention du Duc d'Aiguillon. Il lui a représenté

(1) HERBERT an KAUNITZ, 4 février 1783. *Correspondenz mit der Türkei*, 1783, f° 109.

(2) SAINT-PRIEST à VERGENNES, 5 février 1783, f° 310.

(3) BRETEUIL à VERGENNES, 15 février 1783, f° 89.

(4) *Ibid.*, 8 mars 1783, f° 106.

(5) *Ibid.*, 10 février 1783, f° 72.

alors la position embarrassante et même dangereuse de la Cour de Vienne. Si elle avait voulu s'opposer aux progrès de la Russie, elle aurait vu retomber sur elle la masse entière des forces russo-prussiennes. Mercy a beaucoup réfléchi sur ces faits, annonce-t-il à Vergennes, et il trouve un rapport de similitude entre la situation politique d'alors et celle d'aujourd'hui. Il l'invite à méditer sur ces considérations. « Ce langage, note Vergennes, prépare à dire un jour que c'est le défaut d'attention de la France qui a forcé la Cour de Vienne à adopter les vues de Catherine » (1).

Vergennes se rend compte de la gravité de l'heure : Catherine n'est pas satisfaite de la précédente victoire remportée sur les Turcs ; elle attend un prétexte pour entrer à nouveau en conflit avec eux. La Porte a bien présenté un projet d'alliance défensive au Cabinet de Versailles. Mais, avant de conclure un tel traité, estime Vergennes, il importe de savoir s'il est capable de prévenir la ruine de la Turquie — il croit cela assez peu probable — et si les risques de cette entreprise peuvent être compensés par des avantages équivalents ? Mais il ne faut pas non plus opposer une fin brutale de non recevoir : la Porte pourrait voir alors en la France une amie inutile et perfide. Vergennes ne connaît qu'un moyen pour résoudre cette question délicate : « Faire entendre que des mesures trop éclatantes pour en imposer à des voisins

(1) VERGENNES à BRETEUIL, 15 mars 1783, f° 113.

mal intentionnés précipiteraient leur agression et que la connaissance certaine de l'intérêt que prend le Roi à la durée et à la prospérité de l'Empire Ottoman est bien plus imposante que le traité le plus précis ». Il recommande à Sain-Priest de faire sentir au Ministre Ottoman qu'il n'y a pas lieu d'emprunter des forces étrangères. Il doit puiser dans ses propres forces les moyens de défense (1). Toutefois, il est nécessaire pour la France d'agir. La Prusse continue ses intrigues. Le Ministre de France à Berlin, le Comte d'Esterno, a connaissance de certaines rumeurs indiquant que les deux Cours Impériales ont offert au Roi de Prusse, Thorn et Dantzig (2). A Constantinople, l'Envoyé Prussien propose au Grand Vizir une alliance. Ce dernier en fait la confidence à Saint-Priest et lui demande ce qu'il pense de cette proposition. L'Ambassadeur français n'estime pas salutaire pour la Turquie une alliance avec la Prusse. Il lui semble que cette Puissance veut tendre un piège à la Porte afin de précipiter la rupture et faire ensuite acheter aux deux Cours Impériales sa neutralité. Néanmoins, il répond au Grand Vizir qu'il lui paraît convenable d'examiner les propositions du Roi de Prusse dont « la nature peut peut-être donner des lumières sur leur sincérité » (3). La France ne peut rester inacti-

(1) VERGENNES à SAINT-PRIEST, 25 février 1783, f° 324.

(2) ESTERNO à VERGENNES, 5 février 1783, f° 52.

(3) SAINT-PRIEST à VERGENNES, 8 mars 1783, f° 337.

ve devant ces démarches. Elle doit, de son côté, tenter de prévenir le conflit qui semble vouloir naître. Elle négocie avec l'Autriche. Si sa manœuvre réussit, elle aura enchaîné un des Alliés et la Russie sera détournée de ses desseins grandioses. Le Baron de Breteuil propose à Kaunitz un concert parfait entre le Roi et l'Empereur pour « prévenir et contenir les désordres dont l'ambition de Catherine menace l'Europe ». Le Chancelier répond qu'il ignore le plan d'attaque de la Russie et les raisons pouvant l'inciter à faire la guerre aux Turcs. Il prétend que l'Empereur n'a plus rien à dire à la Russie pour la dissuader de ses projets. Il ajoute qu'avant de parler de concert, il faut d'abord voir clairement la suite des intentions de la Tsarine (1). Devant cette fin de non recevoir, la France ne peut agir qu'auprès de la Turquie. Vergennes recommande à Saint-Priest « d'inciter cette dernière à ne pas s'endormir dans le sentiment d'une fausse sécurité » (2). Il est difficile à la France pour le moment de faire plus : l'alliance entre les Cours de Versailles et de Vienne met obstacle à toute mesure décisive.

Les négociations relatives au Traité de Commerce se poursuivent à Constantinople. Elles ne semblent pas cependant devoir s'engager dans une bonne voie. Nombre de difficultés subsistent encore et il y en a

(1) BRETEUIL à VERGENNES, 28 mars 1783, f° 133.

(2) VERGENNES à SAINT-PIERRE, 17 mars 1783, f° 350.

trois sur lesquelles l'Ambassadeur de Russie ne veut pas faire preuve de conciliation : les demeures que l'Impératrice veut assurer à ses sujets dans l'Empire Ottoman ; la visite des Bâtiments passant d'une mer à l'autre ; la responsabilité du fait des Barbaresques. Malgré la dureté des exigences russes, la Porte désire en terminer (1). Vergennes estime qu'elle doit céder. Il n'y a aucune raison de refuser aux Russes le droit qu'ont les autres étrangers de posséder un immeuble dans l'Empire Turc. Certes, le Divan peut craindre de voir renvoyer en Turquie les Grecs passés en Russie. Dans ce cas, croit Vergennes, il n'y a qu'à donner à cet article une tournure conservant les droits de chacun. Quant à la deuxième difficulté, le Ministre Français préconise une distinction entre les bâtiments passant debout, sans toucher aucun port, et ceux faisant escale. Pour ces derniers, le Divan pourrait exiger une visite. Sur le troisième point, il lui paraît difficile que la Porte refuse le libre passage, mais possible cependant d'astreindre la Russie à demander des autorisations pour les achats de comestibles à Constantinople ou dans ses environs (2). Ces sages recommandations de Vergennes n'ont point leur effet. Lors de la conférence du trois Avril 1783, les Turcs cèdent sur les articles du Traité de commerce concernant les Barbaresques, les visites, l'extraction des genres défendus de tous les endroits, excepté de la

(1) SAINT-PRIEST à VERGENNES, 26 mars 1783, f° 357.

(2) VERGENNES à SAINT-PRIEST, 8 mai 1783, f° 402.

capitale. Ils ne persistent plus que sur les firmans de passage et l'acquisition des biens-fonds (1).

En Avril, les préparatifs militaires de Catherine, qui se sont poursuivis sans relâche, sont à présent terminés (2). Il lui faut maintenant agir. Joseph lui a promis que, si les Turcs ne remplissent pas leurs engagements, elle peut se fier entièrement à lui : « Votre Majesté Impériale pourra compter avec une entière sûreté que je ne démentirai jamais, ni mon nom, ni mes titres parmi lesquels celui d'être l'Allié et l'Ami de Votre Majesté Impériale m'est certainement le plus cher et le plus précieux » (3). Par hasard, un incident va surgir et le prétexte tant souhaité par Catherine se présenter.

Un Officier Tartare a été envoyé par Schahyn Ghirei à Taman. Il a pour mission d'observer la conduite d'un émissaire de l'Aga Turc, suspecté de quelque machination (4). Il est tué. Son assassinat donnera à Catherine un motif de chercher querelle aux Turcs.

Ces faits sont simples. Ils seront pourtant cause de la grave crise européenne de 1783.

En grande hâte, Catherine écrit, le 7 Avril, une lettre à Joseph pour lui faire part de cet heureux événement qui va si bien au devant de ses désirs. Elle se

(1) HERBERT AN KAUNITZ, 10 avril 1783. *Correspondenz mit der Türkei*, 1783, f° 118.

(2) VÉRAC À VERGENNES, 25 mars 1783.

(3) JOSEPH AN KATKARINA, 8 avril 1783. ARNETH, *op. cit.*, p. 193.

(4) Cf. SAINT-PRIEST À VERGENNES, 24 mai 1783, f° 421.

garde bien d'interpréter les faits sous un jour défavorable à ses ambitions. La Porte, suivant elle, a détaché à Taman un officier. Ce dernier a pris possession de cette île au nom du Sultan et a commencé d'exercer « le pouvoir souverain et arbitraire de la Sublime Porte ». Sur quoi, le Khan de Crimée a envoyé à Taman un de ses officiers pour savoir la raison de cette prise de possession. Mais le Commandant Turc s'est emparé de ce dernier, l'a fait mettre aux fers et décapiter ensuite publiquement. Ces faits, estime Catherine, prouvent que les promesses de la Porte ne mènent à rien. Mais elles lui permettent de gagner le temps nécessaire à la préparation de ses armements. Aussi la Tsarine annonce-t-elle à Joseph « qu'elle s'est décidée à former entre la Russie et la Porte un autre état de choses. Si, à la suite de la satisfaction qu'elle est résolue à se procurer, la Porte préfère la guerre à la paix, ses armées sont prêtes à entrer en campagne et à repousser toute attaque ».

Maintenant, quelle rôle compte-t-elle réserver à Joseph dans cette nouvelle entreprise ? Celui-ci, dans son esprit, doit surtout négocier avec la Cour de Versailles la neutralité de cette dernière. Un rôle plus actif lui est aussi promis : « J'ose espérer que les propres forces de mon Empire suffiront encore cette fois-ci pour réduire la Porte à la raison et pour me faire obtenir une paix sûre, avantageuse et glorieuse. Mais, connaissant la grande âme de l'Empereur Joseph II et m'intéressant vivement à sa gloire personnelle et

au bien être de sa Monarchie, dont les intérêts politiques ont tant de rapport et d'analogie avec ceux de la Russie, j'aurais de la peine à désirer qu'il n'entre pas en lice pour illustrer son règne bienfaisant par des victoires signalées et par des conquêtes utiles » (1). Cette offre va trop au-devant des désirs de Joseph pour qu'il s'y dérobe. Immédiatement, il décide de partir faire une tournée d'inspection sur ses frontières (2). Comme il en informe Catherine, il veut « avoir le cœur net pour le présent et pour les possibilités à venir sur l'effet des arrangements et des dispositions faites dans ses places et sur ses frontières ». D'autre part, il l'assure qu'il est prêt à recevoir, en tous lieux, ses ordres et à lui donner partout des preuves de son parfait attachement (3).

Le Cabinet de Versailles va immédiatement ressentir les conséquences de cette politique. Déjà, en Mars, Mercy a eu des entretiens sur ce sujet avec Vergennes. Les ambitions russes, lui a-t-il déclaré, forcent ma Cour à prendre d'inévitables mesures afin d'être prête dans tous les cas (4). Le 15 avril, les deux hommes d'Etat ont une nouvelle conférence. Mercy rappelle à Vergennes que la Turquie ne pourra pas échapper à une ruine complète. Si la Russie prend les riches provinces turques, estime-t-il, les au-

(1) KATHARINA AN JOSEPH, 7 avril 1783. ARNETH, *op. cit.*, p. 195.

(2) BARTHELÉMY À VERGENNES, 23 avril 1783, f° 174.

(3) JOSEPH AN KATHARINA, 23 avril 1783. ARNETH, *op. cit.*, p. 199.

(4) MERCY AN KAUNITZ, 24 mars 1783. *Frankreich Berichte*, 1783, f° 81 (III. IV.).

tres Nations, pour sauver l'équilibre européen, devront prendre part à la curée et s'emparer d'un membre de ce corps inanimé. Aussi l'Ambassadeur pose-t-il à Vergennes les deux questions suivantes : 1°) Vergennes voit-il la possibilité de maintenir l'Empire Ottoman ? 2°) Paraît-il croyable que l'Empereur assiste calmement à la chute de cet Empire sans prendre quelques mesures ? (1). D'après le récit de Mercy, Vergennes répond qu'il désire mourir avant cet événement. Sans se laisser arrêter par les soupirs du Ministre français, narre-t-il à Kaunitz, il lui signale que, si l'évènement est inévitable, il faut bien penser aux moyens de salut. Il n'en connaît qu'un : diminuer par le partage du butin l'énorme accroissement de la Russie. Pour cela, la situation des provinces turques est très commode. Elles sont séparées par des frontières naturelles et peuvent être aisément démembrées. L'Egypte serait notamment un lot très intéressant pour la France. Mercy a déjà proposé précédemment l'Egypte à la France. Vergennes lui a alors répondu : « L'Egypte ! Nous ne voudrions pas de ces marabouts, quand même on nous les offrirait ». Le 15 Avril, Vergennes réplique cette fois que la France n'a pas besoin de faire de nouvelles conquêtes. D'autre part, il ne voit pas comment la Cour Impériale pourra acquérir des avantages comparables à ceux de la Russie. Aussi souhaite-t-il que le partage n'ait jamais lieu (2).

(1) *Ibid.*, 19 avril 1783, f° 8 (V. VI).

(2) *Ibid.*, f° 16.

En ce mois d'avril, une grave crise orientale s'ouvre. La politique des grandes Puissances évolue dans les mêmes lignes. La France est toujours hostile à un partage de l'Empire Ottoman. La Russie est décidée à partir en lutte contre lui. Joseph est prêt à la secourir. Catherine lui a écrit : « Sa destinée est écrite là-haut ; il y a longtemps entre autres que j'y lis qu'il ne tiendra qu'à Votre Majesté de réparer les brèches causées par l'ennemi du nom Chrétien depuis des centaines d'année à la Monarchie de ses ancêtres » (1). L'attaque va maintenant venir et le sort de l'Empire Ottoman se jouer entre les grandes Puissances.

§ 2. — L'ATTAQUE

La Russie a terminé ses préparatifs, elle veut maintenant passer aux actes. Le 17 avril 1783, le Prince Potemkin quitte Saint-Pétersbourg pour la Crimée (2). Ce départ, qui a été plusieurs fois ajourné, est symptomatique de la politique russe. D'ailleurs, le Comte Ostermann, dans ses entretiens diplomatiques, renseigne ses interlocuteurs sur les desseins de sa Souveraine. Au Ministre de Suède, venu pour le complimenter des succès diplomatiques remportés lors de la dernière crise, il réplique : « Si la France a interposé ses bons offices pour terminer la négociation, le succès n'a pas répondu à l'espérance qu'il a

(1) KATHARINA au JOSEPH, 26 avril 1783. ARNETH, *op. cit.*, p. 200.

(2) VÉRAC à VERGENNES, 18 avril 1783, f° 254.

fait naître et que la Russie a à faire à un ennemi si plein de mauvaise foi et si habile à éluder ses engagements qu'on ne peut compter sur rien avec lui, qu'il a promis, mais ne songe point à exécuter et qu'il est à craindre qu'on ne peut l'obliger à réaliser ses promesses sans employer de moyens beaucoup plus efficaces que ceux de la négociation. » (1) Le départ de Potemkin donne toute leur signification à ces déclarations. Son plan de campagne est déjà tracé. Il ne commencera pas par le siège d'Otchakow, mais entrera en Crimée et prendra possession de toute la presqu'île. L'armée, occupant les lignes de Mosdok, prendra à son tour les dispositions nécessaires pour s'emparer du Kouban. Pour légitimer cette agression, Catherine publiera alors un Manifeste qui sera communiqué à Constantinople. Si la Porte veut s'en satisfaire, la Tsarine se contentera alors de conserver sa nouvelle conquête. Dans le cas contraire, la guerre commencera ouvertement par le siège d'Otchakow (2).

Ce plan fait connaître la méthode dont Catherine entend se servir pour réaliser son grand projet de l'Empire d'Orient. Une fois en possession de la Crimée, les Russes établiront une importante marine militaire, soit à Kaffa, soit à Balaklava et Constantinople ne se sera jamais trouvée devant une position aussi critique.

Catherine, avons-nous dit, a décidé de publier une

(1) *Ibid.*, 25 avril 1783, f° 259.

(2) *Ibidem.*

déclaration relative à sa prise de possession de la Crimée et du Kouban. Ce manifeste, daté du 8 avril 1783, ne sera connu que bien plus tard. Examinons-le cependant dès à présent (1).

Dans le préambule, Catherine explique que, seul, le désir de rétablir la tranquillité publique, l'a empêchée, lors de la dernière guerre, de réunir la Crimée à son Empire. Elle a lors simplement exigé l'indépendance des Tartares. Mais la Turquie ne respecte pas cette indépendance : Elle a notamment soutenu les usurpateurs qui, en 1776 et en 1782, ont tenté de détrôner Schahyn-Ghirei. Catherine constate ainsi que la domination de la Porte Ottomane en Crimée est une source perpétuelle de discorde entre les deux Empires. D'autre part, l'indépendance des Tartares expose la Russie à des sujets de discussion. La longue servitude, subie par eux, les a rendus incapables d'apprécier les avantages de l'indépendance. La Russie est obligée, en conséquence, d'être toujours armée et d'entretenir un grand nombre de soldats en Crimée. Ces démarches, dictées uniquement par l'« amour de l'humanité », n'ont abouti qu'à lui causer une perte d'hommes et d'argent se montant à douze millions de roubles. De plus, déclare l'Impératrice, la Porte vient de s'approprier l'exercice de la souveraineté dans les domaines tartares. Elle a envoyé, à la tête d'un détachement de troupes, un

(1) *Corresp. Russie*, 1783 (Vol. 110), f° 213. — DE MARTENS, *Recueil des Traités*. Tome 3 (1780-1784), p. 581. Gottingue, 1818.

de ses Officiers dans l'Ile de Taman. Il a fait trancher publiquement la tête de l'Officier envoyé par Schahyn-Ghirei. Il a déclaré aux habitants de Taman les considérer comme sujets de la Porte. « Cette démarche décisive et inattendue, estime Catherine, en nous démontrant l'inutilité des sacrifices faits par nous à la dernière paix, détruit, par conséquent, les engagements que nous avons pris... et nous autorise suffisamment à rentrer de nouveau dans la jouissance des droits que nos conquêtes nous avaient légitimement acquis, d'autant plus que c'est désormais le seul moyen d'assurer une paix solide et permanente entre les deux Empires. En conséquence, animée d'un sincère désir d'affermir et de conserver la dernière paix conclue avec la Porte, en prévenant les discussions continuelles qu'entraînaient les affaires de la Crimée, nos devoirs envers nous-mêmes et le maintien de la sûreté de notre Empire exigent également que nous prenions la ferme résolution de faire finir une fois pour toutes, les troubles de la Crimée et, à cette fin, *nous réunissons à notre Empire la presqu'île de la Crimée, l'île de Taman, et tout le Kouban, comme un juste dédommagement des pertes essuyées et des dépenses que nous avons été obligés de faire pour le maintien de la paix et du bien-être de ces pays.* » Le Manifeste se termine par la promesse faite aux habitants de ces contrées de respecter leurs coutumes, sous réserve de se plier à l'autorité de la Russie.

Ce document, dont les arguments ne peuvent jus-

tifier l'aggression russe, est grave. Il est à prévoir que la Porte ne pourra accepter aussi aisément la violation du Traité de Kaïnardji. La parution de ce manifeste ouvre une grave crise orientale. Elle durera jusqu'en janvier 1784. Grâce à la diplomatie de Vergennes, elle pourra se résoudre sans guerre. La responsable de cette crise est, sans conteste, la Russie. C'est sur son instigation que Schahyn-Ghirei a envoyé un Député au Pacha de Taman avec ordre de remettre la ville — considérée comme dépendance de la Crimée — entre ses mains (1). Quant à Schahyn, ainsi dépossédé de son Gouvernement, il sera dédommagé aux dépens de la Perse. Catherine a l'intention de conquérir la province de Derbent ainsi que les territoires bordant la Mer Caspienne à l'Occident. Elle a envoyé un Délégué négociier avec les Princes de Géorgie, Héraclius et Salomon, une alliance (2).

Pendant ce temps, le Prince Potemkin, arrive en Crimée, prend possession du pays sans rencontrer le moindre obstacle. Il exige de tous les habitants un serment de fidélité à l'Impératrice. Il fait afficher des placards indiquant les motifs de la réunion de la Crimée à la Russie : les sommes immenses dépensées par sa Souveraine pour procurer la tranquillité des Tartares et l'impossibilité d'y parvenir tant qu'ils seront indépendants (3). Cette prise de possession ne

(1) VÉRAC à VERGENNES, 2 mai 1783, f° 233.

(2) *Ibid.*, 9 mai 1783, f° 298.

(3) SAINT-PRIEST à VERGENNES, 25 juin 1783, f° 44.

peut être justifiée par la politique turque. Au contraire, le 1^{er} mai 1783, le Grand Vizir rend, conformément au Fakrir du 1^{er} janvier 1783, une déclaration sur les affaires de Crimée (1). « La Sublime Porte Ottomane, spécifie-t-il, ne se mêlera plus, ni secrètement, ni ouvertement des affaires civiles et politiques des Tartares. » L'Internonce Impérial est obligé lui-même d'en constater les effets : « La déclaration vizirale ôte à la Russie les prétextes spécieux qu'elle a sur les intentions des Turcs et devient dans leurs mains un document qui devra rendre sa justification infiniment difficile. » (1) Néanmoins, Joseph II, au lendemain de cette conquête, s'empresse de féliciter Catherine de l'acquisition réalisée. Il la remercie aussi des accroissements qu'elle lui souhaite par sa lettre du 7 avril, mais il ajoute : « Quelle différence entre la position de Votre Majesté et la mienne pour les exécuter, et quelle différence aussi entre les droits qu'elle allègue et les prétextes que je pourrais trouver pour agir de même » (3). Toutefois, il active ses préparatifs militaires : Transports de munitions (4); Marches de troupes vers les trontières turques (5). Joseph ne désire pas rester un simple spectateur devant les graves événements se préparant en Orient : Il veut agir aussi.

(1) *Correspondenz mit der Türkei*, 1783, f° 85. (V. Annexe n° 7, *infra*, p. 311).

(2) HERBERT AN KAUNITZ, 10 juin 1783, f° 150.

(3) JOSEPH AN KATHARINA, 19 mai 1783. ARNETH, *op. cit.*, p. 202.

(4) BARTHELÉMY À VERGENNES, 17 mai 1783, f° 187.

(5) *Ibid.*, 27 mai 1783, f° 198.

En ce mois de mai, un coup de théâtre se produit. Schahyn-Ghirei, toujours Khan nominal de Crimée, abdique cette dignité et remet entièrement son sort entre les mains de Catherine, « ne voulant tenir que, de sa générosité, le genre d'existence qu'elle voudrait lui donner » (1). Cette abdication peut paraître assez singulière. Quelles raisons ont pu la motiver ? — Ses amis lui ayant demandé des explications à ce sujet, Schahyn leur répond être un homme malheureux, ne pouvant témoigner autrement à l'Impératrice toute la reconnaissance qu'il lui doit. Devant cette conjoncture, les Chefs de la Nation tartare veulent s'assembler afin d'élire un nouveau Khan. Ils en sont empêchés par le général Palmin qui déclare ne vouloir jamais reconnaître d'autre Khan que Schahyn (2). La thèse officielle russe est différente. Dans une conférence que Cobenzl a avec Besborodko, celui-ci lui explique les causes de l'abdication : Schahyn-Ghirei a dernièrement provoqué une très grande agitation en Crimée. Il a fait tuer d'une façon cruelle dix-sept Mérisen. Ces cruautés ont inspiré à Catherine un grand dégoût. Sur son ordre, le Général Palmin et le Ministre Plénipotentiaire de Russie ont combattu dans la mesure de leur possible ces troubles, mais en vain. Catherine, pour ne pas avoir l'air d'accepter cet état de chose, a déclaré vouloir retirer ses troupes de Cri-

(1) VÉRAC à VERGENNES, 23 mai 1783, f° 342.

(2) HERBERT an KAUNITZ, 24 mai 1783. *Correspondenz mit der Türkei*, 1783, f° 73.

mée. Schahyn a pris alors la résolution de réunir une assemblée de notables afin de se justifier. Cette assemblée l'a déclaré coupable. Sur quoi, il a constaté son impossibilité de se maintenir au Gouvernement. Si la Russie retire ses troupes, il craint de subir la vengeance de ses sujets. Aussi s'est-il déclaré prêt à renoncer à sa dignité de Khan (1). Cette version ne repose sur aucun fondement sérieux. Catherine n'a jamais eu l'intention de retirer ses troupes de la Crimée et les exécutions ordonnées par Schahyn n'ont jamais dû lui causer un bien grand dégoût. Ce n'est pas dans ses sentiments d'humanité que le motif de cette abdication doit être cherché. Sa cause est ailleurs. Bulgakow, dans un de ses entretiens avec Herbert, nous fait savoir que cette abdication est une manœuvre combinée par sa Souveraine. L'abdication de Schahyn-Ghirei, confie-t-il à l'Internonce, a été préparée et arrangée entre sa Cour et le Khan. Il a été convenu qu'il en lui serait pas donné de successeur et que la Presqu'Île serait réduite à l'état de province russe. Bulgakow est d'ailleurs obligé de convenir que les Traités sont violés par un pareil arrangement. Il ne voit pas comment une guerre pourra être évitée, les Turcs n'ayant plus de sûreté dans leur capitale depuis que la Crimée est devenue une province russe (2). En tout cas, Catherine se montre par-

(1) COBENZL AN KAUNITZ, 21 mai 1783. *Russland Berichte*, 1783, f° 163.

(2) HERBERT AN KAUNITZ, 24 mai 1783, f° 83.

ticulièrement satisfaite de cette abdication qui supprime tout obstacle à l'annexion. Elle se félicite de l'avoir préalablement effectuée. En agissant différemment, explique-t-elle, cette abdication l'aurait mise dans un grand embarras: « Les troubles et les dissensions que la Porte n'a cessé de fomenter s'en seraient augmentés ; on n'aurait pas manqué de candidats élevés et vieillis dans le désir d'occuper cette place. Leur attachement aveugle aux volontés et à l'ancien système de la Porte par rapport à la Crimée, que la Paix de Kaïnardji n'a pas réussi à diminuer ou détruire, aurait donné beau jeu de nouveau à la Porte et elle n'aurait pas manqué d'en profiter pour renverser cet article de la paix qu'elle a cherché déjà si souvent à miner. » (1)

On ne peut qu'admirer la politique de Catherine. Elle sait profiter des circonstances et s'en servir pour légitimer ses ambitions. Elle a savamment exploité la situation orientale. Suivant la méthode instaurée par Frédéric II, nantie maintenant de possessions importantes, elle est mieux en mesure de voir venir les événements futurs. Elle est d'ailleurs tellement persuadée du succès qu'elle a déjà fait faire un double ornement royal consistant en deux couronnes et en deux sceptres (2). Un seul point noir reste à l'horizon : la France. Le Comte d'Ostermann espère qu'elle ne mettra aucun obstacle à cet arrangement : l'Im-

(1) KATHARINA au JOSEPH, 16 mai 1783. ARNETH, *op. cit.*, p. 204.

(2) VÉRAC à VERGENNES, 9 mai 1783, f° 298.

pératrice s'est-elle opposée à la guerre avec l'Angleterre et à l'indépendance des Etats-Unis d'Amérique ?

La crise, née de l'annexion de la Crimée, en ce mois de mai, évolue rapidement. D'orientale, elle dégénère en une crise européenne. Catherine a pris maintenant possession de la Crimée. Toutefois, elle n'oublie pas les termes de son alliance avec Joseph II. Elle sait que, de cette alliance seule, peut sortir la réalisation immédiate de l'Empire d'Orient. D'autre part, elle ne peut décemment s'être adjugé un lot de territoires importants sans offrir à son Allié un équivalent. Il y a donc lieu d'examiner la situation politique avec lui et d'en tirer les conséquences qu'il conviendra. Une note est remise à l'Ambassadeur d'Autriche, le 10 mai 1783 (1). Elle expose d'abord les troubles survenus à Taman, les dépenses faites à propos des Tartares et les autres raisons justifiant la résolution prise par l'Impératrice. Mais la note ajoute : « L'Impératrice n'a pas perdu de vue les suites qui peuvent en résulter. La première, et la plus naturelle, était assurément celle de supposer que la Porte, à la nouvelle de la prise de Crimée, pourrait venir à une rupture. La Cour de Russie, toute préparée qu'elle est à repousser la force par la force, n'a pas voulu négliger les moyens de conciliation pour prévenir une guerre ouverte... L'Impératrice n'a pas

(1) *Ibid.*, 23 mai 1783, f° 342.

(2) *Russland Berichte*, 1783, f° 102.

voulu tarder aussi de s'ouvrir avec une franchise sans réserve, sur tout ce que dessus à Sa Majesté l'Empereur, son meilleur ami et son Allié le plus intime. Sa Majesté n'admet aucun doute que Sa Majesté l'Empereur reconnaisse la justesse de la résolution qu'elle a été forcée de prendre ; qu'elle s'attend à le voir se joindre à elle pour convaincre la Porte des raisons qui ont obligé l'Impératrice à ces démarches involontaires amenées par les circonstances ; que Sa Majesté l'Empereur voudra bien faire sentir à la Porte que la paix ainsi que la guerre dépendent d'elle-même ; que la Cour de Vienne, dans le cas d'une guerre, ne pourra s'empêcher de prendre une part immédiate, non seulement à cause des engagements qui subsistent entre elle et la Russie, mais aussi par une suite de ses propres intérêts ; *que l'Impératrice, en faisant l'acquisition de la Crimée, verrait assurément, avec la plus grande satisfaction, que l'Empereur profitât d'un instant favorable pour arrondir et augmenter ses possessions aux dépens de l'ennemi commun*, par quelque réunion ou accroissement convenable et utile ; *qu'en ce cas, l'Impératrice emploiera en sa faveur les mêmes efforts qu'elle mettra en usage pour son propre intérêt* ; que si notre voisin commun, par un effet de sa jalousie, s'avisait d'attaquer l'un des deux Alliés, l'Impératrice ne balancera pas de remplir les engagements qui subsistent réciproquement entre elle et l'Empereur et nommément ceux de l'article secret. » Bien avant la remise de cette note, Ca-

therine a adressé, le 8 avril, à son Ambassadeur à Vienne, le Prince Galitzin, un rescrit (1), dont le fond est similaire à la note remise à Cobenzl, est communiqué à Kaunitz, le 8 mai 1783. Catherine a maintenant fait connaître ses intentions à Joseph II. Elle lui propose un équivalent de sa conquête de la Crimée et se déclare prête à l'assister par les armes. Que va faire Joseph ? Le sort de la question d'Orient se trouve à présent entre ses mains.

L'Empereur est, à ce moment, en Hongrie, à Semlin, où il inspecte ses préparatifs militaires. C'est là qu'il prendra une décision. La question d'Orient présentant depuis la remise de la note du 10 mai un caractère local et un caractère européen, Joseph avise sur ces deux questions. Dans une lettre qu'il adresse personnellement à l'Internonce, il lui fait connaître ses intentions : « Pour moi, mon parti est pris, il me convient de toute façon de temporiser et, tant que je ne me décide point, je tiens tout le monde en suspens. Vous n'aurez dans cette occasion d'autre langage à tenir vis-à-vis de la Porte que vis-à-vis de Bulgakow, que de conseiller à la première, en vous joignant même à cet effet au Ministre russe, d'éviter la guerre, mais vous vous garderez bien de déclarer que je me croirais également obligé de prendre fait et cause dans la guerre qui naîtrait de ce nouvel

(1) *Frankreich Weisungen*, 1783, f° 74 (IV-V). (V. Annexe n° 8, *infra*, p. 312).

envahissement » (1). Les instructions de Kaunitz à Herbert vont confirmer la décision prise par Joseph : 1° Agir de son mieux pour conseiller aux Turcs d'éviter de faire la guerre ; 2° Au cas où la rupture serait inévitable, agir avec la plus grande énergie pour faire obtenir à Bulgakow des passeports et sûretés pour leurs personnes, écrits et effets quelconques (2).

Catherine a transmis une proposition à Joseph. Celui-ci refuse pour le moment de se prononcer et paraît vouloir écarter toute extension du conflit russo-turc. Joseph a-t-il donc renoncé à ses projets orientaux et l'alliance de Mohilev est-elle virtuellement rompue ? — Au contraire, ce qui semble modération est calcul de sa part. L'Empereur connaît les conséquences européennes d'un conflit oriental. Il a peur, en cas de guerre avec la Turquie, d'une attaque franco-prussienne. En ne se reconnaissant point obligé de prendre part immédiatement à une guerre russo-turque, il pourra faire valoir près de la France sa modération en regard des offres de l'Impératrice. D'autre part, comme il l'avoue à Kaunitz : « Je gagne du temps pour mieux préparer mes dispositions et porter le coup lorsque les circonstances seront plus favorables, car, ou les Turcs feront la guerre et il se présentera une occasion plus favorable que la

(1) JOSEPH an HERBERT, 20 mai 1783, *Türkei Weisungen*, 1783, f° 163.

(2) KAUNITZ an HERBERT, 3 juin 1783, *Ibid.*, f° 166.

présente pour en profiter, ou les Turcs ne feront pas la guerre et l'Impératrice ne donnera pas de repos et fera valoir les droits du Khan de Crimée sur Otchakow, l'assiégera encore cette année et obligera les Turcs à faire la guerre et y porter leur armée et alors on pourra les attaquer avec avantage ». Joseph n'est pas pressé. Il aime mieux activer ses préparatifs militaires et diplomatiques. Il est tellement persuadé de la victoire finale que la conquête de la Moldavie et de la Valachie ne lui paraît pas s'imposer immédiatement. Il croit posséder tous les atouts capables de lui donner la réussite. Afin de mieux les réunir, il estime nécessaire de consolider sa situation diplomatique et militaire. Kaunitz reçoit ses instructions. Elles se rapportent à la Russie, à la Turquie et à la France. « Il faudra faire sentir à la Russie, lui écrit-il, qu'en commençant une guerre, on allumerait une guerre générale qui pourrait avoir les plus fâcheuses suites, surtout de la part de la France et du Roi de Prusse, au lieu tant qu'on ne fait rien, on tient en échec et suspects les Turcs, la France et le Roi de Prusse ». Sur la Turquie, il confirme sa lettre à Herbert : « L'Internonce à Constantinople tâchera d'animer les Turcs à maintenir la paix avec les Russes sans faire connaître sur ce point nos intentions ; en cas de rupture, il tâchera d'obtenir toute sûreté en faveur des Ministre, Agents et Sujets pour leurs personnes et papiers ». La politique française reste le principal sujet de ses préoccupations. Sans

la France, il sait qu'il ne peut rien faire. Aussi à son égard, sa diplomatie doit-elle être active et non passive : « En France, on chargera le Comte de Mercy de demander à cette Cour une réponse catégorique sur le projet en question, pour être assuré de ce que la France, d'accord avec le Roi de Prusse a l'intention de faire contre la Russie, ou quelle condescendance elle aura, ou quel avantage elle souhaite pour soi dans le cas de la destruction de l'Empire Ottoman » (1).

Joseph accepte donc les propositions de Catherine. Il est prêt à partir à la conquête de l'Empire Ottoman. La crise orientale, qui, par sa volonté, aurait pu se localiser, rebondit au contraire. Mais comme l'Autriche ne peut rien entreprendre sans l'aide ou tout au moins la neutralité de la France, le centre de gravité de la crise est déplacé. Le sort de l'Empire Ottoman se trouve tout entier lié à la politique de Vergennes. Kaunitz envoie, le 27 mai 1783, ses instructions à Mercy (2) et la lutte diplomatique franco-autrichienne va pouvoir se dérouler maintenant entre Vergennes et lui : la Turquie en est l'enjeu.

Le lundi 9 juin 1783, Mercy rend donc visite à Vergennes qu'il rencontre dans le jardin de sa mai-

(1) JOSEPH AN KAUNITZ, 19 mai 1783. BEER, *op. cit.*, p. 130.

(2) KAUNITZ AN MERCY, 27 mai 1783. *Frankreich Weisungen*, 1783, f° 60 et *Précis de l'Insinuation que Monsieur le Comte de Mercy est chargé de faire de bouche à Monsieur le Comte de Vergennes*. *Ibid.*, f° 68 (V. Annexe n° 9, *infra*, p. 317).

son de campagne (1). Cette démarche inattendue, faite la veille de la Conférence Hebdomadaire, étonne visiblement le Ministre Français. Après le premier échange de politesses, il lui demande ce qu'il vient lui annoncer de nouveau. Mercy lui signale la gravité de l'affaire dont il va l'entretenir et se met à lui parler de la prise de possession de la Crimée et du Kouban par l'Impératrice. Vergennes prie alors Mercy de venir dans son cabinet. Il lui dit de s'asseoir à son bureau. Il s'assied lui aussi, mais dans une position telle qu'il se trouve exactement en face de lui. « Dans cette attitude, raconte Mercy à Kaunitz, je lui fais voir le rescrit de l'Impératrice adressé au Prince Galitzin (2). Je commence à le lire, mais il me demande la permission de le faire lui-même afin que la lecture puisse laisser en lui une impression plus profonde. J'accepte et M. de Vergennes se met à lire à demi-voix avec beaucoup d'attention et de lenteur. Il lui fallut presque une heure. Pendant ce temps, je ne le quitte pas des yeux durant une minute, afin de déduire si possible de ses gestes ses sentiments. Cependant on ne peut rien remarquer chez lui, sinon une profonde attention. A propos de la décapitation de l'Envoyé de Schahyn-Ghirei, il remarque qu'il lui semble que la suite des choses est

(1) Tous les détails de cette entrevue sont rapportés dans l'importante dépêche d'Office de Mercy à Kaunitz, du 17 juin 1783. *Frankreich Berichte*, 1783 (V-VI), f° 102.

(2) V. *supra*, p. 176 et *infra* (Annexe n° 8), p. 312.

truquée. A l'assurance que la Russie a pris possession des trois territoires et qu'elle est prête à agir conformément aux traités, cette assurance fait paraître une certaine ironie sur le visage de Monsieur de Vergennes. Par contre, l'assurance renouvelée que l'Impératrice verrait avec joie l'Empereur avoir aussi sa part assombrit Monsieur de Vergennes... Après cette lecture, je lui ai donné, comme signe de notre absolue confiance, la communication intégrale des instructions que j'ai reçues. Monsieur de Vergennes avoue que la grande confiance est d'autant moins douteuse qu'il peut ainsi la reconnaître. Puis il me demande, pour faciliter sa mémoire de lui permettre de prendre quelques mots par écrit, vu l'importance de la question. Je m'y suis prêté très volontiers; du reste, la nature des circonstances actuelles l'ont tellement consterné que, durant toute cette Conférence, il a été extrêmement mélancolique... »

Les dépêches de Mercy (1), dont Vergennes prend copie, lui apparaissent comme particulièrement graves. L'Empereur, énoncent-elles, ne connaît point de circonstances plus dangereuses que d'être spectateur tranquille de l'agrandissement de la Russie. Il se trouve cependant dans l'impuissance absolue d'empêcher cet agrandissement. Dans le cas contraire, la France devrait diriger immédiatement ses opérations contre la Russie et assister l'Empereur de toutes ses

(1) Un extrait en est conservé aux Archives du Ministère des Affaires Etrangères. *Corresp. Vienne*, 1783, f° 221.

forces contre la Prusse : « En un mot, il importerait au cabinet de Versailles de remplir le plus efficacement un plan capable d'assurer avec une certitude morale la conservation de la puissance ottomane et la réduction de la puissance prussienne dans ses limites antérieures. » Joseph avoue ne pas croire à l'efficacité d'un tel plan. Le coup est frappé, les Russes se trouvent maintenant solidement établis en Crimée, l'éloignement ne permet pas de les en déloger et le Roi de Prusse attaquerait en ce cas l'Autriche. Il existe bien une autre solution pour le Cabinet Autrichien : rester neutre dans le conflit russo-turc. Mais en se livrant à ce système, estime Joseph, la Cour de Vienne risquerait de perdre pour jamais l'amitié et la confiance de la Cour de Russie. Cet Etat pourrait gagner ainsi un ascendant de puissance : il se trouverait en mesure de détruire à sa volonté l'Empire Turc sans qu'il soit au pouvoir de la Cour de Vienne d'y mettre obstacle. Le Cabinet Autrichien doit donc rejeter cette solution. Il ne reste dans ces conditions qu'un troisième parti : collaborer avec la Russie et s'appropriier une partie de la Turquie.

Il ne peut y avoir de doute que Joseph veuille s'engager dans cette voie. Par suite de la situation géographique de l'Autriche, il lui faut donc en informer la France. Mais il ne peut être question de faire connaître brutalement ses prétentions à cette Puissance. Il doit au contraire lui faire croire qu'il est parti-

san de la paix, mais qu'il n'en est pas moins disposé à coopérer avec Catherine. Dans ses dépêches, Kautitz commence par remarquer que l'Empereur aurait pu s'emparer de la Moldavie et de la Valachie afin de rétablir l'équilibre entre lui et la Russie. Mais il a estimé qu'une telle conquête aurait détruit sans retour le peu d'espoir qui subsiste encore d'éviter une guerre. Il constate qu'il ne peut donner « une preuve plus convaincante de son désir de conserver la paix qu'en écartant, par le sacrifice de ses propres intérêts, tout motif capable d'irriter la Porte ». « Pour faire partager ces sentiments pacifiques », il signale — ce qui ne va pas être compatible avec eux — « qu'il se bornera à continuer les préparatifs suspendus, mais dont la continuation devient maintenant nécessaire ». Ce n'est pas la paix que veut Joseph : Il désire la guerre, la guerre qui lui permettra de mettre à exécution le plan conçu par Catherine. Vis-à-vis de la France, il désire légitimer son intervention. Il a plaidé la cause de la paix, mais il veut maintenant lui faire connaître qu'il est prêt à partir en guerre : « Si la guerre vient à éclater, l'Empereur ne dissimule pas que l'intérêt de sa conversation le nécessiterait à prendre un équivalent proportionnel aux acquisitions russes. » C'est ingénieusement raisonné. Il est certain que la Turquie ne peut rester passive devant l'annexion de la Crimée à la Russie. Une guerre doit fatalement s'ensuivre et l'intervention autrichienne, aux yeux de Joseph, s'en

trouver justifiée. Ses protestations de paix ne sont que pure hypocrisie. A la lecture de ces dépêches, Vergennes comprend que la résolution de Joseph est nettement arrêtée : « L'Empereur ne doute pas que la France ne sente l'intérêt où il est pour que la balance de puissance entre les deux Puissances Impériales soit rétablie et que l'Empereur ne soit pas exposé à voir peser sur lui toutes les forces de la Russie d'une part et de la Prusse de l'autre ».

Vergennes est très vivement ému par cette lecture. Il se rend compte, avec toute sa clairvoyance combien la paix de l'Europe est menacée par les ambitions austro-russes. Mercy, qui déteste Vergennes, nous dépeint un Vergennes terriblement affecté : « Ce jour-là, Monsieur de Vergennes se montra presque entièrement découragé : il se plaignait de sa destinée qui, toujours et partout où il s'était trouvé, lui avait donné des difficultés à nouer. » Néanmoins, à la fin de la lecture, il s'entretient avec Mercy et lui fait connaître l'extrême embarras qu'a causé, au premier moment, sa communication si importante et si inattendue. Il la croit de nature à demander une importante réflexion. Aussi suggère-t-il à Mercy d'avoir une autre Conférence confidentielle avec lui. L'Ambassadeur lui répond qu'il sera possible d'utiliser la Conférence du mardi à condition d'être là de très bonne heure pour ne pas éveiller l'attention. Il profite de cette occasion pour réclamer une réponse catégorique. Vergennes lui montre les difficultés

d'une réponse immédiate. Il doit en référer au Roi et au Conseil. Il ajoute que là « ils (les Conseillers) m'attendent dans le défilé ». Toutefois, l'entretien se termine entre les deux hommes d'Etat et Vergennes, assure Mercy. « Je vais prêcher la modération à Pétersbourg et la patience à la Porte » (1).

La paix de l'Europe, à laquelle le Ministre a déjà tant travaillé, est à nouveau ébranlée. Vergennes ne peut être rassuré par les protestations de paix de Joseph. Il sait que derrière ces protestations se cachent ses ambitions orientales. Joseph souhaite la guerre. Comme Vergennes l'écrit à Barthélémy : « S'il semble que ce Prince veuille renoncer à un équivalent dans le cas où la Porte supporterait paisiblement l'usurpation de la Crimée et du Kouban, il est plus probable que le désintéressement de Joseph n'est que simulé et qu'aussitôt la Russie aura consommé son usurpation, il entreprendra la sienne en occupant la Valachie et la Moldavie » (2). Vergennes n'attache aucune valeur aux raisonnements de Joseph sur l'impossibilité pour l'Autriche de rester neutre. Pour lui, « la véritable gloire consiste à s'opposer à une entreprise inique si l'on est en mesure de le faire ou au moins à n'y prendre aucune part lorsque l'opposition est, ou inutile, ou impossible ». Cette dernière hypothèse fait la seconde objection. Il ne peut croire que

(1) MERCY an KAUNITZ, précité, f° 107.

(2) VERGENNES à BARTHELÉMY, 18 juin 1783, f° 239. — N. B. — Les considérations qui suivent sont tirées de cette dépêche.

les forces russes soient supérieures à celles de l'Empereur et de la Porte réunies : « Catherine, menacée par ces deux Puissances, se déterminerait alors à renoncer à son système d'usurpation plutôt que de s'exposer aux revers les plus dangereux pour sa gloire, pour sa réputation, et peut-être pour sa sûreté personnelle ». Certes, l'Empereur semble craindre le Roi de Prusse, mais cette appréhension lui paraît simulée. Le Cabinet de Vienne n'ignore pas que le Roi de Prusse est opposé à un démembrement de l'Empire Ottoman. Il est certain que ce Prince veillera volontiers au maintien de l'intégrité de l'Empire. Au reste, pour rassurer l'Autriche — et cela sera un des moyens dont Vergennes se servira pour conjurer la coalition austro-russe — « le Roi pourrait essayer de dissiper les doutes que la Cour de Vienne peut avoir sur les véritables dispositions de la Prusse et une telle offre n'admettra ni réplique, ni exception de la part du Ministère Autrichien ». Vergennes est persuadé que la crainte de la Prusse n'est pas le facteur déterminant de la politique autrichienne. Le problème est beaucoup plus complexe. Il doit se rattacher à la politique suivie par Joseph lorsqu'il a voulu arracher la Russie à l'influence du Roi de Prusse. Catherine, enivrée par ses compléments, n'a plus vu alors que l'objet de sa convoitise. Aveuglée par les obstacles, elle s'est livrée sans réserve au désir de la satisfaire. Joseph, constate Vergennes, est pris à présent dans l'engrenage. Il voit

peut-être l'énorme erreur commise. Mais, trop faible pour revenir sur ses pas, il aime mieux consommer sa faute en prenant part aux dépouilles de la Turquie. Vergennes trouve que ce Prince s'aveugle étrangement sur les conséquences de sa politique par rapport à la Monarchie autrichienne : « En effet, dans la supposition même que l'Empire russe ne portera pas ses conquêtes au delà de la Crimée et du Kouban, l'Impératrice se trouvera maîtresse de la Mer Noire et elle sera en état d'avoir une marine dans la Méditerranée comme dans la Baltique et la Moldavie et la Valachie ne sauraient contrebalancer un si grand avantage. Si Catherine donne à son projet d'envahissement toute l'extension qui est dans son plan, Joseph voudra de son côté y proportionner ses accaparements en sorte qu'il deviendra le voisin de l'Empire russe et par conséquent son ennemi naturel. »

Le Ministre Français, avec sa remarquable perspicacité, comprend la situation politique. Il en sait la gravité, il en connaît les dangers, il en prévoit les funestes conséquences. Ainsi averti, il doit résister à l'attaque austro-russe. S'il a pu se montrer un moment découragé devant Mercy, sa finesse, son bon sens politique ne l'abandonneront pas et seront autant d'armes dans la lutte qu'il va devoir mener.

Le mardi 10 juin, lors de la nouvelle conférence convenue la veille, Mercy trouve déjà Vergennes en quelque sorte rétabli (1). Le Ministre lui dit aussitôt,

(1) MERCY an KAUNITZ, précité, f° 110.

avec le même calme et la même familiarité habituelle, que tout espoir n'est pas perdu de maintenir l'Empire Ottoman en Europe. En effet, la Russie ne réclame rien d'autre que la Crimée, le Kouban et l'Ile de Taman. L'Empereur, lui, n'a l'intention de rien prendre. A la vérité, estime-t-il, la Russie, par ses nouvelles acquisitions, menacera directement Constantinople. Mais on aura tout le temps d'aviser aux moyens de s'opposer à l'avidité insatiable de l'Impératrice. Mercy lui réplique que, certes, l'Empereur ne désire certainement rien pour lui. Toutefois, si la Russie reçoit un agrandissement, le souci du maintien de l'équilibre l'obligera à réclamer de la Porte une cession de territoire équivalente. Vergennes lui fait remarquer qu'en ce cas, le Roi de Prusse exigera aussi une compensation en s'appuyant sur la nécessité de maintenir l'équilibre et les affaires se compliqueront de plus en plus. Mercy déclare alors que, même si l'on parvenait à circonscrire l'incendie, on ne pourrait pas remettre la Porte en état de se défendre : elle resterait à la merci de la Russie. Il n'y aura pas ainsi d'autre moyen de sauver l'équilibre européen que de partager l'Empire Ottoman, la part de la France pouvant être fort belle. Tout aussitôt Vergennes lui demande si l'équivalent de l'Autriche n'est pas la Valachie et la Moldavie. Il lui signale que la possession de ces provinces rapprochera sentiblement la frontière autrichienne des frontières russes et augmentera les dangers. Mercy lui

répond que les intentions de l'Empereur, en ce qui concerne les équivalents, sont inconnues. Il ne veut simplement créer qu'un mur de protection, lequel peut, en effet, être formé par la Valachie et la Moldavie. Mais Vergennes lui rétorque que pour l'instant, il faut se borner à remédier aux maux présents. Si, plus tard, la chute de l'Empire Ottoman devenait inévitable, il serait temps d'en venir au partage, à condition que toutes les Puissances de l'Europe aient une part proportionnelle. L'entretien prend fin sur ces mots. Les deux Diplomates conviennent du jour où Vergennes communiquera la réponse du Roi. Il indique d'abord le jeudi 12, mais le samedi 14 juin est définitivement fixé et les deux hommes se séparent (1).

Le 10 juin, l'attaque russo-autrichienne a éclaté. L'attaque russe, toute militaire, s'est effectuée sans difficulté : La Russie est dès lors maîtresse de la Crimée et du Kouban. L'attaque autrichienne se précise. Elle se cantonne pour le moment dans des conversations diplomatiques. Mais il est facile de se rendre compte que, par cette diplomatie, l'Empereur ne désire qu'une chose : pouvoir s'emparer de la Moldavie et de la Valachie. La situation est grave. Une conflagration générale est imminente. La France ne pourra rester neutre devant une attaque contre la Turquie. La Prusse cherchera également à intervenir pour en tirer le maximum de profits.

(1) *Ibid.*, f° 113.

Or, l'intérêt de la France réside dans la paix. Il lui faut donc déployer tous ses efforts pour empêcher une guerre. Joseph, semble-t-il, renoncerait à un équivalent si la Porte acceptait paisiblement l'usurpation de la Crimée et du Kouban. Il convient donc, pense Vergennes, « de marquer de la confiance dans le désintéressement manifesté par Joseph II et de le prendre pour base de la marche à lui proposer pour arrêter Catherine » (1). Du côté de cette dernière, la diplomatie pourra être aussi d'un grand secours : « Pour arrêter une entreprise qui mettrait au moins l'Orient de l'Europe en feu, le Roi n'hésitera pas à lui proposer ses bons offices pour le règlement du différend russo-turc. D'ailleurs, en prévenant l'Empereur de cette détermination, il y aura lieu de le presser de la manière la plus pressante de se joindre à la France » (2). Si l'Empereur éprouve quelque inquiétude du côté de la Prusse, la France se chargera de lui procurer tous les apaisements nécessaires (3).

Toute une politique de défense s'ébauche dans l'esprit de Vergennes. La solution de la question d'Orient est entre ses mains. Les Turcs comptent peu en la circonstance. Plus tard, lorsque la coalition russo-autrichienne sera vaincue, la diplomatie française agira pour leur faire accepter l'annexion de la Crimée, du Kouban et de Taman à la Russie. Pour le

(1) VERGENNES à BARTHELÉMY, 18 juin 1783, f° 239.

(2) VERGENNES à VÉRAC, 18 juin 1783, f° 410.

(3) VERGENNES à BARTHELÉMY, 18 juin 1783, précité.

moment, la direction de la politique orientale se trouve à Versailles. Vergennes va certes rencontrer l'hostilité de Marie-Antoinette et des partisans de l'Autriche. Mais, fort de l'appui du Roi, il n'en va pas moins poursuivre la politique traditionnelle de la France : elle sauvera l'Empire Ottoman de la ruine.

§ 3. — LA POLITIQUE DE VERGENNES

Section I : *Son élaboration*

Exposer la politique de Vergennes est chose bien délicate. Il est facile de se rendre compte par la lecture du chapitre précédent que l'effort diplomatique de la France va porter, non seulement du côté de l'Autriche, mais aussi de la Russie et de la Prusse. Plus tard, la Turquie et l'Angleterre interviendront. Toutes les grandes puissances de l'Europe se retrouveront sur l'échiquier diplomatique. Le Ministre Français, stratège remarquable, manœvrera, non auprès d'un pays, mais de toute l'Europe. Il faut dire tout de suite qu'il y excellera. La grande Catherine, celle dont toute l'Europe chante les louanges, sera elle-même vaincue par un adversaire qui, à ses yeux, doit paraître bien méprisable. En faisant abstraction même de la sympathie inspirée par la belle figure de Vergennes, l'observateur impartial est obligé de rendre hommage à sa politique. Le 9 juin 1783, une grave crise orientale a éclaté. En novembre de la même

année, elle sera résolue, ou sur le point de l'être. Vergennes préservera ainsi l'Europe d'un grave et sanglant conflit. Sa politique triomphera de tous les obstacles. Malgré les calomnies de ses adversaires, il aura affirmé une fois de plus ses qualités exceptionnelles d'homme d'Etat.

L'Autriche est l'objectif central de cette politique. Vergennes a compris que, sans la France, cette Puissance ne peut intervenir dans le conflit oriental. Il importe donc à la France de faire savoir à son Allié qu'il ne peut être question d'abandonner la Turquie à son triste sort. Vergennes, depuis qu'il a reçu communication, le 9 Juin, des projets autrichiens, a réfléchi sur la politique immédiate à suivre. Il faut, dès à présent, ne laisser subsister aucune équivoque sur les intentions de la France. En parlant un langage ferme, il doit faire entendre à l'Autriche que, derrière la Turquie menacée, se trouvera la France. Il explique à Montmorin, Ambassadeur de France en Espagne, les raisons qui déterminent cette attitude : « Il est impossible que nous gardions le silence sur le projet d'envahissement que l'Impératrice de Russie va exécuter et, quand même nous aurions cru pouvoir nous taire, l'Empereur nous aurait forcé de nous expliquer en nous demandant ce que nous entendons faire à la vue des entreprises de Catherine II. En marquant de l'indifférence, on nous aurait fait un crime aux yeux des Turcs, on l'aurait présentée à toute l'Europe comme un accord au moins tacite et

et notre faiblesse nous aurait attiré le mépris de toute l'Europe. Nous n'avions d'autre parti à prendre que celui de désapprouver, de représenter et d'exciter la Cour de Vienne à l'opposition. Si notre démarche réussit, il est plus que probable que nous préviendrons la chute de l'Empire Ottoman. Si elle est infructueuse, le Roi aura du moins rempli son devoir et Sa Majesté aura acquis le droit d'agir selon son intérêt propre et selon que les circonstances lui permettront... » (1).

La décision de la France est prise. Elle se dressera contre les ambitions austro-russes.

Le 14 Juin, Mercy se rend à nouveau chez Vergennes pour chercher la réponse convenue (2). Il trouve Vergennes malade. Ce dernier lui dit qu'il a eu le Mercredi précédent des coliques. On a dû le porter alors dans sa chambre et il s'y trouverait encore sans son rendez-vous avec lui. « Il dit se sentir si faible, conte Mercy, qu'il est à peine capable de réfléchir. Alors, après cette préparation qui ne m'annonce rien de plaisant, il me dit qu'à mes communications verbales, on aurait pu répondre par une communication verbale, Toutefois, il a jugé bon de me donner une réponse par écrit... » Vergennes remet à Mercy un office, dont il lui donne au préalable con-

(1) VERGENNES à MONTMORIN, 20 juin 1783, f° 599.

(2) Tous les détails de cette entrevue sont également rapportés dans la dépêche de MERCY à KAUNITZ, du 17 juin 1783. *Frankreich Berichte*, 1783, f° 113.

naissance. L'Ambassadeur ressent à sa lecture une grande déception. En tout cas, il juge sévèrement cette note « qui ressemble plus à un écrit d'un procureur qu'au langage du Ministre des Affaires Etrangère d'une grande Puissance » (1). En racontant dans une lettre privée cette entrevue à Kaunitz, Mercy lui représente encore combien il a trouvé le Ministre Français en piteux état : « Monsieur de Vergennes m'a bien dit et répété qu'il était si malade que sa tête s'en trouvait affectée et se refusait presque à la faculté de penser. Cette excuse, pour pallier une chétive réponse, ne serait admissible qu'autant que le Ministre se hâtât de réparer en meilleure santé ce qu'il a fait de travers pendant cette indisposition ».

Il faut croire que la politique de Vergennes a porté juste. Lorsqu'on commence à se sentir battu, l'adversaire, aux yeux du vaincu, prend souvent mauvaise figure ! La jalousie, animant Mercy, suffit à justifier le ton méprisant qu'il affecte de prendre vis-à-vis de Vergennes.

Voyons donc à présent cet Office (2), premier échec subi par l'Autriche.

La première partie de cette note expose toutes les inquiétudes ressenties par la France à propos de l'entreprise de Crimée. « Quoique ses conséquences ne puissent pas peser immédiatement sur le Roi », Ver-

(1) MERCY à KAUNITZ, 17 juin 1783. ARNETH et FLAMMERMONT, *op. cit.*, p. 188.

(2) *Corresp. Vienne*, 1783, f° 230.

gennes ne peut se dissimuler tout le danger « du nouveau système de jurisprudence politique qu'on semble vouloir établir et qui ne pourrait que préparer la voie à des révolutions successives et à la plus étrange confusion ». Certes, il comprend bien « que des considérations puisées dans la distance des lieux et dans les rapports existants entre les différentes Puissances ne peuvent permettre à l'Empereur de s'opposer à force ouverte à l'invasion de la Crimée et du Kouban. Mais, avant d'en venir à ce moyen extrême, Sa Majesté Impériale désespérerait-elle de faire partager à l'Impératrice de Russie les principes d'équité et de modération qui lui sont en si grande recommandation ? » Ceci nous fait saisir la pensée de Vergennes. Il veut, en persuadant Joseph d'intervenir auprès de Catherine, lui faire connaître les intentions de la France : « Sa voix serait d'un poids d'autant plus grand qu'il est plus probable que celle de l'Europe s'y joindrait pour détourner, ou calmer un orage aussi effrayant. Le Roi, en particulier, est très disposé à se joindre à l'Empereur et à toutes les Puissances bien intentionnées en faveur de la tranquillité publique ». Vergennes propose donc à Mercy une médiation collective entre la Russie et la Turquie. Ce qu'il offre par cette médiation est moins net, moins précis. Sa pensée n'a pas encore résolu le problème dans toute son ampleur. Il est partisan d'une solution hybride qui, tout en conservant à la Crimée son indépendance, garantirait la Russie des dangers qu'elle pa-

rait craindre. Il faudrait, d'après lui, « disposer l'Impératrice de Russie à se prêter aux expédients qui, en constatant l'indépendance des Tartares et de la Crimée, préviendraient les inquiétudes que cette Princesse pourrait avoir pour la tranquillité de ses frontières sans s'approprier deux provinces dont la position est si redoutable pour la sûreté de l'Empire Turc ». La note française ne précise pas ces expédients. On doit donc penser qu'ils peuvent consister dans le maintien du *statu quo*. Peut-être est-il question dans l'esprit de Vergennes, en constatant à nouveau l'indépendance de la Crimée, d'abandonner l'exercice de la souveraineté à la Russie ? En tout cas, si la Russie accepte cette médiation, la France s'engage à agir auprès des Turcs pour les disposer « aux facilités qui, sans compromettre les intérêts essentiels de leur Empire, pourront satisfaire la Russie et écarter tout sujet de rixe et de guerre ».

Vergennes est décidé à offrir les bons offices de la France pour régler le différend russo-turc. Il présente que la Tsarine ne les acceptera pas : Catherine est trop ambitieuse pour écouter la voix de la modération, Joseph est prêt à la suivre. Comme ce dernier ne peut agir sans la France, en le retenant, peut-être sera-t-il possible de contenir son Alliée et d'empêcher une amplification de l'entreprise russe ? Voilà le but où tend Vergennes. « Si malgré les représentations les plus solides et les plus sérieuses et surtout si malgré l'exemple de désintéressement que l'Empereur a

manifesté au Roi, l'Impératrice de Russie persévérerait dans son dessein d'accaparement et décelait par là le projet de détruire un jour ou l'autre l'Empire Ottoman, le Roi, qui ne peut y être indifférent pour l'intérêt général et qui sent combien sa réussite pèserait éminemment sur la Maison d'Autriche, propose de se concerter avec l'Empereur sur les moyens que Sa Majesté Impériale jugera les plus propres à arrêter l'un et à prévenir l'autre ». C'est bien raisonné. Vergennes désire amener l'Autriche à se prononcer sur les visées orientales de son Alliée. Ce sera la forcer alors à dévoiler des projets contre la réalisation desquelles la France entend agir. Vergennes va même plus loin. Pour que l'Empereur n'ait aucune échappatoire, et comme il a paru craindre la Prusse, il lui propose « de sonder les dispositions de son Roi et de faire ce qui dépendra de lui pour faire partager à Sa Majesté Prussienne ses principes et ses vues ».

Vergennes entend maintenant constituer un concert avec la Prusse, mortelle ennemie de l'Autriche, et cette Puissance pour détourner la Russie de ses projets orientaux. Pensant que la Russie n'acceptera pas la médiation française, il veut former un concert contre elle. Il se doute bien que Joseph, loin de nourrir des intentions pacifiques, est résolu à imiter la Tsarine. Aussi Vergennes, tout en sachant que son projet de concert est irréalisable par suite de l'hostilité austro-prussienne, désire-t-il faire savoir à l'Autriche les intentions de la France. Si l'Autriche ne s'y

conforme pas, la France n'hésitera pas alors à rechercher le concours de son ennemi, le Roi de Prusse. La menace n'est peut-être pas précisée dans l'office, mais elle y est toutefois incluse.

Le dépit de l'Autriche se comprend maintenant aisément. Son Alliée — dont la Reine est sœur de son Empereur — se met au travers de ses projets et veut rechercher, au besoin, pour l'en empêcher, l'aide de son Ennemi ! Certes, la déception de l'Autriche est justifiable. Mais elle ne peut y voir là une trahison de la France. N'a-t-elle pas contracté la première, à l'insu de la France, une alliance mettant en danger les intérêts de cette Puissance dans le Levant ?

En tout cas, Mercy est décontenancé par la lecture de cet office. Il trouve tout de suite à critiquer les expressions : « Quoique celles-ci ne puissent pas peser immédiatement sur le Roi » et « Sa Majesté Impériale désespérerait-elle de faire partager à la Russie les principes d'équité... » (1). Puis il commence à dire à Vergennes qu'il lui a communiqué avec une confiance illimitée, assez rares dans les affaires politiques, les instructions reçues. Il a espéré voir son attitude récompensée. Au contraire, il reçoit une réponse dilatoire, polie, mais ne touchant pas le fond des choses. La question autrichienne est pourtant claire et précise : « Comment la Cour de France juge-t-elle les documents qui lui ont été communiqués

(1) MERCY AN KAUNITZ, Dépêche précitée, f° 114.

confidentiellement et que peut en attendre, ou ne pas en attendre Sa Majesté l'Empereur ? » Maintenant, il doit juger lui-même s'il y a quelque chose de catégorique dans l'écrit remis. D'après le récit de Mercy : « Vergennes ne put cacher alors son embarras. D'une voix bégayante, il lui répliqua en phrases entrecoupées : « Mais... Mais... Je pense... que c'est une chose soudaine, inattendue. Il faut soigneusement éviter de prendre des résolutions précipitées. Il faudrait avoir le temps de peser avec soin tout cela et de réfléchir... » (1) Vergennes déclare avoir une remarque essentielle à faire. D'après les précédentes communications, une alliance doit exister entre la Russie et l'Autriche. Or, le Cabinet de Vienne n'a jamais informé la Cour de France de cette entente. Vergennes estime cela inadmissible. Il est persuadé que, dans un pareil cas, on sait toujours à quoi l'on s'engage par une semblable union. A présent, il lui paraît que l'alliance austro-russe est offensive et défensive. Dans le cas actuel, l'agresseur exigeant le secours de son Allié, il en ressort ainsi que l'alliance est offensive. Mercy lui déclare être ignorant de l'obligation d'une telle communication. Vergennes comprend que, si l'Empereur désire la paix, il faut songer aux moyens de maintenir cette paix. Mais Mercy

(1) *Ibid.*, f° 116 : « Aber... Aber... Ich mögte doch denken... dass es eine urplötzliche unerwartete Sache sey !... Es müsten übereilte Entpchlinessungen sorgfältig vermieden werden : wenigstens müste man zu vor die Zeit haben, das Sämtliche Gegeneinander zu halten und zu erwägen. ».

lui répond que, puisque la Russie persévère dans ses intentions, l'Empereur se trouve obligé de maintenir l'équilibre. Il juge d'ailleurs utile de lui rappeler certains passages de son discours du 9 Juin (1). Les intentions de l'Empereur se ramènent essentiellement aux trois points suivants : « 1°) Maintenir si possible la paix. 2°) En ce qui concerne la Prusse, éviter soigneusement d'offenser la Russie pour ne pas la faire pencher de son côté. 3°) Avoir toujours devant les yeux, la nécessité du maintien de l'équilibre. » Il en résulte ainsi que l'Empereur ne peut permettre un nouvel agrandissement de la Russie sans obtenir, de son côté, un agrandissement proportionnel. Vergennes pose alors à Mercy la question suivante : « Peut-on considérer la Moldavie et la Valachie comme un agrandissement proportionnel ? Ces deux provinces sont d'une toute autre importance, estime-t-il, que les misérables Crimée et Kouban, dont la situation par rapport à la Turquie justifie seule l'intérêt. » Mercy signale à Vergennes qu'à vrai dire, la fertilité et le rapport de la Moldavie et de la Valachie sont inconnus. Ces provinces, par suite de leur déplorable situation commerciale, ne peuvent être qu'un mauvais renforcement de la Monarchie. « Je lui fis reconnaître, ajoute-t-il à Kaunitz, que, si ma Cour interprétait ces considérations et ces objections de telle sorte que le Cabinet de Versailles

(1) *Ibid.*, f° 117.

paraissait juger un agrandissement de la Russie moins pénible que le nôtre, la situation de l'alliance deviendrait très critique. Alors, en fin de compte, je lui demandais s'il n'avait pas autre chose à me dire. Il me fit reconnaître que tout avait été dit. Sur quoi, je jugeai bon de lui répondre que, de la sorte, le Roi ne pourrait en vouloir à l'Empereur si celui-ci choisissait les moyens propres au maintien et à la sûreté de ces Etats, M. de Vergennes, qui, peut-être parce qu'il se sentait mal, ou peut-être par embarras, se cachait le visage dans les mains, me répondit textuellement par ces mots : « Il comprenait bien ». J'essayai en vain de savoir davantage. Il me déclara qu'il ne pouvait rien répondre d'autre et que j'avais en mains la réponse du Roi à laquelle il ne pouvait rien ajouter. Du reste, comme il paraissait plutôt fatigué et, comme, d'une part, il attendait d'un moment à l'autre l'Ambassadeur d'Angleterre, et que, d'autre part, le Contrôleur Général était dans son antichambre, je m'étais levé et je lui avait dit que je le quittais le cœur vraiment lourd : « Je n'avais désiré que le bien des deux Cours et j'avais espéré entendre de lui quelque chose de plus plaisant ». Il répondit que, tout au moins, nous devions accorder à sa Cour un certain temps pour se remettre. « Donnez-nous le temps de nous reconnaître. Etes-vous donc si pressé de prendre ? » (1). Je répondis que nous étions encore bien

(1) En français dans le texte.

plus pressés de trouver chez lui un moyen qui nous dispenserait de cette nécessité. « Nous serions bien plus pressés d'entendre de vous le moyen de ne rien prendre » (1). Je lui redonnais ma parole d'honneur que je lui avais lu le contenu intégral de mes dernières instructions sans la moindre réserve. D'après mon impression personnelle, le mal était à présent chose certaine, mais tout danger serait écarté si l'on pouvait faire comprendre à la Porte de donner satisfaction aux deux Cours Impériales. M. de Vergennes répliqua que, sans doute, la satisfaction à donner à la Cour Impériale consistait probablement dans la cession spontanée de la Valachie et de la Moldavie. Il me demanda, avec un sourire amer, qui pourrait bien prendre sur soi de faire à la Porte cette proposition » (1). L'entretien prend fin sur ces mots.

Mercy ne peut emporter de cette entrevue une impression bien favorable. Lors de celle du 9 Juin, il a compris que la France n'appuierait pas la politique orientale de l'Autriche, et qu'il ne pourrait convaincre Vergennes. Il doit agir d'un autre côté : faire intervenir la Reine. Déjà, Mercy l'a mise au courant des événements. Marie-Antoinette lui avoue sa crainte que, dans la circonstance présente, la mauvaise façon d'agir du Cabinet de Versailles amène un refroidissement entre les deux Cours. Mercy lui répond qu'elle a en mains les moyens d'éviter ce mal-

(1) *Ibid.*, f° 119.

heur. Elle peut, à chaque instant, s'entretenir avec le Roi de la situation dont il vient de lui exposer l'état. Le 14 Juin, après avoir quitté Vergennes, Mercy vient trouver à nouveau Marie-Antoinette. La Reine se montre très inquiète sur les conséquences possibles de cette affaire. Elle veut faire appeler Vergennes et lui exprimer durement son mécontentement. Mercy lui conseille d'attendre quelques jours jusqu'à ce que le Roi s'en soit entretenu avec elle (1).

Cette intervention de Marie-Antoinette va quelque peu compliquer la tâche de Vergennes. Hâtons-nous de dire que le Roi Louis XVI n'écouterà pas les objurgations de son Epouse et Mercy échouera également de ce côté.

La politique de l'Autriche ne correspond pas cependant, du moins en ce mois de Juin, aux désirs de la Nation. Au contraire, les visées orientales de Joseph lui déplaisent. Hostile aux accaparements dénués de gloire, elle est portée à blâmer les conquêtes que peut ainsi faire l'Empereur. On connaît certes à Vienne la situation de la Russie qui lui permet de tout oser contre les Turcs. Mais on s'étonne que l'Empereur ait pu contribuer à provoquer une révolution dont tous les avantages seront pour la Russie et tous les inconvénients pour lui (2). Kaunitz n'est touché par aucun argument. Le mirage de l'Orient l'empêche de voir les conséquences de sa politique. Barthe-

(1) *Ibid.*, Dépêche précitée.

(2) BARTHELÉMY à VERGENNES, 18 juin 1783, f° 245.

lemy, le Chargé d’Affaires de France, s’en rend compte lors d’une conférence avec lui. Le Chancelier d’Autriche manifeste un grand étonnement de la proposition du Roi de se concerter avec l’Empereur alors que ce dernier a demandé une réponse précise. Ceci sera le grand argument de l’Autriche : Elle a posé une question à la France, cette puissance ne veut pas y répondre nettement et préfère rester dans le vague. L’Office de Vergennes est pourtant clair. Les intentions de la France sont nettement formulées et Kaunitz peut savoir que la France est partisan du *statu quo* oriental. Mais, comme il en fait part à Barthélemy : « Si elles (les réponses précises) ne nous sont pas encore données, nous retournerons plus fortement à la charge. Si nous ne les obtenons pas davantage, nous verrons ce que nous aurons à faire et alors comme alors.... » (1).

La situation politique entre la France et l’Autriche commence à se tendre. La question d’Orient va-t-elle briser l’alliance ? En ce mois de Juin, il est bien prématuré de le dire. On sent toutefois que cette alliance ne tient plus guère. L’Autriche ne cesse de récriminer contre la France. Elle veut lui prouver que, lors de la dernière guerre orientale, les Turcs ont dû la conservation de la Moldavie et de la Valachie au Cabinet de Vienne. Ce langage ne peut cependant que persuader Vergennes du désir de l’Em-

(1) *Ibid.*, 29 juin 1783, f° 254.

pereur de conquérir ces provinces. Il doit donc mettre son plan à exécution. Il lui faut agir, tant du côté de la Russie que de la Prusse, pour empêcher la ruine de l'Empire Ottoman. Il lui reste à proposer les bons offices de la France à la Russie et cette offre sera symptomatique de la politique française.

Vergennes communique préalablement au Cabinet de Madrid, toutes les pièces relatives aux affaires du Levant. Il lui fait part du plan qu'il a conçu et demande son assentiment (1). Le Roi d'Espagne l'approuve (2) et donne ordre à l'Ambassadeur espagnol près la Cour de Vienne d'appuyer le langage de la France (3). Mais l'appui de l'Espagne ne peut être que bien fragile, Montmorin ne manque pas de le noter : « Si l'Espagne n'était pas aussi épuisée qu'elle l'est par les dépenses de la guerre, je ne doute pas que Sa Majesté Catholique ne se portât plus vigoureusement à mettre un frein à l'ambition des deux Cours Impériales. Mais vu l'état d'épuisement dans lequel sont ses finances, ce Monarque hésitera longtemps à faire des démarches qu'il craindrait de ne pouvoir soutenir ». L'Office, que Vergennes fera remettre à l'Impératrice, est également communiqué à la Cour de Portugal (5). Il espère éviter ainsi que

(1) VERGENNES à MONTMORIN, 20 juin 1783, f° 599.

(2) MONTMORIN à VERGENNES, 7 juillet 1783, f° 23.

(3) *Ibid.*, 22 juin 1783, f° 626.

(4) *Ibid.*, 7 juillet 1783, précité.

(5) O. DUNNE à VERGENNES, 23 juillet 1783, f° 364 ; 6 octobre 1783, f° 400.

la Russie n'obtienne un appui de cette Puissance pour ses escadres de la Méditerranée (1).

Pendant ce temps, la politique russe a évolué rapidement. Le fameux Manifeste a été imprimé en langue russe, française et allemande. La parution en est toutefois retardée par la peste qui sévit en Crimée et au Kouban (2). A Pétersbourg, le Comte d'Ostermann évite de s'entretenir avec l'Ambassadeur de France. Le Ministre de Prusse est à présent informé officiellement de l'alliance austro-russe (3).

Vergennes a envoyé, le 18 Juin 1783, à Verac, un projet d'office à remettre à la Russie (4). Ce document (5) exprime d'abord l'affectation de la France. Vergennes pense que, seuls, des motifs graves ont pu entraîner l'Impératrice à prendre une telle détermination. Toutefois, il ne peut penser « quels que puissent être ces motifs, qu'il n'existe aucun moyen de procurer à l'Impératrice, le redressement des nouveaux griefs qu'elle peut avoir contre la Porte ». Il propose donc les bons offices de son Souverain pour régler le différend : « En réfléchissant sur les effets incalculables de l'occupation de la Crimée et du Kouban, le Roi, sans attendre qu'il soit instruit des causes qui la détermine, estime ne pouvoir donner une

(1) VERGENNES à MONTMORIN, 20 juin 1783, précité.

(2) VÉRAC à VERGENNES, 20 juin 1783, f° 429.

(3) *Ibid.*, 27 juin 1783, f° 432.

(4) VERGENNES à VÉRAC, 18 juin 1783, f° 410.

(5) *Corresp. Russie*, 1783, f° 414 (Vol. n° 110).

preuve plus certaine de sa parfaite confiance dans la modération de l'Impératrice de Russie qu'en lui offrant, ainsi qu'au Grand Seigneur, son entremise pour concilier les différends qui peuvent s'être élevés entre eux et pour rétablir entre leurs Etats respectifs l'intelligence la plus cordiale et la plus durable. » Vergennes ne veut pas seulement offrir les bons offices du Roi. Il tient aussi à rappeler à l'Impératrice « que le statut de la Crimée a été fixé par un Traité solennel et qu'elle ne pourrait changer de maître, sans devenir pour la Porte une source intarissable d'inquiétudes ou d'alarmes ». L'Impératrice a déclaré désirer assurer la paix de ses frontières. Vergennes estime donc, comme conclusion, « qu'il n'est pas impossible de remplir cet objet sans incorporer deux provinces sur lesquelles la Cour de Pétersbourg n'a aucun droit ».

Comme Vergennes s'en est douté, la Russie n'accepte pas de se prêter à ses vues conciliatrices. Dans une « Note spontanée » du 22 juillet 1783 (1), la Tsarine informe la France que sa décision est prise quant à la Crimée. Cette annexion est le seul moyen de rendre la paix stable et permanente. Une seule considération peut l'affecter en cas de guerre : « Les entraves que cette circonstance mettra au progrès du commerce de ses ports de la Mer Noire avec la Méditerranée et particulièrement avec la France ! » D'au-

(1) *Corresp. Russie*, 1783, f^o 101 (Vol. n^o 111).

tre part, « Elle se croit en droit de demander et d'attendre de l'amitié et de l'équité du Roi de France la plus stricte impartialité en cas de conflit. » La menace prochaine d'une guerre que recèle ce document se trouve confirmée par la conversation de Vérac avec Ostermann, le 19 juillet. Ce dernier signale à l'Ambassadeur français que « si les Turcs voient avec tant de peine la Crimée et le Kouban entre les mains de la Russie, ils n'ont qu'à essayer de venir leur arracher et que les Russes sauront très bien leur défendre. » Vergennes est fixé sur les véritables intentions de la Tsarine : la Crimée n'est qu'un prétexte dont elle se soucie médiocrement ; seule Constantinople flatte toujours son ambition. « Si les Turcs bougent, assure le Comte d'Ostermann, ils n'en seront pas quitte pour la Crimée et s'ils veulent entamer la guerre, l'Impératrice est bien décidée à pousser les choses aussi loin que possible. » (1)

Vergennes connaît maintenant toute la gravité de la situation. Il doit agir. Il souscrira, pour sa part personnelle, à l'abandon de la Crimée et du Kouban. Mais il voudra limiter à cela les ambitions austro-russes. Comme la Tsarine a répondu par une note laissant quelque espoir, il se hâte d'en prendre acte. Il fait remettre à Catherine « une Réponse simple » (2) où il affirme que « c'est pour suivre l'impulsion de

(1) VÉRAC à VERGENNES, 19 juillet 1783, f° 43.

(2) VERGENNES à VÉRAC, 31 juillet 1783, f° 26.

la justesse de ses principes et la droiture de ses intentions que le Roi a offert ses bons Offices » (1).

Vergennes doit développer son plan et intervenir auprès du Roi de Prusse. Il est impossible, croit-il, que Frédéric voie sans inquiétude le nouvel ordre de choses se préparant : « La tranquillité de ce Prince sa considération et sa sûreté ont eu jusqu'à présent pour base le système d'équilibre qu'on a eu tant de peine à établir et ce Prince ne pourrait se dissimuler que si, à la place d'un système aussi salulaire, on introduit celui de la seule convenance, que si, les Souverains ne règlent plus leurs vues et leurs prétentions que d'après leurs forces et les circonstances, la Paix de l'Europe ne sera désormais qu'un théâtre d'usurpations, que tout y sera bouleversé et qu'un siècle de troubles et de guerres ne suffira pas pour ramener l'ordre et la tranquillité... » (2) La pensée de Vergennes atteint toute son élévation. Au-dessus de la question d'Orient, il élargit le problème et en examine les conséquences pour l'Europe entière. Il est simplement curieux de constater que ces réflexions soient destinées à Frédéric II. La politique suivie par lui jusqu'alors est difficilement compatible avec les principes de Vergennes ! Frédéric n'est pas d'ailleurs resté inactif ces derniers temps : il a continué à proposer à la Porte son alliance. Saint-Priest juge avec sévérité ses manœuvres : « Il est impossible de croire

(1) *Corresp. Russie*, 1783, f° 112 (Vol. n° 111).

(2) VERGENNES à D'ESTERNO, 10 août 1783, f° 179.

à la sincérité des exhibitions de Sa Majesté Prussienne à la Porte. Comment entendre la profonde tranquillité de ce Prince dans des circonstances où les deux voisins sont armés puissamment, lui qui s'est montré si vigilant en de moindres occasions. J'estime qu'il a son accord fait avec les deux Cours Impériales pour se saisir d'un équivalent en Pologne lorsque l'Empereur s'en formera un aux dépens des Turcs et que, ce dernier ne voulant pas agir avant que la Porte remue, le Roi de Prusse cherche à l'y encourager par l'offre fallacieuse de son alliance. » (1) L'histoire du règne de Frédéric pourrait certes justifier les sentiments de Saint-Priest. Toutefois, dans la circonstance présente, ils ne reposent sur aucun fondement sérieux. En tous cas, Vergennes pense que le Roi de Prusse a également intérêt au maintien de la puissance ottomane et de l'équilibre européen. Il doit donc le mettre dans son jeu. Il présente un long mémoire à Louis XVI (2) et lui propose d'établir un concert avec le Roi de Prusse. « C'est le seul moyen, l'assure-t-il, d'inspirer une crainte salutaire à Joseph II et de mettre le Roi en état d'arrêter les progrès du système le plus monstrueux que l'ambition ait jamais enfanté et le plus dangereux pour la sûreté de toutes les nations et de la France en particulier. » Vergennes demande en conséquence à Louis XVI

(1) SAINT-PIEST à VERGENNES, 17 juillet 1783, f° 86.

(2) *Archives Nationales : Négociations à Constantinople* : Carton K. 1348, n° 50,

d'approuver les dispositions suivantes : « 1° Confier au Roi de Prusse les démarches faites auprès de l'Empereur.

« 2° Inviter ce Prince à confier à son tour son opinion sur le système des deux Cours Impériales et l'engager à se joindre à Sa Majesté pour faire de nouvelles représentations à l'Empereur.

« 3° Ces représentations auront pour objet l'abandon de la Crimée et du Koubon par la Russie.

« 4° Si ces représentations sont infructueuses, il s'agit de déterminer la marche à suivre pour y suppléer.

« 5° Si la Russie se borne à la Crimée et au Kouban et l'Empereur à une ou deux provinces turques, le Roi et le Roi de Prusse en prendront chacun de son côté l'équivalent.

« 6° Si les deux Majestés Impériales entreprennent le démembrement de l'Empire Ottoman, Sa Majesté et le Roi de Prusse devront-ils préférer la guerre aux équivalents ?

« 7° Il convient de déterminer dès à présent, mais éventuellement seulement, le sort de l'Alliance subsistante entre le Roi et la Maison d'Autriche. »

Louis XVI donne son approbation et, le 10 août 1783, Vergennes envoie ses instructions au Ministre de France à Berlin, le Comte d'Esterno : « C'est pourquoi l'intention de Sa Majesté est que vous fassiez parvenir à Sa Majesté Prussienne les réflexions que je vous transmets. Je suppose que cette marque de

confiance disposera le Roi de Prusse à s'expliquer sur les moyens qui pourraient être employés, non pour empêcher le mal qu'on peut prévoir, mais du moins pour en diminuer l'étendue et les effets. » (1)

Vergennes a élaboré sa politique. Il a proposé les bons Offices de la France à la Russie ; ils ont été refusés. Mais il doit agir du côté de l'Autriche. Vergennes accepte, dès à présent, l'annexion de la Crimée à la Russie. Il veut seulement circonscrire le conflit et empêcher la Turquie de perdre d'autres territoires. Il faut empêcher l'Autriche d'intervenir et de prendre « sa part du gâteau ». Vergennes a proposé au Cabinet de Vienne un concert dirigé contre la Russie dont la Prusse ferait partie. L'Autriche refusera d'y participer, avouant par là-même ses ambitions orientales. Avec l'aide de la menace prussienne, il la forcera cependant à renoncer. La crise se limitera à la Crimée et au Kouban et la paix de l'Europe se trouvera préservée.

Mais combien la situation demeure grave au début de ce mois d'août ! La diplomatie russe ne reste pas inactive. Le 21 juin, le Traité de Commerce avec la Turquie est signé (2). Elle a obtenu satisfaction sur toute la ligne. Les Turcs ont eu peur et ont capitulé devant les exigences russes. La Russie prévoit une guerre imminente. Elle négocie avec l'Angleterre. Dans une conférence du 2 août 1783, le Vice-Chan-

(1) VERGENNES à D'ESTERNO, 10 août 1783, précité.

(2) Texte in DE MARTENS, *op. cit.*, p. 615.

celier Ostermann demande au Chevalier Harris, Ambassadeur d'Angleterre à Pétersbourg, quelle sera la conduite de sa Cour en cas d'une guerre entre la Russie et les Turcs si ces derniers sont secourus par la France. Harris répond être charmé de la question et avoir pour y satisfaire les instructions les plus précises : « L'Angleterre, affirme-t-il, en cas de guerre entre la Russie et les Turcs, donnera des secours réels à l'Impératrice et elle soutiendra les vues de la Russie autant que la France soutiendra celles des Turcs. » Ostermann lui demande si la Cour de Londres voudrait se lier avec celle de Vienne. Harris reprend que le Roi désire établir avec Sa Majesté l'Impératrice un système durable et avantageux. Il n'y a point de doute qu'il désire aussi se lier avec l'Empereur (1). La Russie peut compter maintenant sur l'Angleterre. Dans une précédente dépêche du 27 juillet, le Roi d'Angleterre « lui offre en cas de guerre avec les Turcs tous les secours qu'il pourra donner sans entrer lui-même dans une nouvelle guerre et d'employer toute son influence à faire obtenir à la Russie tous les objets qu'elle pourrait avoir en vue d'acquérir. » (2) Aussi Catherine continue-t-elle à encourager l'Autriche dans ses prétentions. Dans un entretien qu'elle a avec Cobenzl, aux félicitations de ce dernier sur la prise de possession de la Crimée, elle dit : « Je vous en souhaite de bon cœur tout

(1) *Russland Berichte*, 1783, f° 122.

(2) *Ibid.*, f° 125 .

autant. » Cobenzl répond : « Le cas échéant, j'espère bien que Votre Majesté Impériale nous aidera. » Catherine l'assure alors : « C'est de quoi vous pouvez être bien sûr, j'y concourrai de tout mon pouvoir et ce que je vous dis là n'est pas un compliment spécieux, comme cela n'arrive que trop souvent en cas pareil, cela est bien sincère et très vrai... » (1) La politique orientale suivie par l'Autriche souligne la gravité de ces déclarations. Elle a aussi maintenant des démêlés avec la Porte et, si elle veut, elle pourra ainsi facilement trouver un motif d'intervention. Ces différends ont trait aux Barbaresques. Les réclamations de l'Autriche sont certes légitimes, mais les garanties qu'elles exigent de la Porte sont nettement démesurées. Comme l'indique le Roi de Prusse à son Ministre à Constantinople (2), le 6 août : « Il est naturel de supposer que l'Empereur n'a fait cette demande que pour pouvoir se procurer par un pareil refus un prétexte quelconque de pouvoir faire la guerre aux Turcs de concert avec la Russie. » Voyons les exigences de l'Autriche (3) :

1° La garantie d'un commerce libre.

2° La responsabilité de la Sublime Porte pour « les dommages faits et à faire, soit par les Corsaires Barbaresques, soit par ceux d'autres provinces ottomanes, aux Navires Allemands ».

(1) COBENZL an KAUNITZ, 12 août 1783, f° 35.

(2) *Correspondenz mit der Türkei*, f° 125.

(3) *Ibid.*, f° 23.

3° « Si contre toute attente, cette satisfaction n'avait pas complètement lieu, la Sublime Porte doit reconnaître, dès à présent, le droit qu'à la Cour Impériale d'exercer des représailles sur le territoire ottoman limitrophe pour procurer par là à ses sujets, l'indemnité entière de leurs biens et effets dépredés. »

Cette troisième demande est exagérée : Elle serait la source, pour l'avenir, de nombreuses complications. L'Autriche veut plus encore : « Elle désire un port en deçà des cataractes du Danube pour transporter ainsi sous le Pavillon Impérial, sans interruption, les marchandises autrichiennes par la Mer Noire. » (1)

L'Internonce présente au Divan un ultimatum le 20 juillet (2). La guerre va-t-elle en sortir ? En tout cas, l'Autriche continue à armer. La marche de dix-huit mille hommes d'infanterie du Cercle d'Autriche vers les frontières de Croatie est décidée (3).

Les autres Puissances poussent également leurs armements. A Constantinople, le Divan abandonne momentanément sa nonchalance. Deux camps sont formés : l'un à Silistrie, l'autre à Ismaël sous les ordres d'Ali et d'Abi-Pacha. Les troupes ottomanes reçoivent ordre de marcher à la frontière et de repousser la force par la force (4).

(1) *Ibid.*, f° 109.

(2) *Ibid.*, f° 96.

(3) *Ibid.*, f° 251.

(4) SAINT-PRIEST à VERGENNES, 8 août 1783, f° 138.

La Russie fortifie les ports de Crimée, notamment celui de Balaklava. A Cronstadt, vingt-quatre bâtiments se trouvent rassemblés (2).

Les petites Puissances même s'agitent. Venise fait construire deux vaisseaux de quatre-vingts pièces de canon et deux frégates de trente pièces (3). La politique de cette Puissance peut sembler d'ailleurs assez bizarre. Elle ordonne une expédition, en Afrique, contre les Barbaresques, mais il y a tout lieu de croire, estime Vergennes, que c'est un prétexte (4). L'Empereur, en effet, sollicite vivement les Vénitiens de prendre parti pour les deux Cours Impériales, lors de la rupture prochaine (5). Venise veut aussi se donner une grande importance. Elle prétend que la Porte demande sa médiation pour régler le litige russo-turc (6). Mais aucune preuve ne pouvant en apporter la confirmation, il est permis de supposer que Venise cherche tout simplement à intriguer (7). Elle ne sait encore ce qui se passera. Mais, en tout cas, si une guerre éclate, elle veut intervenir pour prendre sa part de l'Empire Ottoman. Catherine négocie aussi la neutralité du Roi de Suède.

(1) *Ibid.*, 17 juillet 1783, f° 86.

(2) VÉRAC à VERGENNES, 12 juillet 1783, f° 19.

(3) *Corresp. Russie* 1783, f° 457 (Vol. n° 110).
Corresp. Venise, 1783, f° 378.

(4) VERGENNES à SCHLICK, 24 juin 1783, f° 312.

(5) SCHLICK à VERGENNES, 21 juin 1783, f° 297.

(6) *Corresp. Venise*, 1783, f° 329 et 331.

(7) VERGENNES à SCHLICK, 12 août 1783, f° 365.

(8) VÉRAC à VERGENNES, 19 juillet 1783, f° 63.

En France même, on commence à réfléchir à l'éventualité d'une intervention militaire (1).

L'Europe entière arme. La menace d'une guerre générale se précise. La diplomatie de Vergennes va maintenant l'écarter.

Section II : *Son développement et ses résultats*

L'Autriche, lors de la remise de l'Office du 14 juin, a pu se rendre compte des intentions de la France. Kaunitz a compris que cette Puissance s'opposerait aux projets orientaux de l'Autriche. Mais il estime possible de la faire revenir sur sa décision. La diplomatie autrichienne doit donc agir et essayer de modifier cette attitude.

La politique du Cabinet de Vienne présente une grave lacune : l'ignorance complète de la psychologie française. La France a déjà pu, à bon droit, être défavorablement influencée par la conclusion de l'Alliance austro-russe. Mais c'est ce que Joseph ne comprend pas : Il se figure que la France tient par-dessus tout à l'alliance autrichienne. Il croit que, crainte de la voir s'évanouir, elle adhérera à ses projets. L'Empereur aurait dû pourtant se rappeler l'histoire de la Succession de Bavière. Avec Vergennes, il doit savoir que la politique de la France n'épouse pas

(1) *Archives du Ministère des Affaires Etrangères : Mémoires et Documents, Russie (1775-1788)*. Vol. n° 16, f° 222 : *Avis du Secrétaire d'Etat de la Guerre relatif aux projets d'invasion de Leurs Majestés Impériales*.

servilement la sienne. Dans les négociations franco-autrichiennes qui vont maintenant se poursuivre, au lieu de faire preuve de souplesse, la diplomatie autrichienne va être imprégnée d'une raideur bien germanique. L'Autriche menacra elle sait cependant ses menaces sans effet, par suite de l'attitude prussienne. Elle sera alors obligée de céder. L'alliance subsistera toutefois. Mais combien elle restera chancelante ! La rancune de l'Autriche et sa conduite passée suffiront à en justifier la fragilité.

Joseph n'a pas compris le sens de l'office remis par Vergennes à Mercy. « La réponse que m'a faite la France est captieuse, faible et dévoile plus de mauvaise humeur que d'intention. » Va-t-il abandonner ses projets orientaux ? — Non, bien au contraire. Son imagination, fertile en expédients, lui en suggère un nouveau. La France a offert sa médiation à la Russie. Ne pourrait-il pas lui aussi lui demander également la sienne pour arranger ses différends avec la Porte ? Joseph croit qu'elle ne pourra refuser et il pourra alors faire éclater ses prétentions : « Je mettrais pour base de mes demandes l'accomplissement strict du Traité de Belgrade en déclarant comme nulles les conventions qui s'en sont suivies depuis et qui ont été obtenues, ou par négligence de mes négociateurs, ou des malheurs des temps, dont la Porte a profité. Je pense que l'on pourrait trouver dans la paix de Belgrade qu'il n'est pas bien clair, que la Valachie Autrichienne dût être rendue à la Porte, il

est sûr que nous devons garder les deux rives de la Save, depuis Sabacs jusqu'à l'Unna de la façon, comme l'a déterminée auparavant, la Paix de Passarowitz... » Joseph précise même ce qu'il veut obtenir par cette médiation : « Or, si nous pouvions seulement, par la médiation de la France, obtenir la Valachie autrichienne, les deux rives de la Save jusqu'à l'Unna, la partie de l'Unna entre l'Esclavonie et la Croatie et, enfin, la démolition des fortifications rebâties à Belgrade et Orsova », et, bon prince, il ajoute : « Je crois que je pourrais m'en contenter pour le présent. » Quant à la Porte, estime-t-il, « cette concession ne pourra lui être arrachée que par la crainte qu'il ne lui arrive pire et je pourrais même, après avoir prévenu la Russie et la France, commencer par me mettre en possession des districts ci-dessus notés... » (1)

La « Réponse de l'Empereur à l'Office du Roi » (2) remise par Mercy, le 12 août 1783, sans témoigner la même inconséquence, dénote cependant une incompréhension totale de la politique française. Certes, Kaunitz déclare que « l'Empereur a donné jusqu'ici les preuves les plus incontestables de la sincérité de ses vœux pour le maintien de la tranquillité dans la partie de l'Europe dans laquelle elle se trouve menacée actuellement ». Il signale « qu'il a employé à cette fin avec zèle, tant à Pétersbourg qu'à Constan-

(1) JOSEPH AN KAUNITZ, 5 juillet 1783. BEER, *op. cit.*, p. 134.

(2) *Corresp. Vienne*, 1783, f° 305.

tinople, toutes les représentations amicales qu'il a pu se permettre de faire. Il n'a pas hésité, même à se livrer aux mesures les plus coûteuses qui lui ont paru pouvoir contribuer au maintien de la paix et, au moyen de tout cela, il semble qu'il a prouvé ses intentions d'une façon qui n'admet aucun doute. » Il est pourtant difficilement admissible de croire que sa politique d'armements est une politique de paix ! D'ailleurs, après ces protestations, vont venir les menaces : « Mais comme il pourrait arriver que, malgré tous ses soins et tous ses efforts, la guerre vînt néanmoins à s'allumer entre la Cour Impériale de Russie et la Porte Ottomane et qu'il ne saurait se permettre dans des cas possibles d'en abandonner les suites aux hasards des événements qui pourraient, de façon ou d'autre, lui devenir funestes ou du moins très préjudiciables, il en croit pas devoir dissimuler au Roi très Chrétien, son Ami et son Allié, qu'en pareil cas, *il pourra se trouver dans la nécessité de devoir se déterminer à y prendre part pour sa propre sûreté présente et future.* »

Avec cet Office, la politique autrichienne s'est affirmée. Dans les dépêches lues à Vergennes le 9 juin, le concours autrichien aux entreprises russes n'est pas prononcé *in terminis*. A présent, l'Autriche avoue ouvertement — ce qui n'est pas pour surprendre Vergennes — son désir d'y participer. La politique autrichienne a donc évolué. La crise apparaît dès lors dans toute sa gravité.

Entre temps, Mercy continue à agir sur Marie-Antoinette. Il veut l'amener à intervenir auprès du Roi en faveur de l'Autriche. Il s'y prend d'ailleurs très habilement. Connaissant son orgueil et sa fatuité, il l'excite pour la forcer de prendre parti en faveur de son Frère. Comme il l'écrit à Joseph : « J'ai tâché de lui persuader que les circonstances actuelles allaient être la pierre de touche de son Crédit et que l'Europe entière fixerait à cet égard son opinion de façon que, si la Reine se laissait déjouer dans un point aussi essentiel, on regarderait comme une chimère l'idée que l'on a eue à présent de sa grande influence. » (1) Il sera d'ailleurs content de son élève et rendra ultérieurement hommage à ses bonnes intentions et à ses qualités charmantes (2).

Entre Vergennes et Mercy, les relations prennent mauvaise tournure. Ils échangent des paroles aigres-douces, Dans une conférence du 5 août, l'Ambassadeur lui déclare : « Vous avez toujours eu des mots aimables, polis pour la Russie. Vous n'avez jamais fait un pas décisif tandis que, pour nous, vous avez le courage de nous soupçonner. » (3) Mercy estime « que la circonstance présente est tellement au-dessus de ses forces qu'il en a été en quelque sorte écrasé.

(1) MERCY à JOSEPH, 17 août 1783. ARNETH et FLAMMERMONT, *op. cit.*, p. 198.

(2) MERCY à KAUNITZ, 30 septembre 1783. *Ibid.*, p. 215.

(3) MERCY à KAUNITZ, 5 août 1783. *Frankreich Berichte*, 1783 (VII-VIII), f^o 28.

Craignant la critique de ses ennemis, sur tous les partis qu'il pourrait prendre, il s'est laissé aller de méprises en méprises » (1).

La haine et la jalousie faussent le jugement de l'Ambassadeur autrichien. Vergennes n'est pas au-dessous de sa tâche dans la circonstance présente. Il a seulement conscience des intérêts de la France. « L'observation en forme de réplique à la réponse de l'Empereur » (2) que Barthélémy remet à Kaunitz, le 21 août, en apporte la preuve. « Le Roi ne juge point les motifs que l'Impératrice a énoncées dans son Manifeste, assure-t-il. Mais Sa Majesté doit à son amitié pour Sa Majesté l'Empereur de lui faire observer que, puisqu'il n'a eu aucune connaissance des vues ultérieures de la Russie, rien ne peut lui faire une obligation de les appuyer et de les favoriser à main-armée. »

Aussi laisse-t-il éclater sa surprise des intentions témoignées par Joseph dans sa note du 12 août : « Cependant l'Empereur prévoit le cas où il pourrait être entraîné à prendre part à la guerre. Le Roi n'aperçoit rien qui pourrait amener cette nécessité et Sa Majesté ne saurait se persuader que Sa Majesté Impériale, gênée par ses nouveaux liens avec la Russie, ne pouvant plus se montrer comme le défenseur de l'Empire Ottoman, veuille coopérer à sa destruc-

(1) MERCY à JOSEPH, 17 août 1783, précité.

(2) *Corresp. Vienne*, 1783, f° 317.

tion et, malgré une paix saintement observée par les Turcs, dans des conjonctures séduisantes pour eux, se prévaloir de leur établissement pour leur porter leur coup mortel et prendre part à leurs dépouilles. » Vergennes en profite pour développer à nouveau les principes de sa politique : « Si la crainte que la Puissance russe ne grave un jour sur la Puissance Autrichienne est un titre suffisant pour se compenser aux dépens d'un tiers innocent, ne doit-on pas prévoir que d'autres Puissances, craignant avec autant de raison que la Puissance autrichienne grave à son tour sur la leur, s'autoriseront de l'exemple des deux Cours Impériales pour se procurer des accroissements et des compensations aux dépens de qui il appartiendra. Où en sera l'Europe si jamais, ce qu'à Dieu ne plaise, ce monstrueux système venait à s'accréditer ? Tous les liens politiques dissous, la sûreté publique serait détruite et l'Europe n'offrirait bientôt plus qu'un théâtre de troubles et de confusions. » Après avoir brossé ce sombre tableau, Vergennes revient aux réalités présentes et déclare nettement à l'Autriche : « Sa Majesté se flatte que ses représentations ne seront pas infructueuses. *Mais si, contre son attente, son espoir était déçu, elle ne pourra plus, que prendre l'intérêt général et le sien propre pour régler sa conduite.* » Vergennes ne peut mieux dire que le maintien de l'Alliance est subordonné à la politique de l'Autriche. Si cette Puissance persévère dans ses projets orientaux, la France ne se considé-

rera plus liée par cette alliance. Elle reprendra sa liberté et agira aux mieux de ses intérêts. Vergennes ne souhaite pas cette éventualité. Il préfère le maintien de l'Alliance, aussi va-t-il à nouveau faire peur au Cabinet de Vienne avec la Prusse. Cette crainte, espère-t-il, détournera l'Autriche de l'Orient et permettra à l'Alliance — certes, non plus dans les mêmes conditions — de subsister : « Le Roi concevant que l'incertitude du parti, que prendra le Roi de Prusse, peut en jeter sur les résolutions de l'Empereur, Sa Majesté ne perd pas un moment à s'adresser à Sa Majesté Prussienne pour lui proposer un Concert tendant à prévenir les malheurs dont l'Europe est menacée si la guerre s'engageait en Turquie. Il serait agréable au Roi de voir l'Empereur partager un soin aussi désintéressé. Mais des considérations particulières pouvant y mettre obstacle, le Roi prendra volontiers sur son compte la garantie de tout ce dont il sera raisonnable de convenir pour que l'Empereur puisse sans inquiétude agir pour le bien de la paix et de la justice. »

Cet office a pour résultat de plonger Kaunitz dans une profonde colère. Les beaux projets orientaux s'évanouissent maintenant. Kaunitz sait que, sans la France, il ne peut persévérer dans sa politique. Toutefois, il éprouve le besoin de parader. Il ne veut pas paraître s'incliner devant cette Puissance. Barthélemy a une conférence orageuse avec lui et s'entend déclarer : « Surtout, prenez bien garde de faire quel-

que sottise contre la Maison d'Autriche, parce que le Roi ne s'en trouverait pas bien. » (1)

Les rapports franco-autrichiens s'enveniment. Le ton aigre des conversations diplomatiques laisse présager une rupture prochaine. Cependant, la France doit affecter la plus grande prudence possible, car l'Angleterre commence à s'agiter. L'Ambassadeur de France à Londres informe Vergennes que si la France intervenait contre la Russie, « le cri de la guerre serait universel en Angleterre » (2).

Toutefois, malgré l'acuité de la crise, un recul se manifeste dans la politique russe : l'impératrice accepte les Bons Offices de la France (3). Elle n'adhère pas certes aux bases précédemment proposées par Vergennes. Elle ne veut pas renoncer à la Crimée et au Kouban. « C'est en considération de la nécessité indispensable qu'elle s'est trouvée de recourir à l'annexion de la Crimée et du Kouban et c'est en considération de cet état de choses, autant que par l'impossibilité de revenir sur une résolution déjà exécutée et qui, par l'hommage prêté et la soumission profonde de la Nation Tartare, a pris toute sa sanction, que l'Impératrice se voit empêchée de mettre les bons offices du Roi à profit dans le sens dans lequel ils paraissent avoir été proposés. » Catherine estime que cette occupation « au lieu de trou-

(1) BARTHELÉMY à VERGENNES, 12 septembre 1783, f° 341.

(2) ADHEMAR à VERGENNES, 25 août 783, f° 85.

(3) *Corresp. Russie*, 1783, f° 251 (Vol. n° 111).

bler la paix entre la Russie et la Porte peut au contraire la cimenter et l'affermir davantage ». Elle accepte, en conséquence, la médiation française, mais à condition de garder ses conquêtes : « L'Impératrice verrait avec beaucoup de plaisir Sa Majesté Chrétienne employer son influence auprès de la Porte pour coopérer au même but et pour détourner celle-ci, en cas de besoin, de tout parti extrême dans une mesure qui ne la touche qu'indirectement. »

Un tel langage est bien différent de la conversation précédemment tenue par Ostermann à Verac. L'Impératrice abandonne ses grands projets orientaux, elle ajourne son rêve de l'Empire d'Orient et se contente seulement de la Crimée et du Kouban. A quelle cause peut-on attribuer un tel changement d'attitude ? — Tout d'abord au mauvais état des finances russes : Il devient difficile de rassembler une somme un peu considérable en or ou en argent et il en résulte un état de détresse (1). D'autre part, les maladies — la peste en particulier — causent dans l'Armée de Crimée des ravages affreux. Elle est maintenant dans un état déplorable et se trouve avoir éprouvé une diminution de moitié (2). Toutes ces circonstances amènent Catherine à faire preuve de modération. Il ne lui devient plus possible pour le moment de développer son plan. Elle doit se contenter de la Crimée et du Kouban.

(1) VÉRAC à VERGENNES, 23 septembre 1783, f° 298.

(2) *Ibid.*, 16 septembre 1783, f° 287.

La proposition de Catherine ne peut que satisfaire Vergennes. Il a compris — et il y a déjà longtemps — que la Turquie devra abandonner la Crimée et le Kouban à la Russie. La crise orientale pourra ainsi plus facilement se résoudre et la terrible menace d'une destruction de l'Empire Ottoman s'en trouver écartée. Aussi, dans une Note remise aux Ministres Plénipotentiaires de Russie à Paris (1), le 30 septembre 1783, va-t-il se hâter de prendre acte des nouvelles dispositions de l'Impératrice : « Le Roi a toujours été persuadé que Sa Majesté Impériale, en s'occupant à établir d'une manière absolue sa tranquillité et la sûreté de ses frontières, ne perdra pas de vue les moyens de concilier ce soin avec l'intérêt qu'elle a toujours manifesté pour la conservation de la paix générale et particulière. » Vergennes accepte la mission de médiateur que propose Catherine au Roi : « Sa Majesté réitérera ses bons offices à Constantinople pour disposer les Ministres du Divan à se prêter aux tempéraments propres à écarter tout sujet de guerre. » Il estime que l'Impératrice devrait se prêter à quelques accommodements. Dans le cas contraire, cette mission, croit-il, aurait peu de chance d'aboutir : « Mais ce but ne pourrait être difficile à atteindre si l'Impératrice, de son côté, ne montrait pas une tendance à se prêter aux modifications suffisantes pour la rassurer. Le Roi ne propose rien à cet

(1) *Corresp. Russie*, 1783, f° 359 (Vol. n° 111).

égard, il se borne à invoquer les principes reconnus de magnanimité de Sa Majesté Impériale. Aussi le Roi ne perd pas un moment à donner ordre à son Ambassadeur à Constantinople de renouveler les offices les plus instants pour engager la Porte Ottomane à partager les sentiments dont Sa Majesté Impériale se montre animée. »

Une lueur d'espoir commence maintenant à poindre à l'horizon. Mais, par suite de la politique autrichienne, la situation reste grave. La menace d'une guerre subsiste. Vergennes ne doit pas rester inactif. Il recommande à Saint-Priest d'engager les Turcs « à porter leurs soins à se mettre en force, à exercer et à discipliner leurs troupes, à former des magasins de vivres et à préparer une nombreuse artillerie » (1). L'Ambassadeur de France reçoit également ordre d'inciter la Porte « sans se prêter à une alliance avec le Roi de Prusse, de ménager ce Prince et de chercher à se rapprocher de lui ».

A Berlin, la proposition de la France a été reçue avec joie (2). Frédéric II déclare considérer son Alliance avec la Russie comme anéantie « par l'alliance que la Tsarine a fait avec une Cour qui a des intérêts directement contraires aux siens » (3). Malgré les aléas d'une guerre, il se déclare prêt à s'entendre

(1) VERGENNES à SAINT-PIEST, 29 août 1783, f° 181.

(2) ESTERNO à VERGENNES, 23 août 1783, f° 198.

(3) *Ibid.*, 1^{er} septembre 1783, f° 200.

avec la France. Seulement, il estime nécessaire de former un plan bien concerté, car « ce ne serait pas une bagatelle, dit-il, de s'engager dans une guerre contre un parti formé de l'Autriche, de la Russie, de l'Angleterre, du Danemark, et peut-être de la Suède. » D'autre part, il désire savoir « si la France considère son Alliance avec la Cour de Vienne comme anéantie, ou comme subsistante encore à quelque égard » (1). Frédéric II est un maître diplomate. Sentant l'Alliance Franco-Autrichienne quelque peu ébranlée, il veut pousser la rupture aussi loin que possible. Il n'y a d'ailleurs besoin de personne pour envenimer les relations entre la France et l'Autriche. En ce mois de septembre, elles prennent très mauvaise tournure. Depuis sa conclusion, l'alliance ne s'est jamais trouvée dans une épreuve aussi critique. Le désaccord entre le Cabinet de Vienne et celui de Versailles gagne du terrain. Le peuple Autrichien, jusqu'alors hostile aux projets orientaux de Joseph, parle d'une guerre prochaine contre la France (2). Tout le ressentiment de Kaunitz s'exprimera maintenant dans une « Réponse de l'Empereur aux observations du Roi en forme de réplique » (3) que Mercy remettra à Vergennes, le 23 septembre. « Aussi déraisonnable qu'insolent, constate le Chancelier, Monsieur de Vergennes m'a forcé

(1) *Corresp. Vienne*, 1783, f° 360.

(2) *Ibid.*, 5 septembre 1783, f° 207.

(3) BARTHELÉMY À VERGENNES, 18 septembre 1783, f° 357.

enfin à lui parler d'un ton qui pourra ne pas lui plaire, mais qu'il s'est attiré. » (1)

Le 23 septembre 1783, Mercy se rend chez Vergennes pour lui communiquer la note rédigée par Kaunitz (2). Afin d'éviter un éclat, il juge utile de l'entretenir, au préalable, de banalités. Mercy commence par l'inviter à venir chasser, le vendredi suivant, dans sa propriété située, entre Pontoise et Conflans Sainte Honorine, à Chenevières. Après lui avoir rapporté une foule de petits détails sans importance, il lui tient enfin un petit discours préliminaire : « Il a régné autrefois entre nos Cours une sincérité et une franchise absolue. Non seulement, vous avez douté de cette sincérité, mais vous avez ouvertement montré ces doutes. Vous avez exprimé certaines menaces à notre égard, bien que la faiblesse de l'Empire Ottoman soit connue, tandis que, vis-à-vis de la Russie, vous vous êtes exprimé dans un langage très doux. » Mercy remet ensuite à Vergennes l'office de Kaunitz. Cette note reproche d'abord à la France de n'avoir pas répondu catégoriquement aux propositions de l'Autriche : « L'Empereur ne pense plus devoir lui dissimuler que le mémoire ne lui apprenait aucune des choses sur lesquelles il avait requis le Roi de vouloir bien, en retour de confiance, s'expliquer vis-à-

(1) KAUNITZ à MERCY, 12 septembre 1783. ARNETH et FLAMMERMONT, *op. cit.*, p. 206.

(2) Les détails de cette entrevue sont consignés dans la dépêche de MERCY à KAUNITZ, du 1^{er} octobre 1783. *Frankreich Berichte*, 1783 (IX-X), f^o 37.

vis de lui. Il a cru pouvoir se borner à l'office d'un concert impossible dans son exécution à cause des engagements défensifs existant entre les deux Cours Impériales. » Après ce préambule, l'Autriche répond aux menaces de la France par d'autres menaces. « Mais comme Sa Majesté a jugé à propos de lui déclarer que, si ses représentations étaient infructueuses, elle ne pourra plus que prendre l'intérêt général et le sien propre pour régler sa conduite, l'Empereur, de son côté, croit ne pas devoir lui dissimuler qu'en ce cas, qu'il veut bien cependant ne devoir jamais exister, *il ne pourrait plus également de son côté que prendre l'intérêt général et le sien propre pour règle de sa conduite.* » Avec cette déclaration, l'alliance peut être considérée comme virtuellement rompue. La tension entre Versailles et Vienne atteint son maximum. La question orientale n'est pas seule cause de ce langage. Vergennes a vu juste : L'Autriche est inquiète de la politique prussienne de la France. Elle a toujours évité de se brouiller avec la Russie par crainte de la voir retomber dans les bras de la Prusse. Son autre Alliée, la France, négocie maintenant avec cette Puissance et recherche même son alliance ! Le dépit de l'Autriche est visible. Le projet de concert franco-prussien lui fait peur. L'Office l'exprime clairement : « L'Empereur ne peut s'en rapporter au reste qu'au propre jugement de Sa Majesté des suites que pourra avoir la démarche qu'elle a jugé à propos de faire vis-à-vis

de Sa Majesté Prussienne, ainsi que sur l'espèce de concert analogue à ses engagements avec la Russie auquel ce Prince croira pouvoir donner la main. *L'Empereur n'en connaît point de compatible, ni avec sa propre sûreté, ni avec les liens d'amitié et les engagements défensifs qui l'unissent à l'Impératrice de Russie*, et il ne peut par conséquent que se borner à des vœux bien sincères pour le maintien de la paix et aux assurances réitérées qu'il continuera avec zèle à y contribuer de tout son pouvoir. »

La lecture d'une telle note a pu troubler quelque peu Vergennes. Toute la politique future de la France s'en trouvera influencée. La question d'Orient est en voie de transformer le système politique de l'Europe. En tout cas, « Monsieur de Vergennes a subi avec grande douceur la bonne et sublime leçon bien méritée que Votre Altesse a jugé à propos de lui faire, écrit Mercy à Kaunitz, et il est plus probable qu'il ne s'exposera pas de long temps à en recevoir une pareille. » (1) L'Ambassadeur est partial. Vergennes lui fait, au contraire, après lecture de la note, une déclaration très digne : « Je suis comptable à mon Souverain et à ma Nation de toute la prévoyance nécessaire à employer dans une conjoncture aussi délicate. J'ai rempli à cet égard tout ce que je devais. Après un écrit pareil à celui que vous venez de me remettre, il ne me reste d'autre parti à prendre que

(1) MERCY à KAUNITZ, 30 septembre 1783. ARNETH et FLAMMERMONT, *op. cit.*, p. 214 .

celui de proposer au Roi, mon Maître, de ne plus donner de conseils et d'attendre l'issue des événements pour régler sa conduite d'après les circonstances. » (1)

La situation peut paraître grave à Vergennes, mais sa politique est justifiée. Depuis sa naissance, l'alliance franco-autrichienne est toute entière au service de l'Autriche. Pour la première fois, la France ose relever la tête et ramener l'alliance à son véritable but. Comme l'écrit Vergennes à d'Esterno : « Le Roi chérira cette Alliance aussi longtemps qu'elle assurera l'accomplissement de son objet, mais le Roi n'est pas dans la dépendance de cette Cour. » (2) Certes, la note du 23 septembre exprime sans ménagement l'humeur que cause à l'Empereur l'opposition du Roi. Vergennes pourrait combattre l'argumentation de cet écrit, mais il estime que, dans les circonstances critiques actuelles, rien ne serait plus nuisible qu'une guerre de plume. La France n'a, et ne doit avoir, qu'un souci, estime Vergennes : « Prévenir la révolution alarmante dont l'Empire turc est menacé. » Le jugement porté par le Cabinet Impérial sur la diplomatie française lui importe peu. « Le Roi s'en affecte si peu, dit-il à Barthélémy, qu'il a pris le parti de laisser l'écrit autrichien sans réplique et de se borner à agir conséquemment au plan que sa sagesse lui a fait

(1) MERCY à KAUNITZ, 1^{er} octobre 1783, précité, f^o 42.

(2) VERGENNES à D'ESTERNO, 3 octobre 1783, f^o 231.

adopter. » (1) L'annonce de la publication d'un Manifeste autrichien pour la fin octobre ne paraît pas d'ailleurs devoir concilier les choses. D'après les bruits qui circulent, ce Manifeste contiendrait la répétition des Provinces cédées par le Traité de Belgrade. En cas de refus des Turcs, l'Empereur entretrait aussitôt dans ces provinces et la guerre s'ensuivrait (2).

Bien qu'on ne trouve pas trace dans les Archives Autrichiennes d'un tel projet, la situation n'en est pas moins tragique ! Vergennes, avec toute sa lucidité habituelle, en perçoit la gravité (3). Puisque sa diplomatie n'a pas donné les résultats attendus, il doit songer maintenant à de nouvelles mesures : à l'éventualité d'une intervention armée. Vergennes ne se dissimule pas qu'elle se présente sous un jour peu favorable. En effet, dans un premier camp, la Russie et l'Autriche se trouveront solidement alliées. L'appui des Puissances pouvant, par leur poids et leurs moyens, s'opposer à leurs vues, apparaît, au contraire, sinon douteux, du moins précaire. Vergennes les passe en revue. L'Angleterre, croit-il, ne coopérerait pas volontiers à une telle action : « Les anciennes liaisons qui subsistent entre elle et la Russie, son désir de les resserrer et même de rétablir son

(1) VERGENNES à BARTHELÉMY, 3 octobre 1783, f° 381.

(2) ESTERNO à VERGENNES, 5 octobre 1783, f° 210.

(3) Les considérations qui suivent sont extraites de la dépêche de VERGENNES à SAINT-PRIEST, du 20 octobre 1783, f° 226.

ancien système avec la Maison d'Autriche ne peuvent faire présager qu'elle prêtera son concours à une Guerre dirigée contre les deux Empereurs. » Toutefois, il estime peu probable, malgré l'hostilité de son opinion publique, qu'elle se dressera contre la France. Certains symptômes permettent à Vergennes de le constater. Fox commence à s'intéresser aux affaires du Levant (1). Le Duc de Manchester est intervenu auprès de Vergennes. Il lui a demandé que la France se joigne à l'Angleterre pour déterminer la Porte à abandonner à la Russie la Crimée et le Kouban. De l'Angleterre, la France peut espérer la neutralité, mais une neutralité très partielle et très douteuse. En ce qui concerne la Prusse, Vergennes espère mieux. Les négociations présentes en donnent l'assurance. Mais là aussi, estime-t-il, les circonstances ne peuvent faire considérer son concours comme absolument certain. Le Roi de Prusse est bien vieux pour se lancer dans une guerre qui épuiserait ses moyens sans espoir d'une grande récompense. « Il désire très certainement l'intégrité de la Porte, note Vergennes, parce que tout accroissement ajouté à la Puissance de l'Autriche doit peser sur lui. Mais comme sa force majeure et consistante réside moins dans l'étendue de ses Etats et dans le nombre de ses soldats que dans les moyens économique qu'il s'est ménagé, voudra-t-il les épuiser et compromettre par là le sort de

(1) ADHEMAR à VERGENNES, 20 septembre 1783, f° 315.

sa couronne ? » Quant à l'Espagne, dont les liens sont si intimes avec la France : « Ses relations avec la Porte Ottomane sont si récentes, les intérêts si analogues, l'opposition des principes religieux si soutenus et cette Puissance si épuisée par la guerre qui vient de finir et le Roi Catholique si avancé en âge qu'il aime son repos », la France ne peut compter beaucoup sur son appui. « Le seul cas, où l'Espagne entrerait dans un système d'opposition aux projets de la Russie, écrit Montmorin à Vergennes, serait celui où l'Angleterre entrerait avec nous dans le même système. » (1)

La France reste donc la seule Puissance capable de s'opposer par les armes à l'Autriche et à la Russie. Comme Vergennes le dit « Le Roi est toujours prêt à faire le sacrifice de sa commodité personnelle lorsque l'intérêt général lui en fera un devoir. » Néanmoins la France ne peut souhaiter la guerre. Beaucoup de raisons motivent le désir de la paix. Vergennes ne peut oublier qu'une alliance, si lâche soit-elle, cimente l'union des deux Cours et que la Reine de France est fille de la Maison d'Autriche. Le Peuple français, à la suite de la dernière guerre, a besoin de repos. D'autre part, Vergennes se demande si une intervention française peut être d'un grand secours pour la Porte. Cela lui paraît assez douteux : « Vu l'éloignement où nous sommes de la Monarchie autri-

(1) MONTMORIN À VERGENNES, 16 juillet 1783, f° 55.

chienne, on ne pourrait l'attaquer qu'en Italie ou dans les Pays-Bas et la guerre, qui pourrait peut-être être un embarras pour l'Empereur, ne serait pas un soulagement bien grand pour les Turcs toujours exposés en plus aux attaques russes. » Pour toutes ces raisons, la France doit désirer la paix. Mais tout en la souhaitant, il ne peut être question d'assister en spectatrice indifférente au démembrement de l'Empire Ottoman. Elle a fait tous ses efforts pour éviter le conflit ; s'il survient, elle devra intervenir.

Une telle éventualité va d'ailleurs bientôt s'évanouir. Joseph connaît maintenant la position de la France. Il sait que des négociations sont en cours entre elle et la Prusse pour former un concert contre lui. Il a peur d'une union franco-prussienne et la crainte de cette alliance le fait renoncer à ses projets. La diplomatie de Vergennes porte ses fruits. L'Autriche abandonne ses projets de conquête de l'Empire Ottoman. Certes, à la fin de ce mois de septembre, les relations franco-autrichiennes sont plus tendues que jamais. La note du 23 septembre a paru consommer la rupture. Mais cet office n'est qu'une satisfaction d'amour propre de la part de l'Autriche. L'Alliance lui est plus utile qu'à la France : elle empêche cette Puissance de se lier avec la Prusse. L'Autriche, connaissant clairement les intentions de la France, ne peut plus battre qu'en retraite. Dès les premiers jours du mois d'octobre, ce qui est significatif, les préparatifs de l'Empereur se ralentissent.

Les envois de munitions de guerre sont suspendus, les troupes de Hongrie arrêtent leur marche, les régiments autrichiens congédient leurs soldats (1). Joseph abandonne définitivement ses projets orientaux. Il l'annonce à Mercy : « En preux chevalier, j'ai renoncé à toute tentation, ce qui sera le seul moyen par lequel je peux conserver à la fois mes liens avec la Russie, mon alliance avec la France et sauver la Porte. » (2)

Vergennes remporte une grande victoire diplomatique. Il a empêché l'Autriche de coopérer avec la Russie au démembrement de l'Empire Ottoman. L'Europe est préservée d'une guerre sanglante et c'est par sa politique qu'un conflit général a pu être évité. Si la paix en Orient n'est pas encore assurée — il reste à régler la question de l'annexion de la Crimée à la Russie — elle est du moins proche de l'être. Catherine, dont la politique est liée à celle de Joseph, limitera ses conquêtes à la Crimée et au Kouban. La question d'Orient, qui a manqué dégénérer en une question européenne, restera désormais localisée et sa solution en sera facilitée.

La détermination autrichienne a été prise par crainte de l'alliance franco-prussienne. En novembre, l'Autriche est encore inquiète de la politique de la France à l'égard de la Prusse. Mercy s'informe auprès de

(1) BARTHELÉMY à VERGENNES, 5 octobre 1783, f° 384.

(2) JOSEPH à MERCY, 30 octobre 1783. ARNETH et FLAMMERMONT, *op. cit.*, p. 220.

Vergennes des relations franco-prussiennes. Le Ministre l'assure qu'il ne s'est rien passé entre la Cour de Prusse et celle de Versailles. Il lui confirme qu'il reste attaché à l'alliance autrichienne « tant que cette alliance aura pour base et objet notre convenance, notre sûreté commune et celle de tout le monde » (1). Joseph peut d'ailleurs être rassuré. Vergennes a obtenu par la menace de l'alliance prussienne, ce qu'il a recherché. Il n'a plus besoin maintenant de persévérer dans cette voie. Frédéric a communiqué à d'Esterno un office verbal. Il lui fait savoir « qu'il désire une alliance avec la France, à l'exemple des deux Cours Impériales à l'exception qu'elle ne serait dirigée contre personne » (2). Vergennes, immédiatement, fait rompre les négociations. « Le Roi est très persuadé, fera-t-il déclarer à Frédéric II, que l'alliance dont il s'agit pourrait contribuer au maintien de la tranquillité de l'Europe, mais elle ne pourrait que donner un juste sujet d'ombrage à l'Empereur et elle occasionnerait dans la situation politique de l'Europe un mouvement dont il serait impossible de calculer les conséquences » (3). Vergennes, qui a su spéculer à merveille sur le maintien de l'alliance franco-autrichienne, veut maintenant la consolider. Le Marquis de Noailles, nommé Ambassadeur

(1) En français dans le texte. MERCY an KAUNITZ, 10 novembre 1783. *Frankreich Berichte* (XI-XII), f° 41.

(2) D'ESTERNO à VERGENNES, 21 octobre 1783, f° 256.

(3) *Corresp. Prusse*, 1783, f° 288.

de France à Vienne en remplacement du Marquis de Breteuil, est au courant de ses intentions. Au cours de sa première entrevue avec Kaunitz, il lui dit espérer « que l'alliance sera à l'avenir permanente et qu'elle n'aura rien de vacillant » (1). Joseph, lors de la remise des lettres de créances, l'assure également de son désir de conserver la plus étroite union avec le Roi (2). Certes, il y a encore quelques tiraillements. Kaunitz accuse la France de petites jalousies, de menées à Turin, de mouvements sur le Rhin et d'avoir trop de ménagements pour le Roi de Prusse. Mais le Chancelier Autrichien n'en vante pas moins cependant les avantages de l'alliance et les profits réciproques qu'il est possible d'en tirer (3). Les relations franco-autrichiennes sont maintenant normalement rétablies et l'alliance, malgré cette alerte, continue à subsister.

Depuis le 9 juin 1783, date à laquelle la Crise Orientale a éclaté dans toute son ampleur, à ce mois d'octobre, quel chemin parcouru ? — La question d'Orient est réduite au théâtre même de l'Orient. Joseph a abandonné le projet de partage de l'Empire Ottoman élaboré avec Catherine. L'Alliance franco-autrichienne est ramenée à son véritable but. La France est la directrice de la politique européenne. La Turquie verra certes la Crimée et le Kouban perdre leur indé-

(1) NOAILLES à VERGENNES, 25 octobre 1783, f° 417.

(2) *Ibid.*, 25 octobre 1783, f° 421.

(3) *Ibid.*, 20 novembre 1783, f° 512.

pendance. Mais, sans la France, que serait-il advenu de ses possessions européennes ? — Vergennes, grand homme d'Etat, a su procurer à son pays ces beaux résultats. La France, qui, sous le règne précédent, a perdu une partie de son influence, grâce à lui, la regagne maintenant.

Avec la victoire de Vergennes sur l'Autriche, le centre de gravité de la question d'Orient se trouve à nouveau déplacé. C'est à Constantinople qu'il faut maintenant nous transporter. Nous y verrons comment cette crise, qui aurait pu être si grave pour l'Empire Ottoman, va se terminer.

§ 4. — L'ISSUE DE LA CRISE

La lecture des pages précédentes peut faire croire que la crise est terminée. Il n'en est rien. Seule, la crise européenne, que la question d'Orient a fait surgir, est close ; reste la crise orientale. Vergennes a détourné la menace autrichienne. Il a fait avorter le plan austro-russe. La question d'Orient, avec toute sa complexité, n'en demeure pas moins ouverte et il faut maintenant, alors que le conflit est localisé, la résoudre.

Lors de la crise de 1782, nous avons vu toutes les difficultés rencontrées par Saint-Priest pour faire accepter à la Porte les trois points. Mais, en adhérant aux trois points, si humiliants soient-ils, la Porte sait que le dommage en résultant pour l'Empire Ottoman

n'est pas bien grand. En 1783, la situation est différente. La Crimée, le Kouban, Taman, perdus par la Turquie en 1774, sont annexés brusquement à la Russie. Les motifs donnés par la Tsarine ne légitime pas certes une pareille agression, faite en violation du droit des gens. Le traité de Kaïnardji est donc violé délibérément par Catherine et des populations tartares, de race semblable à celles de la Turquie, tombent sous le joug de la Russie. La Porte peut difficilement accepter cet état de choses. Il y va de son prestige. Comment faire admettre au peuple de Constantinople que l'Impératrice, au mépris des Traités les plus formels, s'est emparée de la Crimée et a assujetti des frères de race ? — D'autre part, la Porte a conscience du danger que représente l'installation de la Russie sur les bords de la Mer Noire. Constantinople est certes inexpugnable. Mais si la Russie poursuit sa politique d'armements navals, un grand danger planera sur l'Empire Ottoman et ce dernier ne se sera jamais trouvé devant une position aussi critique. Vergènnés, par sa diplomatie, a préservé l'Europe d'une guerre. Mais une guerre sur le front oriental pourra-t-elle être évitée et la Turquie ne va-t-elle pas prendre les armes contre la Russie ? — Il est impossible de se dissimuler la gravité de la situation. Si la Porte déclare la guerre à l'Impératrice, la question d'Orient dégénérera de nouveau en une question européenne et une conflagration générale ne pourra plus être écartée,

Heureusement pour la paix de l'Europe, le Grand Vizir, avec beaucoup de bons sens politique, ne tient pas à se lancer dans une pareille aventure. Déjà, sur les conseils de Saint-Priest, il a réglé l'affaire des Barbaresques à la satisfaction de l'Autriche (1). Seulement, ce ministre est en quelque sorte esclave de l'opinion publique turque. Si cette dernière qui, pour le moment sommeille, se réveille, il y a lieu de craindre qu'il ne soit plus maître de sa politique. Déjà, le Mouschavère, réuni à la fin septembre, a voulu précipiter la rupture. Le Grand Vizir a pu empêcher toutefois cette extrémité en représentant le succès apparent de la médiation française (2).

Saint-Priest, pour sa part, ne reste pas inactif. Il déploie tous ses efforts pour le maintien de la paix (3). Mais cette politique d'attente ne peut plus durer longtemps : les ennemis du Grand Vizir l'accusent de ne pas s'inquiéter de l'asservissement des Tartares (4). Il est aussi maintenant en possession du Manifeste de Catherine. Le Divan ne peut plus prétendre ignorer les intentions de la Tsarine. Il se doit pour le moins d'y répondre. Toutefois, le Grand Vizir hésite encore ; il préfère ajourner toute explication. Il tient néanmoins à faire préparer, dès à présent, un projet de

(1) *Correspondenz mit der Türkei*, 1783, f^{os} 162, 164, 166, 168, 170, 172, 174, 176 et 178.

(2) HERBERT an KAUNITZ, 10 octobre 1783, f^o 188.

(3) Office passé à la Porte, le 23 août 1783. *Corresp. Turquie*, 1783, f^o 179.

(4) SAINT-PIERST à VERGENNES, 25 septembre 1783, f^o 179.

réponse. Il s'adresse naturellement à Saint-Priest pour le rédiger. Celui-ci se met à la besogne et lui adresse un « Projet de Manifeste à publier s'il y a convenance de le faire » (1). Il nous suffira d'en reproduire la conclusion pour en juger l'esprit : « Malgré cet état de chose (l'annexion de la Crimée), la Sublime Porte, toujours pleine de confiance en la volonté divine, ne refuse pas de maintenir la paix et, en invitant la Cour de Russie à ne point la rompre, elle satisfait au devoir de la sincérité ; mais, si avec tout cela cette Cour ne change pas d'intentions et n'observe pas ses engagements, la Sublime Porte notifie par le présent Manifeste, qu'elle est résignée à tout ce qui plaira au Souverain-Arbitre de décider ».

Un nouveau facteur intervient maintenant dans la politique orientale : l'Angleterre. Cette Puissance, jusqu'à présent, s'en est tenue à l'écart. Mais son prestige vient d'être sérieusement atteint par le Traité de Versailles et elle juge bon de regagner en Orient l'influence perdue. D'après Saint-Priest (2), l'Ambassadeur d'Angleterre à Constantinople, le Chevalier Ainslie, informe, en octobre 1783, le Grand Vizir que la Cour Britannique a refusé de s'allier avec la Russie contre l'Empire Ottoman. C'est très adroit ; le Grand Vizir verra alors en l'Angleterre une alliée et cette dernière profitera des avantages inhérents à cette si-

(1) *Corresp. Turquie*, 1783, f° 217.

(2) SAINT-PIRIEST à VERGENNES, 21 octobre 1783, f° 255.

tuation. Devant cette démarche, toujours d'après Saint-Priest, le Grand Vizir prie l'Ambassadeur d'Angleterre « d'employer le Crédit de sa Cour pour engager l'Impératrice d'évacuer les Etats tartares ». La Tsarine refuse et déclare seulement que « si le Roi d'Angleterre emploie ses bons offices pour engager les Turcs à souscrire à l'assujettissement des Tartares, elle lui en serait très obligée. » Les Archives autrichiennes nous font apprécier différemment l'intervention anglaise (1). « Le Chevalier Ainslie, conte Herbert à Kaunitz, fit annoncer au Grand Vizir que la Cour Impériale de Pétersbourg avait demandé la médiation du Roi son maître, pour ajuster les différends qui partagent les deux Empires et que, Sa Majesté Britannique l'ayant accordé volontiers, lui, Ambassadeur, venait de recevoir l'ordre d'entrer à ce sujet en matière ». La dépêche de Saint-Priest fait supposer que la proposition anglaise a été accueillie avec joie par la Porte. D'après Herbert, elle l'aurait, au contraire, indisposée. « Ce message singulier surprit naturellement Hamid Pacha qui observa que la Porte ne reconnaissait à la Russie aucune prétention sur l'Empire Ottoman et on ne voyait pas de quel usage pouvait être une médiation ; qu'au reste, si elle devait avoir lieu, on ne pouvait empêcher d'y faire intervenir l'Ambassadeur de France au nom de sa Cour. Quoi qu'il en soit, le Grand Vizir répond à Ainslie

(1) HERBERT AN KAUNITZ, 23 octobre 1783. *Correspondenz mit der Türkei*, 1783, f° 249.

qu'il verra avec plaisir l'Angleterre s'entremettre, si toutefois la France ne s'y oppose pas (1). Une conférence entre l'Ambassadeur d'Angleterre et le Reys Effendi est jugée utile par le Grand Vizir et est fixée au 23 octobre 1783 (2). Lors de cette dernière, l'Envoyé Anglais assure le Ministre Turc de l'amitié sincère et désintéressée de l'Angleterre pour la Porte. L'Impératrice, annonce-t-il, a déjà accepté la médiation anglaise ; aussi la propose-t-il maintenant à la Porte. Il lui recommande de se résoudre à la cession de la Presqu'Île. La Cour de Pétersbourg s'engagera alors pour l'avenir à la fidèle observation du Traité de Kaïnardji, sous la garantie du Roi d'Angleterre. Devant cette offre, le Reys Effendi estime nécessaire d'en faire part au Grand Vizir et une nouvelle entrevue est décidée. Le Reys Effendi fait remarquer que rien ne pourra être négocié sans l'intervention de la France (3).

La conférence a lieu, le jeudi 30 octobre 1783, à Aïn-Ehli-Qâvâq (4). Le Reys Effendi se déclare maintenant satisfait de l'offre anglaise. Il souligne que « l'intention de la Porte est, en combinant les liaisons de la sincère amitié, de rester attachée au Traité de Kaïnardji ». L'Ambassadeur d'Angleterre réplique que la restitution de la Crimée est devenue im-

(1) SAINT-PRIEST à VERGENNES, 21 octobre 1783, f° 263.

(2) *Correspondenz mit der Türkei*, 1783, f° 28.

(3) SAINT-PRIEST à VERGENNES, 25 octobre 1783, f° 266.

(4) *Corresp. Turquie*, 1783, f° 284.

possible et que la guerre est sur le point de s'allumer. Or, le dessein de l'Angleterre est de la prévenir. Elle veut réconcilier les deux Empires à condition que la Crimée reste à la Russie. La Porte ne paraît pas y consentir. Aussi, conclue Ainslie, va-t-il en référer en sa Cour. Le Reys Effendi lui signale que l'intention de la Porte n'est pas de faire la guerre : « Elle veut maintenir son Traité ». D'autre part, il insiste à nouveau pour la comédiation de la France. L'Ambassadeur, devant le silence de Saint-Priest, l'assure être sans instructions de sa Cour, mais « l'Angleterre est tellement amie de la Sublime Porte qu'elle se retirerait même tout à fait de la médiation pourvu que, par l'entremise de la France, les affaires s'arrangent à son gré. »

La Porte est surtout inquiète du parti que prendra l'Autriche. Elle connaît l'alliance des deux Cours Impériales et a peur que l'Empereur exige à son tour un équivalent. A maintes reprises, elle a demandé à Herbert de préciser les sentiments de sa Cour. Mais ce dernier, sans instructions, n'a pu que lui donner des réponses vagues (1). Ce manque d'instructions se justifie par la lutte diplomatique franco-autrichienne. Kaunitz attend l'issue des conversations Vergennes-Mercy pour décider le parti à prendre envers la Porte. Au mois d'octobre, l'Autriche ne pouvant plus espérer, par suite de l'opposition française, coopérer à

(1) *Correspondenz mit der Türkei*, 1783, f° 20.

un démembrement de l'Empire Ottoman, Kaunitz adresse, le 18, ses instructions à l'Internonce Impérial (1). Le but final, dit-il, doit maintenant être la paix. Herbert devra donc agir de concert avec les Ambassadeurs de France et d'Angleterre. Mais sa mission consistera surtout à seconder leurs démarches « par des réflexions placées à propos sur la faiblesse actuelle des Turcs, l'état florissant des armées russes, le démembrement des provinces tartares par la paix de Kaïnardji, leur réunion nouvelle à l'Empire de Russie, etc., etc... » Comme suite à ces instructions, Herbert fait remettre, par son drogman, un message à la Porte, le 7 novembre 1783 (2). Il lui représente que l'annexion de la Crimée est sans importance et ne peut que consolider la paix. »... la Sublime Porte ne pourra que reconnaître dans l'indépendance passagère des Tartares, l'unique cause de tant de discussions désagréables aux deux Empires et dans son acquiescement à cette réunion, le moyen le plus sûr d'affermir la paix et de prévenir les calamités nouvelles. » L'Internonce approuve ensuite l'intervention des Ambassadeurs de France et d'Angleterre : « Animée de ces sentiments, ma très auguste Cour n'a pu qu'applaudir au parti que les Cours de Versailles et de Londres, amies communes des Puissances intéressées ont voulu prendre de concourir au même but par leurs bons offices et elle ne doute nullement que

(1) *Ibid.*, *Berichte*, f° 72.

(2) *Ibid.*, *Türkei Weisungen*, f° 73.

la Sublime Porte, prêtant à leurs conseils salutaires l'attention qu'ils méritent par leur importance, ne se détermine d'acquiescer à la réunion des Provinces Tartares, comme à l'unique moyen de prévenir les conséquences fâcheuses qui pourraient entraîner des mesures contraires. » Lors de la remise de ce mémoire, Festa, le drogman autrichien, ayant insisté sur la nécessité de l'acquiescement, le Grand Vizir lui réplique que les mots « acquiescer » et « consentir » ne pourront jamais être prononcés (1).

En ce mois de novembre, la situation reste bien trouble et bien obscure. Tous les efforts pour faire renoncer la Russie à la Crimée sont demeurés vains. La Tsarine ne veut accepter aucun compromis et entend garder sa conquête purement et simplement. Saint-Priest a suggéré à la Porte de demander à la Russie de désigner un Khan nominal. Cette solution, aux yeux du public turc, déguiserait l'annexion et permettrait au Divan de renoncer à l'indépendance. Mais l'Impératrice, intransigeante, répond que le rétablissement d'un Khan, même nominal, est impossible (2). Aucune transaction ne paraissant probable, le conflit va-t-il se résoudre par la Guerre ?

Si l'Autriche s'était trouvée libre du côté de la France et si la lutte diplomatique entreprise par Vergennes n'avait pas été gagnée par lui, cette solution

(1) HERBERT AN KAUNITZ, 10 novembre 1783, f° 70.

(2) SAINT-PIERRE À VERGENNES, 31 octobre 1783, f° 290.

aurait certainement prévalu. Comme le déclare Catherine, dans son Mémoire du 9 novembre : « Le silence de la Porte au Manifeste pourrait déjà tenir lieu d'une déclaration de guerre ». Mais il ne peut être question pour cette princesse d'entreprendre seule une guerre contre la Porte. Certes, si l'Autriche avait voulu respecter scrupuleusement les clauses du Pacte d'Alliance de 1781, la non-réponse au Manifeste aurait constitué un excellent *casus fœderis*. Comme l'Autriche veut maintenant s'abstenir, Catherine doit jeter du lest et se contenter de ses conquêtes actuelles. D'ailleurs, devant l'importante position stratégique de la Crimée, elle peut considérer son but comme en partie atteint. D'autre part, il est douteux qu'au cas où elle aurait voulu étendre ses conquêtes, la France et l'Autriche, maintenant alliées, l'aurait laissée opérer à sa guise. Déjà Mercy a sondé Vergennes sur la formation d'un concert destiné à contrebalancer l'agrandissement de la Russie (1). L'Autriche, très versatile dans sa politique, sait que, sans la France, elle ne peut rien faire en Orient. Aussi essaie-t-elle maintenant de renverser les positions et de dissocier en quelque sorte l'alliance de 1781. Il devient donc nécessaire pour la Tsarine de terminer au mieux de ses intérêts son litige avec la Porte. Elle juge

(1) VERGENNES à NOAILLES, 3 novembre 1783, f^o 480. VERGENNES lui a répondu : « Sauvons la crise présente et entendons-nous ensuite sur ce qu'il y aurait de mieux à faire si pareille circonstance renaissait ».

utile de faire remettre au Divan, le 9 novembre 1783, un mémoire. Il est communiqué à Vergennes par Mercy, le 6 novembre (1). Il paraît toutefois au Cabinet de Vienne prématuré et dangereux. Kaunitz estime qu'il aurait été prudent d'attendre que les esprits excités à Constantinople se soient calmés. Mais ce mémoire n'en constitue pas moins, si dur paraîtrait-il aux yeux des Turcs, la consécration de la reculade russe et, en cela, il marque l'issue de la crise. Examinons-le maintenant (2).

Il commence par les protestations hypocrites de la Russie « qui se flatte d'avoir convaincu la Porte de son envie sincère de vouloir resserrer tous les nœuds d'amitié et d'une parfaite harmonie avec elle ». L'Office rappelle ensuite « les entraves de différentes espèces subies par le Traité de Kainardji en Crimée et en Kouban ». La Russie estime que ces violations n'auraient pu se produire si la Crimée s'était trouvée alors annexée à la Russie : « Par là, les Tartares ne pouvant influencer à l'avenir sur leurs voisins par des troubles toujours renaissants et la Russie ayant pourvu de son côté à la sûreté de ses frontières sans laquelle tous les avantages de la paix devenaient illusoires, on peut dire que les choses sont rentrées dans les véritables bornes, que la justice et l'intérêt réciproque des deux Empires lui avaient assigné depuis longtemps ». La Russie ne peut certes

(1) *Correspondance Vienne*, 1783, f° 489.

(2) *Correspondance Turquie*, 1783, f° 308.

mieux présenter les choses. La Crimée et le Kouban sont ses frontières naturelles. Comme elle désire la paix avec la Porte, cette dernière doit donc reconnaître les dites frontières naturelles. L'Impératrice, dans son office, paraît étonnée que le Divan ne soit pas convaincu de cette vérité primordiale. La Porte veut-elle la guerre se demande-t-elle ? Elle pourrait le croire devant les armements turcs : « Comme ces préparatifs de guerre qu'on lui voit faire imposent à la Russie l'obligation de se tenir également en état de guerre », la Cour Impériale ne peut laisser subsister un tel état forcé et « en conséquence, elle déclare la première :

« 1° Que, résolue de maintenir à tout prix l'état actuel de la Crimée, du Kouban et de Taman, elle ne souhaite pas moins l'amitié et le bon voisinage avec la Porte.

« 2° Que ces pays ne formeront plus un objet de discussion directe vis-à-vis de la Porte.

« 3° Que, pour donner à celle-ci, dès à présent, des preuves réelles de son amitié et de ses intentions pacifique, la Cour Impériale de Russie lui offre nommément de ne jamais faire valoir sur le territoire de la forteresse de Soukhoun-Kaleh les droits réclamés autrefois par le Khan des Tartares et de borner ses limites dans le Kouban à la rivière qui porte ce nom, en renonçant à toute prétention sur les autres nations tartares établies en deçà de ce fleuve, c'est-à-dire du côté de Soukhoun ».

La Russie propose en outre à la Porte de rédiger une déclaration réciproque par laquelle elles promettaient « d'observer religieusement entre elles le Traité de Paix de 1774, la Convention des limites de 1775, la Convention de 1779, le Traité de commerce de 1783, à l'exception des articles concernant les Tartares ». Après ces déclarations, viennent les menaces : « L'acceptation ou la non acceptation de ces offres et le plus ou moins de délai que la Porte y mettra éclaircira la Cour de Russie sur ce qu'elle aura à se promettre de sa part. En écoutant ses vœux les plus intimes, elle désire certainement de conserver la paix avec la Porte, mais si celle-ci, contre ses propres intérêts, préférerait la guerre, ce sera toujours avec regret, mais sans crainte que la Cour Impériale de Russie développera derechef toutes les forces que la Providence divine lui a confiées pour repousser l'attaque et pour se maintenir dans la juste possession de ses droits. »

Malgré ces menaces, il n'en reste pas moins établi que ce mémoire est un correctif du Manifeste et peut constituer une excellente base de négociations. Vergennes s'en rend immédiatement compte. « Malgré que la note russe est defectueuse dans le fond et dans la forme, estime-t-il, il faut souligner qu'elle présente un moyen de procurer à la Porte des sûretés contre toute invasion ultérieure » (1). Aussi or-

(1) VERGENNES à SAINT-PRIEST, 11 novembre 1783, f° 320.

donne-t-il à Saint-Priest « d'engager la Porte à chercher dans l'exposé de l'Impératrice, ce qui pourrait faire le premier point d'une négociation. L'Impératrice se montrant disposée à donner toute assurance pour l'avenir sur certaines possessions tartares, il y aurait peut-être moyen de disposer la Porte à demander que cette assurance s'étendît aux Pays limitrophes qu'elle a intérêt de conserver et même à toutes ces possessions... Vous pourriez chercher à inspirer directement à la Porte le désir de profiter de cette note pour se montrer disposée à entendre avec la Russie un arrangement par lequel la Russie se désintéressera de la manière la plus formelle de toute prétention ultérieure sur le territoire où est situé Otchakow et le Pays de Budziac (Bessarabie) » (1). Pour atteindre ce résultat, Vergennes, dans ses instructions à Saint-Priest, lui signale aussi les conséquences défavorables d'un refus turc : si la Porte n'accepte pas le texte russe, elle s'expose à subir l'attaque, non seulement des Russes et des Autrichiens, mais aussi des Anglais. La France ne sera plus alors en mesure de secourir directement le Grand-Seigneur. Les armées françaises peuvent bien tenir tête à l'Angleterre, mais elles ne pourront plus faire une diversion favorable aux Turcs » (2).

Les négociations vont maintenant reprendre à

(1) *Ibid.*, 11 novembre 1783, f° 318.

(2) *Ibid.*, 11 novembre 1783, précité, f° 320.

Constantinople. L'Ambassadeur d'Angleterre a reçu l'ordre de sa Cour de se concerter avec Saint-Priest (1). Ses instructions sont sensiblement identiques. Le Cabinet de Saint-James estime que les circonstances actuelles ne permettent pas à la Porte de recouvrer par la force les provinces tartares. Il croit donc que le meilleur parti pour la Turquie est de souscrire à leur incorporation à la Russie (2). Comment vont se dérouler maintenant les pourparlers entre les deux Comédiateurs et la Porte ? L'Ambassadeur d'Angleterre constate que l'Envoyé de Russie a ordre de traiter par lui-même. Il propose donc de le laisser faire et d'appuyer sa négociation par la remise d'offices. Saint-Priest préfère agir directement auprès du Divan. Il adopte cette solution. Il a une conférence, le 13 Novembre 1783, avec le Grand Vizir. Ce dernier se voit recommander vivement d'avoir à prendre en considération les dispositions conciliantes de la Russie. Malgré la déception causée par cette déclaration, le Grand Vizir accepte néanmoins le principe d'une conférence avec l'Ambassadeur de Russie. C'est un beau succès pour la diplomatie française. Toutefois le Ministre Turc ne veut pas négocier seul à seul avec la Russie. Comme il en fait part à Saint-Priest, les offices des Cours de France et d'Angleterre ont été admis par la Porte. Aussi cette dernière croirait-

(1) SAINT-PIRIEST à VERGENNES, 10 novembre 1783, f° 312.

(2) *Ibid.*, 19 novembre 1783, f° 327.

elle manquer aux égards qui leur sont dûs en ne faisant point passer les négociations par leurs Ambassadeurs (1).

La conférence russo-turque a lieu le 19 Novembre. Bulgakow déclare aussitôt qu'il a ordre, en cas de refus ou de retard, de demander ses passeports. Il démontre ensuite les bons effets de l'accord projeté : « Netteté de la démarcation des nouvelles frontières, attention qu'a sa Cour de ne faire mention nominale, ni du Khan supprimé, ni de la religion musulmane ». Le Grand Vizir lui réplique qu'il ne se refuse pas à un accord. Mais il ne peut terminer cette affaire sans l'intervention des Cours de France et d'Angleterre. « Nous céderons la Crimée, déclare le Grand-Vizir, mais il faut que nos amis interviennent ; c'est mon dernier mot » (2). Il ne faut pas entendre le terme « intervention » dans son sens habituel. L'intervention de la France et de l'Angleterre à la future convention signifie, aux yeux de la Porte, la garantie du Traité de Kaïnardji par ces Puissances. En effet, malgré ses dénégations postérieures (2), l'Ambassadeur d'Angleterre a fait remettre un office où il parle « de la fidèle observation du Traité de Kaïnardji sous la garantie du Roi d'Angleterre » (4). Ceci explique l'insistance du Grand-Vizir : par intervention, il en-

(1) *Ibidem.*

(2) *Ibid.*, 22 novembre 1783, f° 337.

(3) *Ibid.*, 19 novembre 1783, f° 327. HERBERT an KAUNITZ, 21 novembre 1783, f° 101.

(4) *Ibid.*, 25 octobre 1783, f° 266.

tend garantie. Saint-Priest lui fait toutefois observer qu'une entremise de Puissances amies ne peut avoir lieu sans le commun accord des parties intéressées. « Eh bien ! lui répond le Grand-Vizir, si on nous dénonce la guerre, nous la soutiendrons. Au reste, je répète que je ne me refuse pas à un engagement, pourvu qu'il passe par la coopération des deux cours » (1).

Malgré cette petite difficulté, une paix prochaine paraît assez probable. Le Divan est résolu maintenant au sacrifice de la Crimée (2). Aussi l'Ambassadeur de Russie juge-t-il bon de lui faire tenir « un projet de convention à échanger entre sa Cour et la Sublime Porte » (3).

L'article premier de ce projet stipule que le Traité de Paix de 1774, les conventions de 1775 et de 1779, le Traité de 1783 continueront d'être strictement et inviolablement observés. Seuls, seront abrogés l'article 3 du Traité de 1774 et les articles 2, 3 et 4 de la Convention de 1779.

L'article deuxième énonce que la Cour Impériale de Russie ne fera jamais valoir les droits que les Khans des Tartares ont formé sur le territoire de Soukhoum-Kaleh. Elle le reconnaît appartenir en toute propriété à la Porte Ottomane.

Dans l'article troisième « la Cour Impériale de

(1) *Ibid.*, 22 novembre 1783, précité.

(2) *Ibid.*, 25 novembre 1783, f° 342.

(3) *Corresp. Turquie*, 1783, f° 354.

Russie, en admettant pour frontière dans le Kouban la rivière de ce nom, déclare renoncer, en même temps, à toutes les nations Tartares établies en deça de ce fleuve ».

Ce projet de Convention est communiqué à Vergennes. Il trouve une objection à faire. L'article 3 du Traité de Kainardji contient l'exception que la forteresse d'Otchakow et son district restent à la Porte. Il ne peut donc être abrogé purement et simplement. Aussi propose-t-il d'ajouter à l'article premier, après ces mots : « A l'exception de l'article 3 du Traité de 1774 et des articles 2 et 3 de la convention de 1779 », la phrase suivante : « En tant seulement qu'ils ont rapport à l'indépendance des Tartares, tout autre objet qui y serait compris devant avoir son entière exécution » (1).

Le 8 Décembre, d'accord avec Bulgakow, Herbert fait à son tour une démarche à la Porte (2). Il lui représente l'intérêt sincère porté par l'Empereur au maintien de la Paix. Il lui recommande ainsi de vouloir bien « par une résolution prompte et digne de mettre une bonne fois fin à la crise présente ». L'Internonce assure enfin le Ministre Ottoman que le plus important est d'éviter la guerre.

Pendant que se déroulent ces négociations, une certaine effervescence prend naissance à Constanti-

(1) *Ibid.*, f° 356.

(2) HERBERT AN KAUNITZ, 10 décembre 1783. *Correspondenz mit der Türkei*, 1783, f° 258 et 262.

nople. Sa source est double. Tout d'abord, les gens de loi s'agitent. Ils sont peut-être disposés à l'abandon des Tartares, mais ont la répugnance d'un acte public (1). D'autre part, « le Roi de Prusse souffle le feu pour porter la guerre ». Le drogman prussien échauffe les esprits et presse la Porte de contracter alliance avec son Maître (2). Dans l'esprit de Vergennes, le Roi de Prusse, par cette politique, se propose deux buts : Il se voit isolé en Europe. Si une guerre russo-turc s'allume, en cas d'intervention de l'Empereur, il peut espérer une alliance avec la France. Le deuxième mobile est plus complexe. Si les armées impériales entrent en guerre contre les Turcs, il espère pouvoir étendre ses domaines et sa puissance vers Dantzig et la Pologne. En tout cas, Vergennes ordonne à Saint-Priest de faire remarquer à la Porte qu'une alliance turco-prussienne ne ferait pas une diversion, mais plutôt un moyen de compensation entre le Roi de Prusse et les Cours de Vienne et de Pétersbourg (3).

Les pourparlers entre la Russie et la Porte ne s'en poursuivent pas moins et une nouvelle conférence a lieu le 15 Décembre. La Porte refuse de prendre un parti, annonce-t-elle, tant que les Cours de Versailles et de Londres ne se seront pas expliquées à ce sujet. Malgré le refus russe d'accepter cette médiation,

(1) SAINT-PIERRE à VERGENNES, 10 décembre 1783, f° 376.

(2) *Ibid.*, 6 décembre 1783, f° 360.

(3) VERGENNES à SAINT-PIERRE, 17 décembre 1783, f° 393.

elle n'en a pas moins à cœur de recevoir leurs conseils ». Bulgakow lui répond que ses ordres lui enjoignent de regarder tout délai comme un refus (1).

La crise, qui a paru vouloir se résoudre, va-t-elle à nouveau rebondir ? Saint-Priest comprend les dangers de la politique turque. Il lui passe un office verbal le 17 décembre 1783 (2). Il s'avoue surpris des déclarations du Capitan Pacha. Ce dernier a signifié à l'Envoyé de Russie que la Porte attend les réponses des Cours de France et d'Angleterre. Or, la médiation française a été refusée par l'Impératrice et Saint-Priest « ne peut qu'exhorter la Porte à des sentiments pacifiques sans que le Ministre ottoman puisse attendre de sa Cour quelque chose de plus ».

Le 18 décembre, le Grand-Vizir rassemble un Mouchavère. Il essaie d'amener ses membres à l'idée d'un accommodement sur les affaires des Tartares. Il tâche de faire comprendre qu'elle finira ainsi, non par une concession pure et simple, mais avec quelques avantages pour la Turquie (3). Pour cette politique, le Ministre turc a besoin de l'aide de Saint-Priest. Il lui suggère de se concerter avec l'Ambassadeur d'Angleterre pour engager la Russie à laisser à la Porte l'île de Taman. Le Divan peut, en effet, revendiquer cette île comme lui ayant appartenu. Taman n'est qu'une cession faite par lui au Khan des

(1) SAINT-PIERRE à VERGENNES, 24 décembre 1783, f° 401.

(2) *Corresp. Turquie*, 1783, f° 388.

(3) HERBERT au KAUNITZ, 24 décembre 1783, f° 340.

Tartares et non à l'Impératrice de Russie. Moyennant cette rétrocession, il se désisterra de la Crimée et du Kouban. D'autre part, il réclame l'assurance que la Cour de Vienne ne viendra pas à son tour demander quelque chose (1). Cette dernière demande est le résultat des menées du Roi de Prusse à Constantinople. Le Ministre de ce Souverain continue d'insinuer à la Porte qu'elle n'aura pas de sûreté, ni de tranquillité à faire droit aux exigences russes : l'Empereur est prêt à formuler ses prétentions dès que celles de la Russie seront satisfaites (2). Saint-Priest refuse de faire droit à cette demande. Il la considère comme injurieuse pour l'Empereur. Quant à la proposition de Taman, il tente une démarche auprès de Bulgakow, mais en vain. Saint-Priest, devant l'insuccès de sa tentative, fait remarquer au Divan qu'il ne peut être question de batailler avec la Russie. La conservation de l'île de Taman ne vaut pas la peine de prolonger une négociation si importante à terminer. Cette île est nécessaire aux Russes comme clef du détroit de la mer d'Azow, dont ils ont aujourd'hui tout le littoral. Si Taman restait entre les mains de la Porte, elle ne pourrait donc servir qu'à lui attirer des querelles fréquentes avec la Cour de Pétersbourg (3).

Saint-Priest informe les Ministres des deux Cours

(1) SAINT-PRIEST à VERGENNES, 24 décembre 1783, précité.

(2) *Ibid.*, 24 décembre 1783, f° 407.

(3) *Ibid.*, 24 décembre 1783, f° 401.

Impériales de sa précédente conversation avec le Grand-Vizir. L'Internonce estime alors devoir intervenir et faire pression de son côté sur le Divan. Le 22 Décembre 1783, le drogman autrichien présente un mémoire à Hamid-Pacha (1). « L'Empereur, énonçait-il, trouve que les propositions de la Russie tendent à maintenir et à affermir sur une base solide la paix qui subsiste entre les deux Empires. Il espère que la Porte y adhèrera. Or, elle ne saurait ignorer que le renouvellement des anciens traités d'alliance qui unissent indissolublement les deux Cours, et malgré que les intentions de l'Empereur soient pacifiques, les mesures de précautions prises par Sa Majesté Impériale pourraient se convertir en des démarches effectives lorsque les esprits aigris ne seront plus ouverts à des conseils modérés et conciliatoires. En conséquence, l'Internonce Impérial et Royal a l'honneur d'exhorter la Sublime Porte à conclure sans nul délai ultérieur l'arrangement définitif qui lui est offert sur le nouvel état de choses dans les provinces tartares. » A la suite de la remise de ce mémoire, le drogman autrichien arrache au Grand-Vizir la promesse de signer la future convention. Mais il exige toujours un territoire quelconque afin de s'en faire mérite auprès de l'opinion (2).

Le Grand-Vizir, avons-nous dit précédemment, dé-

(1) *Correspondenz mit der Türkei*, 1783, f° 344.

(2) HERBERT an KAUNITZ, 24 décembre 1783, f° 340.

sire voir garantir la nouvelle convention par la France et l'Angleterre. Malgré les objections présentées par Saint-Priest au Divan, Vergennes n'est pas opposé à une telle garantie. Au contraire, il donne ordre à l'Ambassadeur de France à Londres d'agir auprès de Fox pour qu'il en fasse accepter le principe par Catherine (1). Vergennes voit dans cette intervention une garantie pour l'avenir. Aussi, sans même attendre la réponse anglaise, envoie-t-il les pleins pouvoirs du Roi à Saint-Priest « pour donner l'acte de garantie des conditions du Traité, convention ou tel acte qui sera conclu par notre entremise et celle du Roi de Grande-Bretagne entre les deux Puissances contractantes » (2). Comme Vergennes l'écrit à Saint-Priest, « le Roi pense qu'il y a moyen d'en finir en partant des dernières propositions russes si l'on peut mettre un terme aux prétentions ultérieures de la Russie » (3).

La proposition de Vergennes à l'Angleterre n'aboutira pas. Fox est renversé et le nouveau Ministère ne veut pas prendre parti immédiatement (4). Ce contre-temps est assez grave. L'Impératrice n'aurait pu refuser la demande anglaise sans annoncer par là des vues ultérieures.

En tout cas, à Constantinople, il devient important

(1) VERGENNES à ADHEMAR, 20 décembre 1783, f° 435.

(2) *Corresp. Turquie*, 1783, f° 456.

(3) VERGENNES à SAINT-PIERST, 24 décembre 1783, f° 451.

(4) *Ibid.*, 20 décembre 1783, f° 440.

pour le Divan d'accepter le projet de convention. Le 24 Décembre, les drogman russe et autrichien sont renvoyés chez le Grand-Vizir pour lui déclarer que les Ambassadeurs ne peuvent accorder ni le moindre délai, ni une cession de territoire. Ils insistent pour que le jour de la signature pure et simple soit fixé. Le Grand-Vizir leur répète encore qu'il signera, mais, dans l'état où l'affaire se trouve, il ne peut encore déterminer le jour. Après ce message, le drogman russe sort et Festa reste seul pour lui faire part de la façon de penser d'Herbert (1). Le Grand-Vizir lui expose alors le plan qu'il veut suivre pour s'assurer les suffrages nécessaires. Il promet de signer cependant l'acte exigé par la Russie (2).

Après le 24 Décembre, trois difficultés subsistent encore (3).

1°) On veut stipuler par un article exprès la liberté de s'expatrier, avec leurs biens et leurs familles, pour tous les Tartares musulmans qui ne voudraient pas vivre sous la domination russe.

Bulgakow rejette cette prétention. Aucun obstacle n'ayant été apporté jusqu'à présent à l'émigration, est restée seule dans le pays la partie de la nation voulant se conformer au changement. Devant cette remarque, la Porte s'incline.

(1) *Correspondenz mit der Türkei*, 1783, f° 353.

(2) *Ibid.*, f° 34.

(3) HERBERT an KAUNITZ, 8 janvier 1784. *Correspondenz mit der Türkei*, 1784, f° 3.

2°) La deuxième difficulté a trait à la question d'Otchakow signalée par Vergennes. Bulgakow acquiesce à la demande de la Porte et il est convenu que ce point sera réglé dans l'article 1 de la Convention.

3°) Au moment de la signature de cette dernière, le Divan signifie brusquement à Bulgakow que le Grand Seigneur vient de nommer plénipotentiaires: le Capitan Pacha, le Reys Effendi et le Radiles Rier Moufti Zadi Achmed Effendi. Il lui demande en même temps communication de ses pleins pouvoirs pour y conformer les pleins pouvoirs des négociateurs turcs. Le dessein de traîner en longueur apparaît de nouveau. Le plein pouvoir de Bulgakow parlant de négocier, traiter, stipuler, il craint, comme Herbert, que les nouveaux plénipotentiaires exigent une nouvelle discussion de l'affaire. Aussi veulent-ils sommer le Grand-Vizir de tenir sa promesse de signer lui-même. Le 3 Janvier, les deux drogmans lui sont envoyés de nouveau (1). « Hamid Pacha apprit avec peine, conte Herbert à Kaunitz, notre opposition à un expédient auquel il attachait sa sûreté personnelle et au moyen duquel, il espérait de se garantir de la responsabilité et des chicanes qu'on pourrait lui susciter. Car toute la politique de ce Premier Ministre est réduite à inspirer à tout le monde, sans s'afficher, les sentiments pacifiques dont il est animé et à faire passer l'arrangement convenu pour l'ouvra-

(1) *Ibid.*, f° suiv. 7 et 9.

ge commun du Serail, de la Porte, des Ulemas et des corps de Milices. Dans ces dispositions, Hamid Pacha nous donna toutes les assurances possibles sur sa sincérité, leva les difficultés que nous appréhendions et fixa le jour de la conclusion, de sorte que ce dernier effort fit perdre aux Turcs toute espérance d'avoir la moindre modification nouvelle. Aussi, M. de Bulgakow, ayant mis cette forme si essentielle aux yeux du Grand-Vizir, il ne fut plus question que de préparer tous les actes et, à une heure après-midi (1), on signa et on échangea à Ain-Ehli-Qâvâq la convention à la satisfaction générale de tous les intéressés et j'ose le croire de l'Europe entière, dont le repos allait être troublé par une guerre sanglante... » (2).

La convention du 8 Janvier 1784 (3) est semblable au projet primitivement dressé. L'article 3 du Traité de Kaïnardji, les articles 2, 3 et 4 de la Convention de 1779 — ceux relatifs à la Crimée, au Kouban et à Taman — sont abrogés. Toutefois, « l'expression contenue dans ces articles que la forteresse d'Otchakow et son ancien territoire appartenaient à la Porte aurait sa valeur et serait observée telle qu'elle est ». Cette mention est importante : elle assure aussi clairement que possible les possessions ottomanes en Europe du côté de la Russie jusqu'au Boug et au Bo-

(1) Le 8 janvier 1784.

(2) *Ibid.*, f° 5.

(3) Texte in DE MARTENS, *op. cit.*, p. 707.

rysthène. En Asie, l'article 3 de la Convention détermine que la Russie admet pour frontière, dans le Kouban, la rivière de ce nom. Enfin, dans l'article 2, elle renonce à faire valoir ses droits sur le territoire et la forteresse de Soukhoun.

La crise est maintenant résolue. La convention du 8 janvier 1784 clôture un épisode de la question d'Orient. L'importance de cet acte ne saurait se dissimuler et pourtant, comme l'écrit avec tant de raison le Marquis de Noailles : « Ceux qui liront cette convention dans cinquante ans ne se douteront pas que l'objet en ait été aussi important pour l'Europe. On croira que c'est une simple explication où les deux Empires sont entrés amicalement pour le maintien de leurs droits respectifs... » (1) Cette convention, par sa conclusion, a préservé l'Europe d'une guerre générale, d'une révolution politique. Elle est l'œuvre de Vergennes. C'est lui l'inspirateur de cette politique de paix, de cette politique de sagesse. Mais si la question d'Orient se trouve maintenant close, il nous importe de dresser le bilan de ces quatre années et d'en déduire les conséquences pour l'avenir. Ce sera l'objet de notre conclusion.

(1) NOAILLES à VERGENNES, 31 janvier 1784, f° 58.

CONCLUSION

Quatre années se sont écoulées. Elles sont dominées politiquement par la conclusion d'une alliance russo-autrichienne. Nous l'avons vue s'ébaucher à Mohilev. Elle s'est réalisée en mai 1781. Elle est dirigée contre l'Empire Ottoman et constitue pour lui une grave menace. Dès sa signature, elle joue. Pour la première fois, en 1781, dans l'affaire du Consul Général des Trois Provinces, la Russie et l'Autriche font cause commune. La Tsarine veut fixer la résidence de cet agent à Bucarest, la Porte à Silistrie. L'intervention autrichienne fait céder cette dernière. L'Impératrice apprécie les avantages de son alliance avec l'Empereur. Elle est encouragée à pousser plus avant. Une occasion se présente. En juin 1782 des troubles surgissent en Crimée. Le Khan Schahyn-Ghirei est détrôné. Le moment propice de mettre à exécution les grands projets élaborés à Mohilev est-il venu ? — Les deux empereurs le croient. Ils échafaudent un plan de partage de l'Empire Ottoman. Mais, pour ne pas s'aliéner les autres Cours Européennes, ils veulent que la Porte soit l'agresseur. En la poussant à bout, pensent-ils, elle prendra la première les armes : Ca-

therine rétablit Schahyn-Ghirei dans sa dignité de khan, alors que le Traité de Kaïnardji lui défend de s'immiscer dans les affaires intérieures de la Crimée. Mieux encore, elle attribue à la Porte la responsabilité de sa destitution. Elle lui présente, conjointement avec Joseph, un ultimatum : elle exige l'acceptation de trois points déterminés et l'informe qu'en cas de refus, la force résoudra le litige. La situation devient grave. Vergennes en comprend le péril. Il a été Ambassadeur à Constantinople et connaît la décadence de l'Empire Ottoman. Une guerre ne peut que lui être fatale et entraîner sa ruine. Or, la France a intérêt à sa conservation. Pour cela, il faut pousser la Porte à accepter les trois points. Vergennes donne ses instructions à Saint-Priest. Celui-ci parvient à faire adhérer le Divan aux prétentions russes. La guerre est évitée, mais les alliés ont aussi remporté une nouvelle victoire. Par peur, la Turquie a souscrit à leur ultimatum. Elle avoue par là sa faiblesse et les incite à recommencer l'épreuve de leur puissance. En avril 1783, Catherine, sous prétexte de quelques troubles à Taman, incorpore à son Empire, contrairement au droit des gens, la Crimée, le Kouban et Taman. Une nouvelle crise orientale s'ouvre ; elle devient vite européenne : Catherine offre à Joseph de prendre à son tour un équivalent. L'Empereur désire ardemment la Moldavie et la Valachie. Mais sa position géographique l'oblige d'avoir le consentement de la France, son autre alliée. Avec l'aide de cette Puis-

sance, la Prusse peut, en effet, être facilement contenue. Mercy informe Vergennes que la nécessité du maintien de l'équilibre force l'Autriche à s'emparer des Principautés. Il demande son accord et offre à la France, en échange, l'Egypte. Mais Vergennes n'est pas partisan d'une telle politique, il est ennemi des conquêtes. L'Egypte serait d'ailleurs sans avantage pour la France ; au contraire, la ruine de l'Empire Ottoman porterait un coup terrible au commerce français. L'intégrité de la Porte s'impose. Vergennes doit donc s'opposer à tout prix aux entreprises austro-russes. Il imagine un plan : empêcher Joseph de se saisir de l'équivalent réclamé par lui et, en laissant à la Russie ses conquêtes, permettre à la crise orientale de se résoudre dans le cadre de l'Orient et non de l'Europe. La réalisation n'en est pas facile. Joseph ne veut pas renoncer à ses projets. Vergennes l'y forcera adroitement. Il offre les bons offices de la France à la Russie pour régler son différend avec la Porte et demande à Joseph de former un concert avec la France et... la Prusse, sa mortelle ennemie. Les deux propositions sont refusées. Les relations franco-autrichiennes se tendent, l'alliance est même virtuellement rompue. Vergennes sait le danger de la situation. Il ne s'avoue pas vaincu et continue ses pourparlers avec Frédéric II. Il songe même à l'éventualité d'une intervention militaire. Mais Joseph II a peur d'une alliance franco-prussienne dirigée contre lui. Il capitule et abandonne ses projets orientaux. Catherine,

par suite de difficultés internes et de la carence autrichienne, ajourne son grand projet de l'Empire Grec et déclare se contenter de la Crimée et du Kouban.

La crise européenne est terminée ; reste à régler la crise orientale. Vergennes envoie ses instructions à Saint-Priest. La France et l'Angleterre prêtent leurs bons offices et le Divan, par la Convention du 8 janvier 1784, souscrit à l'annexion de la Crimée, du Kouban et de Taman à la Russie. La crise orientale est à présent close. Son bilan paraît bien modeste et les désastres subis par la Turquie bien minimes : cette Puissance n'éprouve aucune perte territoriale et se retrouve, en 1784, dans ses frontières de 1780. Si apparemment il n'y a aucun changement, la situation orientale, en réalité, s'est transformée. La Crimée et le Kouban ont perdu leur indépendance. Ils appartiennent à la Russie. Cette puissance domine maintenant en Mer Noire et la Turquie se trouve directement menacée. La Russie, d'autre part, par le Traité de Commerce de 1783, a obtenu des avantages considérables. En 1784, la situation de la Porte est plus précaire que jamais. La politique de Vergennes en est-elle la cause indirecte et n'aurait-il pas dû lui conseiller de résister ? Dans un Mémoire adressé au Roi (1), le 29 avril 1784, Vergennes justifie sa politique : « Tout énorme que le sacrifice des Turcs pa-

(1) *Archives Nationales*, Cartons des Rois (K. 161, n° 26 bis, pièce 2).

raisse, il est bien moins grave et moins funeste que l'aurait été celui qu'aurait entraîné une guerre dans laquelle la Porte Ottomane, luttant contre les deux Cours impériales, aurait infailliblement succombé... » A bien considérer, le mal n'est d'ailleurs pas bien grand. La Turquie peut remédier à ses effets. Mais elle doit régénérer son organisme politique, abandonner son insouciance et sa nonchalance, sortir de sa léthargie et prendre les décisions nécessaires pour en imposer à ses redoutables voisins. A ce prix, sa ruine peut être évitée et la Question d'Orient n'avoir plus jamais à se poser. Vergennes le signale également au Roi : « Il est encore à espérer que celle-là (la Porte), avertie par les malheurs qu'elle vient d'éprouver, avisera aux mesures les plus propres à se soustraire à de nouvelles humiliations. » Vergennes adresse des instructions en ce sens à Sainte-Priest (1). L'histoire nous apprend comment ses conseils ont été suivis.

Cette période 1780-1784 est le véritable point de départ de la Question d'Orient, telle qu'elle se poursuivra jusqu'en 1914. Pour la première fois, la Turquie est prise en tutelle par l'Europe. Toutes les grandes Puissances interviennent en 1783. Résultat : la Turquie voit la Crimée et le Kouban perdre leur indépendance. Ce phénomène se renouvellera par la suite et chaque crise orientale, où s'entremettront les gran-

(1) VERGENNES à SAINT-PIEST, 14 février 1784, f° 61.

des Puissances, sera cause d'un démembrement de l'Empire Ottoman. En 1783, la Question d'Orient adopte son caractère définitif : Elle est à la fois orientale et européenne. La Russie n'est plus seule à s'occuper de la Turquie. Toutes les grandes Puissances lui portent maintenant intérêt. Lorsqu'une crise surgira, toutes voudront intervenir et, naturellement, en tirer le maximum de profits.

Cette conséquence, pour la période actuelle, a eu un mérite : elle nous permet de mieux apprécier le rôle de Vergennes. Si l'alliance austro-russe marque diplomatiquement les années 1780-1784, la figure de Vergennes est celle qui, pendant la même période, apparaît avec le plus d'éclat. Ses adversaires, malgré leur rang et leur puissance, sont tous vaincus. L'Empereur, avec toutes les armes politiques et familiales dont il dispose, est obligé de s'incliner. Il est forcé à renoncer à la Moldavie et à la Valachie. Son alliance avec la Russie, contrairement à son attente, est stérile ; elle n'a profité qu'à cette Puissance. Catherine a certes conquis la Crimée et le Kouban ; mais par rapport à l'Empire d'Orient, combien ce résultat est modeste ! Vergennes sort grand vainqueur de cette lutte. La pacification de l'Europe est son œuvre : il a empêché une guerre générale et a redonné à la France le premier rang dans le concert européen. La politique orientale de Vergennes a triomphé. Le but proposé est atteint : l'Empire Ottoman subsiste.

A proprement parler, il n'y a pas une politique

orientale de Vergennes, mais simplement une politique de Vergennes. Les principes, bases de sa politique orientale ne sont-ils pas identiques à ceux qui, depuis toujours, sont le fond même de sa politique : « Si la force est un droit ; si la convenance est un titre, quelle sera la sûreté des Etats ? » Vergennes, apôtre de la paix et de la justice, occupe dans l'histoire de la France une place de premier ordre. Il appartient à la lignée des grands hommes d'Etat qui, de Richelieu à Delcassé et Briand, ont su faire rayonner son nom dans le monde entier. Comme eux sa mémoire continuera à inspirer la diplomatie française et puisse cette dernière, fidèle à la tradition d'un Vergennes, poursuivre son œuvre de paix !

ANNEXES

TABLE DES ANNEXES

- ANNEXE N° 1 : *Réflexions sur l'Entrevue prochaine de Sa Majesté l'Empereur avec l'Impératrice de Russie dictée par Son Altesse le Prince de Kaunitz, le 23 avril 1780.*
- ANNEXE N° 2 : *Projet de Traité d'Union, d'Amitié et de Garantie défensif signé entre Sa Majesté l'Empereur des Romains, Roi d'Hongrie et Bohême et Sa Majesté l'Impératrice de toutes les Russies.*
- ANNEXE N° 3 : *Contre Projet d'un Traité défensif d'Union d'amitié et de garantie entre Sa Majesté l'Impératrice de toutes les Russies et Sa Majesté l'Empereur des Romains, Roi de Hongrie et de Bohême.*
- ANNEXE N° 4 : *Article séparé et secret.*
- ANNEXE N° 5 : *Article séparé et secret.*
- ANNEXE N° 6 : *Fakrir de la Porte du 1^{er} janvier 1783.*
- ANNEXE N° 7 : *Traduction littérale de la déclaration donnée par le Grand-Vizir sur les Affaires de Crimée le 1^{er} mai 1783.*
- ANNEXE N° 8 : *Traduction d'un Rescrit de Sa Majesté Impériale de toutes les Russies adressé au Prince de Galitzin, le 8 avril 1783 et présenté le 8 mai 1783.*
- ANNEXE N° 9 : *Précis de l'Insinuation que Monsieur le Comte de Mercy est chargé de faire de bouche à Monsieur le Comte de Vergennes.*
-

ANNEXE N° I

RÉFLEXIONS SUR L'ENTREVUE PROCHAINE DE SA MAJESTÉ
L'EMPEREUR AVEC L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE DICTÉES
PAR SON ALTESSE LE PRINCE DE KAUNITZ LE 23 AVRIL
1780 (1).

Les connaissances personnelles décident ordinairement pour la vie de l'opinion que les hommes prennent les uns des autres et cette opinion quelconque de leurs sentiments réciproques par la suite des temps.

Le Roi de Prusse d'ailleurs n'aura pas manqué sans doute de donner à l'Impératrice de Russie les idées les plus odieuses du prétendu caractère moral de Sa Majesté Impériale, ainsi que des vastes et dangereux projets qu'il lui prête. Il est à supposer que ses suggestions insidieuses seront soigneusement secondées par les personnes de la suite de l'Impératrice, qui sont dévouées à ce Prince et ce tissu de noirceurs, mis en œuvre par main de maître, rendra par conséquent cette entrevue bien plus délicate encore que n'ont coutume de l'être déjà par elles-mêmes toutes celles de ce genre.

La Sagesse de Sa Majesté Impériale a de quoi ras-

(1) *Vorträge*, 1780 (IV-VII), f° 62 (IV) (HAUS-HOF-U. STAATS. ARCHIV, WIEN).

surer cependant parfaitement sur tous les dangers possibles de la circonstance dans laquelle elle se trouvera et ce n'est moyennant cela que pour satisfaire à son ordre que l'on se permet de soumettre à son jugement quelques réflexions à cet égard.

L'Impératrice de Russie doit nécessairement supposer une cause à l'entrevue que lui a témoigné désirer Sa Majesté Impériale, il est impossible, attendu la haute opinion que l'on a d'elle, que l'Impératrice n'attribue l'envie de la voir, qu'à un simple mouvement de curiosité. Elle doit avoir imaginé quelque autre motif : On lui en aura insinué d'ailleurs plusieurs et, comme vraisemblablement, ils auront été dictés par la méchanceté et le projet de faire du mal, il paraît important de mettre l'Impératrice, s'il le peut, dans le cas de savoir à quoi s'en tenir à cet égard, dès le premier moment, au cas qu'ainsi qu'il est vraisemblable, Elle fournisse à Sa Majesté Impériale l'occasion de s'entretenir avec elle dans son Cabinet.

Il semble donc, qu'à cet effet, il pourrait convenir de lui dire tout de suite.

Que Sa Majesté Impériale la remerciait cordialement de ce qu'elle avait bien voulu lui accorder le plaisir de faire sa connaissance : Qu'elle l'avait désiré : 1° Pour jouir de la satisfaction de voir par elle-même une Princesse que toutes ses actions, qu'elle avait suivies avec attention depuis son avènement au Trône de l'Empire de Russie lui avait fait admirer par toutes

les grandes qualités de l'âme et de l'esprit qu'elle y avait constamment retrouvé. 2° Pour se mettre elle-même à portée de se faire connaître et juger pour l'Impératrice et, enfin, 3° Pour rétablir, s'il était possible, entre elle et l'Impératrice, un système de sentiments réciproques, qu'elle avait toujours regardé et regarderait dans tous les temps comme ne pouvant être que très utile à l'intérêt des deux Empires.

Que, quant au premier de ces motifs, il ne devrait donc pas lui paraître étonnant que Sa Majesté Impériale ait vivement souhaité connaître de près une Princesse qui, depuis longtemps, l'avait aussi fortement et aussi fréquemment intéressé.

Que, pour ce qui la regardait, Sa Majesté Impériale savait par tout ce qui lui était revenu de France et d'ailleurs, que l'on s'occupait continuellement du soin charitable de lui prêter toutes sortes de vues et de projets ambitieux et alarmants, que l'on se permettrait même d'annoncer dès à présent tous les dangers, auxquels ces prétendus projets exposeraient l'Europe, à concerter dès à présent entre elles des mesures conséquentes à ces insinuations insidieuses. Que Sa Majesté Impériale assurait l'Impératrice sur sa parole d'honneur qu'à toutes ces noirceurs, il n'y avait pas un mot, pas le moindre principe de vérité.

Qu'elle n'avait et n'aurait de sa vie aucune idée, aucune vue et aucun projet qui pût ou dût inquiéter qui que ce soit dans le monde et qu'elle avait été bien aise de mettre l'Impératrice, à la pénétration de la-

quelle elle savait fort bien que rien n'échappe à portée, de pouvoir juger par elle-même de la valeur de ces calomnies ainsi que des intentions, qu'engageaient ceux qui les débitaient à ne pas s'en faire un scrupule.

Et pour ce qui était enfin de la troisième des raisons qui avaient fait désirer à Sa Majesté Impériale la connaissance personnelle de l'Impératrice, elle ne lui cacherait pas qu'elle était une suite de la conviction où elle est, qu'il serait très désirable pour l'intérêt réciproque de l'Empire de Russie et de la Monarchie Autrichienne qu'il pût s'établir entre les deux Cours une amitié sincère et une bonne intelligence confidentielle et réciproque, à laquelle elle ne voyait rien que de conforme à leur utilité mutuelle et à l'augmentation de leur considération ; et rien en même temps qui ne pût très bien se combiner avec les engagements qu'elles pouvaient avoir de part et d'autre, dès le moment que l'Impératrice de Russie n'en avait point d'offensif avec le Roi de Prusse, comme Sa Majesté croyait devoir le supposer. Qu'après cet épanchement Sa Majesté Impériale croyait ne pas se devoir se permettre une plus longue dissertation sur ce sujet, pour ne pas perdre des moments précieux, qu'elle n'avait destinés qu'au plaisir de faire sa Cour à l'Impératrice. Mais que si tôt ou tard, et de façon ou d'autre, l'Impératrice jugeât lui convenir de suivre cette idée et de la faire traiter sérieusement par ses Ministres, Sa Majesté Impériale aurait soin de

faire parvenir les instructions nécessaires au Comte de Cobenzl dès qu'elle en serait informée.

Sa Majesté Impériale pourrait, à ce qu'il semble, s'en tenir personnellement à ces ouvertures amicales, qui pourront peut-être faire quelque effet par le ton de franchise avec lequel elle saura les exposer. Mais comme il pourrait arriver cependant que ou l'Impératrice elle-même, ou au moins son favori Potemkin, cherchassent l'occasion de parler d'affaires, ne fut-ce que pour tâcher de pénétrer les véritables intentions et les vues de Sa Majesté Impériale, l'on croit que pour répondre parfaitement à ses ordres devoir lui exposer succinctement ce que l'on pense sur les différents objets, dont il pourrait être question.

Il se peut que l'on mette sur le tapis quelques propos relatif aux insinuations malicieuses du Roi de Prusse et, en ce cas il semble que l'on pourrait répondre : que les projets offensifs qu'il prête gratuitement à la Cour de Vienne contre lui sont destitués de toute vraisemblance, attendu qu'il faut lui supposer au moins assez de lumière et de raison pour sentir que le Roi de Prusse a tout autant de moyens de défense qu'elle ; et pour ne pas comprendre que comme la Russie et peut-être d'autres Puissances, ne doivent pas être disposés à consentir à l'anéantissement de la Puissance Prussienne, il serait absurde de regarder pareil projet comme possible quand même, il n'aurait pas par lui-même toutes les difficultés dont il est accompagné.

Que d'ailleurs tout le monde sait que, pour tout le mal que nous a fait et tâché de faire le Roi de Prusse, nous ne lui avons jamais fait aucun. Que nous ne l'avions jamais attaqué tandis qu'il a déjà été quatre fois l'agresseur vis-à-vis de nous. Que nous ne nous sommes jamais permis aucun des moyens de lui nuire qu'il a constamment employé sans cesse de mettre en œuvre contre nous, et que personne ne sait mieux que l'Impératrice que nous n'avons même jamais rien fait pour tâcher de l'indisposer contre lui, et de même aucune démarche quelconque pour tâcher de rompre ou d'affaiblir seulement les liens de son alliance avec lui ; tandis que c'était pourtant par là, à ce qu'il semble, que naturellement il eût fallu commencer si nous avions jamais eû les projets qu'il nous suppose. Que l'Impératrice pouvait être persuadée que rien n'était plus faux et plus éloigné de notre pensée que tout ce qu'il nous attribuait et qu'elle pouvait compter au contraire que jamais nous ne prendrions les armes contre le Roi de Prusse, à moins qu'il ne nous y forçât par une cinquième agression, ou par des procédés qu'il fût impossible de souffrir, mais que, si en échange, après la fâcheuse expérience que nous avons été dans le cas de faire déjà tant de fois de la haine implacable et de ses mauvaises intentions à notre égard, il était tout simple à la vérité, que nous nous occupassions sérieusement de tous les moyens possibles de pourvoir à notre sûreté et à notre défense, il était absurde, au contraire, de vouloir faire

croire entre autres que la construction de quelques places fortes en Bohême, indispensables pour une défense plus facile de ce Royaume, prouvait des projets offensifs, tandis qu'en tout cas elle prouvait le contraire.

Il se pourrait aussi que l'on fit mention de l'utilité dont serait le rétablissement d'une liaison plus intime entre la Russie et la Cour de Vienne ; et en cela on pourrait témoigner que l'on en est très convaincu et que l'on y voyait même aucun obstacle en supposant toujours néanmoins que l'Empire de Russie n'avait point d'engagement offensif avec le Roi de Prusse ; Attendu que, dès lors, rien ne pouvait empêcher qu'elle ne contractât également avec d'autres Puissances des engagements semblables à ceux qu'elle avait avec le Prince, et que, moyennant cela entre elle et la Maison d'Autriche, on ne convînt de la garantie réciproque de toutes ses possessions en Europe, ainsi que l'on se trouvait avoir déjà un traité de garantie réciproque de ses Possessions en Pologne ; pareil arrangement qui ne blesserait en façon quelconque les engagements que se trouvent avoir les deux Empires avec leurs Alliés respectifs devant pouvoir se faire aisément sans qu'aucun d'eux fut en droit de s'en plaindre.

Et s'il arrivait que l'Impératrice de Russie en goûtât l'idée, on pourrait également déclarer que le Comte de Cobenzl serait muni des instructions nécessaires

à cet effet dès qu'elle en croirait le moment venu et trouverait bon d'en avertir la Cour de Vienne.

Au sujet de la malicieuse insinuation que nous savons avoir été faite par le Roi de Prusse, que nous avons le projet de mettre sur le Trône de Pologne, ou un des Archiducs, ou le Duc Albert de Saxe, on pourrait la détruire en faisant sentir qu'il faudrait que nous fussions aveugles pour ne pas comprendre l'impossibilité de l'exécution d'une pareille idée contre le gré de la Russie, ainsi que son peu de valeur relativement à nous. Qu'il est notoire et bien facile à avérer en tout cas que nous n'entretenez de liaisons en Pologne, avec aucun des Magnats de ce Royaume, que nous n'y avons qu'un Chargé d'affaires très insignifiant, et que l'Impératrice peut être assurée que lorsque nous y aurons un Ministre accrédité dans la personne du Baron Thugut, ce Ministre sera chargé d'aller en tout de concert avec l'Ambassadeur de Russie si cela convient à l'Impératrice supposé, comme il est naturel, que son Ambassadeur ait des instructions en conséquence dans la persuasion où nous sommes que la Russie ne pense point à faire passer la couronne de Pologne sur la tête d'un Prince étranger ; mais qu'elle veut y maintenir la royauté dans la personne d'un Piaste.

S'il s'en présente l'occasion, on pourrait avouer aussi sans difficulté que l'on est parfaitement instruit sur toutes les intrigues du Roi de Prusse à Constantinople pour engager la Porte à la quadruple alliance

contre nous, dont sans doute l'Impératrice de Russie doit avoir connaissance. Mais que nous avons une trop haute idée de la sagesse et la perspicacité de l'Impératrice pour avoir jamais pû douter un moment qu'elle n'ait senti dans toute son étendue, les vues, la noirceur et en même temps toute l'absurdité de ce monstreux projet et qu'ainsi bien loin d'avoir la moindre inquiétude à cet égard, nous sommes persuadés qu'elle saura prendre les mesures nécessaires pour prévenir les suites fâcheuses que pourrait avoir pareille menée.

Peut-être, pareilles explications pourraient-elles amener quelques propos plus directs et plus positifs sur les dispositions dans lesquelles pourrait-être la Cour de Vienne, relativement à un Concert contre la Porte Ottomane, et, en ce cas, comme la matière est d'autant plus délicate que l'exécution d'un pareil arrangement rencontrerait sans doute de très grandes difficultés et qu'il convient cependant de ne pas ôter toute espérance à l'Impératrice au sujet de ce projet favori, il semble qu'il pourrait convenir de répondre de façon à ne pas lui ôter tout espoir d'y voir jamais donner les mains par la Maison d'Autriche, mais, en même temps, sans avoir l'air d'en être empressé et, par cet effet, on pourrait peut-être se borner à témoigner qu'en général on n'est pas plus éloigné de s'entendre avec l'Impératrice de Russie que sur tout autre et que, moyennant cela, comme la possibilité de l'exécution d'un aussi grand projet

ne peut que dépendre de la parfaite réciprocité dans les moyens et les avantages à stipuler, on ne peut qu'attendre ce qu'il plaira à l'Impératrice de confier sur ses idées à cet égard, lorsqu'elle le jugera à propos, en l'assurant cependant préalablement que, sur cette occurrence ainsi que toute autre, on se fera toujours un vrai plaisir de s'entendre avec elle s'il est possible.

Si l'on faisait mention de la guerre actuelle, il semble qu'on pourrait dire : que l'on serait bien aise sans doute de la voir terminée plus tôt que plus tard et de façon à ne pas voir altérer notablement l'équilibre qui a subsisté jusqu'ici entre les Puissances belligérantes, qu'à cette fin on avait offert les bons offices pour moyennner la paix dès après la conclusion de la Paix de Teschen. Que dès lors on avait insinué tant en France qu'en Espagne que l'on serait bien aise de joindre ses offices à ceux de l'Impératrice de Russie, que l'on persistait dans les mêmes intentions et que moyennant cela, on serait toujours prêt à s'entendre et à faire cause commune à cet égard avec elle dans le temps et de la façon qui lui paraîtrait la plus convenable.

Quant à Monsieur de Potemkin, Sa Majesté Impériale ne manquera pas sans doute de le traiter de la façon qui lui paraîtra la plus propre à captiver ce favori qui peut faire beaucoup de bien et beaucoup de mal et, moyennant cela, comme l'on sait qu'il a des vues sur le Duché de Courlande, il pourrait être

utile de lui témoigner de la disposition à les seconder s'il voulait en suggérer lui-même les moyens.

ANNEXE N° II

PROJET DU TRAITÉ D'UNION D'AMITIÉ ET DE GARANTIE DÉFENSIF SIGNÉ ENTRE SA MAJESTÉ L'EMPEREUR DES ROMAINS, ROI D'HONGRIE ET DE BOHÊME, ET SA MAJESTÉ L'IMPÉRATRICE DE TOUTES LES RUSSIES (1).

Au nom de la Très Sainte et Indivisible Trinité.

*Soit notoire à tous ceux à qui appartiendra
ou peut appartenir en manière quelconque.*

Sa Majesté l'Empereur, Roi d'Hongrie et de Bohême, d'une part, et Sa Majesté l'Impératrice de toutes les Russies, de l'autre, désirant de resserrer entre elles de plus en plus et pour toujours les liens de la plus sincère amitié et de la plus parfaite harmonie et de contribuer autant qu'il peut dépendre d'elles au maintien de la tranquillité générale sur le continent. Leurs dites Majestés ont jugé que rien n'était plus propre à remplir des vues si salutaires que de renouveler les anciennes liaisons défensives qui ont subsisté entre les deux Monarchies et de donner en même temps plus d'étendue à la garantie dont elles étaient déjà convenues d'une partie de leurs Posses-

(1) *Relationes aus Russland*, 1781 (Jan-März), f° 22. (HAUS-HOF-
U. STAATS. ARCHIV. WIEN).

sions afin que, dans toutes les occurences, elles soient à même de se prêter les secours les plus propres à assurer le bien de Leurs Sujets, la sûreté de leurs Etats et Leur Avantage réciproque.

A cet effet Sa Majesté l'Empereur des Romains, Roi d'Hongrie et de Bohême, a nommé et autorisé N.N. et Sa Majesté l'Impératrice de Russie N.N. lesquels après s'être dûment communiqué leurs pleins pouvoirs en bonne forme, dont les copies sont ajoutées à la fin du présent Traité, et après avoir conféré entre eux, sont convenus des articles suivants.

ARTICLE PREMIER

Il y aura une amitié et une union sincère et constante entre Sa Majesté l'Empereur des Romains et Sa Majesté l'Impératrice de toutes les Russies, Leurs Héritiers et Successeurs. Les hautes Parties contractantes supporteront en conséquence la plus grande attention à maintenir entre elles une Amitié et Correspondance réciproques en évitant tout ce qui pourrait altérer l'union et la bonne intelligence, heureusement subsistante entre elles et, en donnant tous leurs soins à procurer en toute occasion Leur utilité, honneur et avantage mutuel.

ARTICLE II

Sa Majesté l'Empereur des Romains, Roi d'Hongrie et de Bohême, et Sa Majesté Impériale de toutes

les Russies conviennent par le présent Traité de donner une plus grande étendue à la garantie d'une partie de Leurs Possessions stipulée par la convention conclue à Pétersbourg le 25 juillet 1772.

ARTICLE III

En conséquence Sa Majesté l'Empereur des Romains, Roi d'Hongrie et de Bohême, promet et s'engage de la manière la plus solennelle de garantir et de défendre tous les Etats, Provinces et Domaines actuellement possédés par Sa Majesté Impériale de toutes les Russies en Europe tant pour elle que pour ses Héritiers et Successeurs contre les attaques de quelque Puissance que ce soit et pour toujours sans aucune exception que celles qui seront expressément insérées dans le Présent Traité.

ARTICLE IV

En revanche Sa Majesté Impériale de toutes les Russies promet et s'engage de la manière la plus solennelle envers Sa Majesté l'Empereur Roi d'Hongrie et de Bohême, Ses Héritiers et Successeurs suivant l'ordre de la Sanction-Pragmatique établie dans Sa Maison de garantir et défendre contre les attaques de quelque Puissance que ce soit et pour toujours tous les Etats, Provinces et Domaines qu'elle possède actuellement en Europe sans aucune autre

exception que celles qui seront expressément insérées dans le présent Traité.

ARTICLE V

Par une suite de cette garantie réciproque, les deux hautes parties contractantes travailleront toujours de concert aux mesures qui leur paraîtront les plus propres au maintien de la paix sur le continent et dans le cas, ce qu'à Dieu ne plaise où les Etats de l'Une ou de l'Autre d'entre elles seraient menacés d'une invasion. Elles employeront leurs bons offices les plus efficaces pour l'empêcher.

ARTICLE VI

Mais comme les bons offices qu'elles se promettent pourraient ne point avoir l'effet désiré, leurs dites Majestés Impériales s'obligent dès à présent à se secourir mutuellement avec un corps de trente mille hommes en cas que l'une ou l'autre d'elles vint à être attaquée par qui que ce soit et sous quelque prétexte que ce puisse être sur le continent.

ARTICLE VII

Le secours sera composé de vingt mille hommes d'infanterie et de dix mille hommes de cavalerie. Ces troupes se mettront en marche au plus tard trois

mois après la réquisition qui en sera faite par celle des deux hautes Parties Contractantes qui se trouvera attaquée ou menacée d'une invasion dans ses possessions et, dans ce cas, leurs Majestés Impériales se réservent de se concerter incessamment sur les arrangements ultérieurs à prendre au sujet de ce secours qui durera aussi longtemps que la guerre suscitée par cette agression.

ARTICLE VIII

Les Etats que Sa Majesté Impériale de toutes les Russies possède en Asie ne sont pas compris dans la garantie à laquelle Sa Majesté l'Empereur des Romains, Roi d'Hongrie et de Bohême, s'engage par le présent traité ; et, en cas d'attaque de ces dits Etats, Sa Majesté l'Empereur des Romains ne sera pas tenu à fournir le secours stipulé.

ARTICLE IX

De même les Etats que Sa Majesté l'Empereur des Romains, Roi d'Hongrie et de Bohême possède en Italie ne sont pas compris dans la garantie à laquelle Sa Majesté Impériale de toutes les Russies s'engage par le présent traité, et, en cas d'attaque de ces dits Etats, Sa dite Majesté Impériale ne sera pas tenue à la prestation des secours stipulés.

ARTICLE X

Dans le cas où celle des hautes Parties Contractantes qui, en vertu des articles 6 et 7 du présent traité, aurait fourni le secours stipulé, serait elle-même attaquée dans ses possessions et serait forcée par là de rappeler les troupes pour sa propre défense, cette liberté lui est expressément réservée, après en avoir cependant averti la Partie requérante deux mois auparavant et si la Partie requise se trouvait elle-même enveloppée dans une guerre lors de la réquisition dès lors et pendant tout le temps que durera cette guerre de la Partie requise, Elle ne sera pas tenue de fournir les secours stipulés.

ARTICLE XI

Dans le cas où les secours stipulés par le présent traité ne seraient pas suffisants pour la défense de celle des hautes Parties Contractantes qui aurait été attaquée, leurs Majestés Impériales se réservent de s'entendre sans perte de temps sur la prestation des secours plus considérables suivant l'exigence du cas.

ARTICLE XII

Les Hautes Parties Contractantes s'engagent en outre, que dans le cas, que l'une des deux aurait été forcée de prendre les armes, elle ne concluera ni paix,

ni trêve, sans y comprendre son allié afin que celui-ci ne puisse être attaqué lui-même en haine du secours qu'il aurait fourni.

ARTICLE XIII

Il sera donné des ordres aux Ambassadeurs et Ministres des hautes Parties Contractantes aux Cours Etrangères de se prêter réciproquement leurs bons offices et d'agir d'un parfait concert dans toutes les occurrences où il s'agira de l'intérêt de leurs Maîtres.

ARTICLE XIV

Les Hautes Parties Contractantes promettent réciproquement de ne jamais donner aide assistance, ni protection à Leurs Sujets ou Vassaux rebelles et, dans le cas où l'une des deux proviendrait à découvrir quelque intrigué qui pourrait apporter du préjudice à l'autre, elles s'engagent à se donner mutuellement connaissance et à travailler d'un commun accord à s'en garantir.

ARTICLE XV

Le présent traité sera ratifié par Sa Majesté l'Empereur des Romains, Roi d'Hongrie et de Bohême, et pas Sa Majesté l'Impératrice de toutes les Russies et les ratifications en seront échangées dans l'espace de deux mois à compter du jour de la signature ou plutôt si faire se peut.

ANNEXE N° III

CONTRE-PROJET D'UN TRAITÉ DÉFENSIF D'UNION D'AMITIÉ
ET DE GARANTIE ENTRE SA MAJESTÉ L'IMPÉRATRICE DE
TOUTES LES RUSSIES ET SA MAJESTÉ L'EMPEREUR DES
ROMAINS, ROI D'HONGRIE ET DE BOHÊME (1).

Au nom de la Très Sainte et Indivisible Trinité.

Sa Majesté l'Impératrice de toutes les Russies, d'une part, et Sa Majesté l'Empereur des Romains, Roi de Hongrie et de Bohême, de l'autre, désirant resserrer entre elles de plus en plus et pour toujours les liens de la plus sincère amitié et de la plus parfaite harmonie et de contribuer autant qu'il peut dépendre d'elles, au maintien de la tranquillité générale en Europe, Leurs dites Majestés ont jugé que rien n'était plus propre à remplir des vues si salutaires que de renouveler entre elles les anciennes liaisons défensives qui ont subsisté entre les deux Monarchies et de donner en même temps plus d'étendue à la garantie dont elles étaient déjà convenues d'une partie de Leurs Possessions afin que dans toutes les occurrences elles soient à même de se prêter les secours les plus propres à assurer le bien de Leurs sujets, la sûreté de leurs Etats et leur avantage réciproque.

A cet effet, Sa Majesté l'Impératrice de toutes les

(1) *Relationes aus Russland*, 1781 (Jan-März), f° 130. (HAUS-HOF-
U. STAATS. ARCHIV. WIEN).

Russies a nommé et autorisé NN. et Sa Majesté l'Empereur des Romains, Roi de Hongrie et de Bohême, N.N. lesquels après s'être communiqué et avoir échangé leurs pleins pouvoirs, trouvés en bonne et due forme, sont convenus des articles suivants :

ARTICLE PREMIER

Il y aura une amitié et une union sincère et constante entre Sa Majesté l'Impératrice de toutes les Russies et Sa Majesté l'Empereur des Romains, Roi de Hongrie et de Bohême, Leurs Héritiers et Successeurs. Les hautes Parties contractantes apporteront, en conséquence, la plus grande attention à maintenir entre elles une amitié et correspondance réciproques en évitant tout ce qui pourrait altérer l'union et la bonne intelligence heureusement subsistantes entre elles et en donnant tous leurs soins à procurer en toute occasion leur utilité, honneur et avantage mutuel.

ARTICLE II

Sa Majesté l'Impératrice de toutes les Russies et Sa Majesté l'Empereur des Romains, Roi de Hongrie et de Bohême, conviennent par le présent traité de donner une plus grande étendue à la garantie d'une partie de Leurs Possessions, stipulée par la convention conclue à Saint-Pétersbourg le 25 juillet 1772, laquelle convention est censée être renouvelée par cet article dans toute son étendue et toute sa valeur,

comme si elle y était insérée mot à mot. Et comme le traité de Teschen conclu sous la Médiation et la garantie de Sa Majesté l'Impératrice de toutes les Russies et de Sa Majesté le Roi de France, en rétablissant la tranquillité de l'Allemagne, a déterminé la part révolue à la Sérénissime Maison d'Autriche de la Succession de Bavière, les deux hautes Parties Contractantes sont convenues de le prendre également pour base de leurs nouveaux engagements respectifs et de le confirmer spécialement ainsi qu'elles le confirment en effet dans toutes ses stipulations et transactions.

ARTICLE III

En conséquence, Sa Majesté l'Impératrice de toutes les Russies promet et s'engage de la manière la plus solennelle envers Sa Majesté l'Empereur des Romains, Roi de Hongrie et de Bohême, Ses Héritiers et Successeurs, suivant l'ordre de la Sanction Pragmatique, établie dans Sa Maison, de garantir et défendre contre les attaques de quelque Puissance que ce soit, tous les Etats, Provinces et Domaines qu'elle possède actuellement en Europe sans aucune autre exception que celles qui seront expressément insérées dans le présent traité.

ARTICLE IV

En revanche, Sa Majesté l'Empereur des Romains, Roi de Hongrie et de Bohême, promet et s'engage de

la manière la plus solennelle, de garantir et de défendre tous les Etats, Provinces et Domaines actuellement possédés par Sa Majesté Impériale de toutes les Russies en Europe, tant pour elle que pour ses Héritiers et Successeurs contre les attaques de quelque Puissance que ce soit, sans aucune autre exception que celles qui seront expressément insérées dans le présent traité.

ARTICLE V

Par une suite de cette garantie réciproque, les deux hautes Parties Contractantes travailleront toujours de concert aux mesures qui leur paraîtront les plus propres au maintien de la paix en Europe et dans le cas, ce qu'à Dieu ne plaise, où les Etats de l'une ou de l'autre d'entre elles seraient menacés d'une invasion, elles employeront leurs bons offices les plus efficaces pour l'empêcher.

ARTICLE VI

Mais comme les bons offices qu'elles se promettent pourraient ne point avoir l'effet désiré, leurs dites Majestés Impériales s'obligent dès à présent de se secourir mutuellement avec un corps de douze mille hommes, en cas que l'une ou l'autre d'elles vint à être attaquée en Europe par qui que ce soit et sous quelque prétexte que ce puisse être.

ARTICLE VII

Le secours sera composé de dix mille hommes d'infanterie et de deux mille hommes de cavalerie. Ces troupes se mettront en marche au plus tard trois mois après la réquisition qui en sera faite par celle des deux hautes Parties Contractantes qui se trouvera attaquée ou menacée d'une invasion dans ses possessions. Si cependant cette réquisition a lieu dans le mois de décembre, janvier et février, les troupes de part et d'autre seront dispensées, vu la rigueur de la saison, de passer les frontières de leurs pays ; mais on se contentera de les en faire approcher le plus qu'il sera possible.

ARTICLE VIII

La partie requérante et la partie requise s'obligent à demander conjointement pour ces troupes auxiliaires la liberté de passage par un Etat tiers dont elles auront besoin. Elles doivent être pourvues de l'artillerie de campagne, de munitions et de tout ce qui leur sera nécessaire. C'est la Cour requise qui les paiera et les recrutera annuellement. Quant aux rations et portions en vivres et fourrages, ainsi qu'aux quartiers, ils leurs seront donnés par la Cour requérante aussitôt qu'elles seront sorties de leurs frontières et tout cela sur le pied qu'elle entretient et entretiendra ses propres troupes en campagne et dans les quartiers.

ARTICLE IX

Ces mêmes troupes auxiliaires seront sous le commandement immédiat du Chef de l'armée de la Cour requérante, mais au reste elles ne dépendront que des ordres de leur propre Général et seront employées dans toutes les opérations militaires selon les règles de la guerre sans contradiction à cela près que ces opérations seront auparavant réglées et déterminées dans le conseil de la guerre et en présence du général qui les commande.

ARTICLE X

L'ordre et l'économie militaire dans l'intérieur de ces troupes dépendront uniquement de leur propre chef et elles ne seront fatiguées et exposées qu'autant que le seront celles de la Cour même qui les aura demandées. Mais on sera obligé d'observer dans toutes les occasions, une égalité parfaite et exactement proportionnée à leur nombre et à leurs forces. En vertu de quoi ces troupes auxiliaires devront demeurer ensemble autant qu'il sera possible, et ne point être séparées, ni désunies dans les marchés, commandements, actions, quartiers et toutes les autres occasions.

ARTICLE XI

De plus, ces troupes auxiliaires auront leurs propres aumôniers et l'exercice entièrement libre de

leur Religion et ne seront jugées que selon les lois et les articles de guerre de leurs propres Souverains et par le Général et les officiers qui les commanderont.

ARTICLE XII

Les trophées et tout le butin qu'on aura fait sur les ennemis appartiendront aux troupes qui les auront pris.

ARTICLE XIII

Les Etats que Sa Majesté Impériale de toutes les Russies possède en Asie ne sont pas compris dans la garantie à laquelle Sa Majesté l'Empereur des Romains Roi de Hongrie et de Bohême s'engage par le présent traité et en cas que ces Etats soient attaqués par la Perse, la Chine, ou autres nations du côté de la Grande Tartarie, Sa Majesté l'Empereur des Romains ne sera point tenue à la prestation des secours stipulés.

ARTICLE XIV

De même les Etats que Sa Majesté l'Empereur des Romains, Roi de Hongrie et de Bohême, possède en Italie ne sont pas compris dans la garantie à laquelle Sa Majesté Impériale de toutes les Russies s'engage par le présent traité et, en cas d'attaque de ces dits Etats, Sa Majesté Impériale ne sera pas non plus tenue à la prestation des secours stipulés.

ARTICLE XV

Dans le cas où celle des Hautes Parties Contractantes qui, en vertu des articles VI et VII du présent traité aurait fourni le secours stipulé, serait elle-même attaquée dans ses possessions et par là forcée de rappeler ces troupes pour sa propre défense, cette liberté lui est expressément réservée après en avoir cependant averti la partie requérante deux mois auparavant et si la Partie requise se trouvait elle-même enveloppée dans une guerre, lors de la réquisition, dès lors, et pendant tout le temps que durera cette guerre de la Partie requise, elle ne sera pas tenue à fournir le secours stipulé.

ARTICLE XIV

Dans le cas où le secours stipulé par le présent traité ne serait pas suffisant pour la défense de celle des deux hautes parties contractantes qui aurait été attaquée, Leurs Majestés Impériales se réservent de s'entendre sans perte de temps sur la prestation des secours plus considérables suivant l'exigence du cas.

ARTICLE XVII

Les hautes parties contractantes s'engagent en outre que dans le cas que l'une des deux aurait été forcée à prendre les armes, elle ne conclura ni paix, ni trêve sans y comprendre son Allié, afin que celui-

ci ne puisse être attaqué lui-même en haine du secours qu'il aurait fourni.

ARTICLE XVIII

Il sera donné des ordres aux Ambassadeurs et Ministres des Hautes Parties Contractantes aux Cours Etrangères de se prêter réciproquement leurs bons offices et d'agir d'un parfait concert dans toutes les occurrences où il s'agira de l'intérêt de Leurs Maîtres.

ARTICLE XIX

Les Hautes Parties Contractantes promettent de ne donner jamais asile, assistance, ni protection à leurs Sujets ou Vassaux rebelles et dans le cas où l'une des deux parviendrait à découvrir quelque intrigue, qui pourrait apporter du préjudice à l'autre, elles s'engagent à s'en donner mutuellement connaissance et à travailler d'un commun accord à s'en garantir.

ARTICLE XX

Les Hautes Parties Contractantes en faisant ce traité d'alliance et d'amitié purement défensif n'ont d'autre objet que de se garantir réciproquement leurs possessions en Europe et d'assurer autant qu'il dépend d'elles la tranquillité générale, elles n'entendent point non seulement porter par là la moindre atteinte

aux engagement antérieurs et particuliers qu'elles ont contractés avec leurs Alliés, savoir Sa Majesté Impériale de toutes les Russies avec Leurs Majestés le Roi de Prusse et le Roi de Danemark et Sa Majesté l'Empereur des Romains, Roi de Hongrie et de Bohême, avec Sa Majesté le Roi de France, mais encore elles se réservent mutuellement la liberté de conclure même à l'avenir d'autres traités avec les Puissances qui, loin de porter par leur union quelque préjudice et empêchement à celui-ci, y pourront donner encore plus de force et d'efficace, s'obligeant toutefois de ne point prendre d'engagements contraires au présent traité et voulant plutôt y inviter et admettre d'autres Cours qui auront les mêmes sentiments.

ARTICLE XXI

Le présent traité d'alliance et d'amitié défensif aura sa force et valeur dès à présent et durera huit ans; et avant l'expiration de ce terme, il pourra être renouvelé selon les circonstances d'alors.

ARTICLE XXII

Le présent traité sera ratifié par Sa Majesté l'Impératrice de toutes les Russies et par Sa Majesté l'Empereur des Romains, roi d'Hongrie et de Bohême et les ratifications en seront échangées dans l'espace de deux mois à compter du jour de la signature, ou, plus tôt, si faire se peut.

ANNEXE N° IV

ARTICLE SÉPARÉ ET SECRET (1)

L'expérience du passé n'ayant que trop montré à quel point les liens des traités étaient peu respectés par la Porte Ottomane, Sa Majesté l'Impératrice de toutes les Russies et Sa Majesté l'Empereur des Romains, également touchés du soin d'assurer la tranquillité et le bien-être de leurs sujets, ont jugé qu'il était nécessaire d'entrer par rapport à cette puissance dans des engagements plus intimes et plus étendus. En conséquence, elles conviennent de se garantir et se garantissent en effet de la manière la plus solennelle, non seulement toutes leurs possessions respectives, mais aussi tous les traités, conventions et stipulations quelconques que la Porte a faites avec elles et nommément avec Sa Majesté l'Impératrice de toutes les Russies le traité de paix perpétuelle conclu à Kaïnardji, le 10 juillet 1774, la convention touchant le territoire de Kinbourn et ses dépendances de 1775 et enfin la convention explicative arrêtée et signée à Constantinople, le 10 mars 1779, et avec Sa Majesté l'Empereur des Romains le traité de Belgrade. Leurs dites Majestés Impériales s'obligent de la manière la plus forte et la plus positive à faire observer par la

(1) *Relationes aus Russland*, 1781 (Jan-März), f° 144. (HAUS-HOF-U. STAATS. ARCHIV. WIEN),

Porte Ottomane strictement et religieusement tous les engagements contenus dans les actes ci-dessus mentionnés et à la moindre contravention de sa part envers l'un d'elles, l'autre emploiera d'abord ses bons offices et les représentations les plus pressantes pour la ramener à la justice et à l'équité, mais, en cas de refus absolu de sa part d'exécuter à la lettre ses engagements en entier ou en partie, ou bien, ce qu'à Dieu ne plaise, d'une infraction manifeste de la Paix et d'Invasion dans les Possessions de l'une des deux Hautes Parties Contractantes, l'une sera tenue à faire marcher à son secours trois mois après la réquisition qui lui en sera faite, un corps de troupes de trente mille hommes, savoir vingt-quatre mille d'infanterie et six mille de cavalerie, avec un train d'artillerie proportionnée à ce nombre. Si c'est Sa Majesté l'Impératrice de toutes les Russies qui se trouvera être la partie requise et qu'il soit jugé plus expédient et plus avantageux à la cause commune que la prestation de secours, à laquelle elle s'engage, se fit par mer, Elle veut bien, le cas existant, après un concert préalable avec Sa Majesté l'Empereur, lui fournir à la place d'une partie des troupes, une assistance équivalente de ses flottes sur la Mer d'Azov et la Mer Noire. Dans le cas où ces secours stipulés ne se trouveraient pas suffisants pour faire cesser les hostilités de la Porte Ottomane et la porter à donner une juste satisfaction à la partie lésée, dès lors l'autre s'oblige à lui déclarer la guerre et à faire dans ses Etats une diversion di-

recte avec toutes ses forces. Mais comme toute guerre entraîne avec elle des frais et des dépenses qui donnent un droit incontestable sur un dédommagement, Leurs Majestés Impériales admettant entre elles pour principe une parfaite égalité et une exacte compensation de moyens et de forces, que chacune d'elles aura déployées dans le cours de la guerre, se réservent de se concerter alors sur l'objet et le fond d'un pareil dédommagement.

ANNEXE N° V

ARTICLE SÉPARÉ ET SECRET (1)

Sa Majesté l'Impératrice de toutes les Russies ayant jugé être aussi conforme aux sentiments de l'amitié sincère qui l'attachent à Sa Majesté l'Empereur des Romains, Roi d'Hongrie et de Bohême qu'analogue à l'intérêt permanent de leurs Etats respectifs de renouveler entre elles les anciennes liaisons défensives qui ont existé ci-devant entre les deux Monarchies. Leurs dites Majestés ont jugé devoir rétablir en même temps d'une façon appropriée aux circonstances présentes l'article séparé et secret relatif à la Porte Ottomane qui a toujours fait partie de leurs Traités d'amitié précédents.

(1) *Relationes aus Russland*, 1781 (April-Juni), f° 123. (HAUS-HOF-U. STAATS. ARCHIV. WIEN).

En conséquence elles conviennent de se garantir de la manière la plus solennelle, non seulement toutes leurs Possessions respectives, mais aussi tous les traités, conventions et stipulations quelconques que la Porte a faites avec elles. Comme Sa Majesté l'Impératrice garantit en effet et nommément à Sa Majesté l'Empereur le traité de paix de Passarowitz du 21 juillet 1718, le traité de Belgrade du 18 septembre 1739, la convention du 2 mars 1741 pour fixer les frontières qui n'ont pas été déterminées au Traité de Belgrade, la convention du 25 mai 1747, touchant la prolongation de la paix et le changement du terme de vingt-ans en paix perpétuelle, la convention du 7 mai 1775 sur la cession de la Bukovine et enfin le concert ministériel du 12 mai 1776 touchant les différends survenus à la démarcation de la Bukovine.

Sa Majesté l'Impératrice de toutes les Russies s'oblige de la manière la plus forte et la plus positive envers Sa Majesté l'Empereur des Romains à faire observer par la Porte Ottomane strictement et religieusement tous les engagements contenus dans les actes ci-dessus mentionnés et, à la moindre contravention de sa part, Sa Majesté l'Impératrice emploiera ses bons offices et les représentations les plus pressantes pour ramener la Porte à la Justice et à l'équité, mais, en cas de refus absolu de sa part d'exécuter à la lettre ses engagements en entier, ou en partie, ou bien, ce qu'à Dieu ne plaise, d'une infraction manifeste de la paix et d'invasion dans les possessions

de Sa Majesté l'Empereur, Sa Majesté l'Impératrice s'oblige, trois mois après la réquisition qui lui en sera faite, à déclarer la guerre à la Porte et à faire dans ses Etats une diversion directe avec des forces égales à celles qu'emploiera Sa Majesté l'Empereur. S'il est jugé plus expédient et plus avantageux à la cause commune que la diversion à laquelle Sa Majesté l'Impératrice s'engage de son côté se fit aussi en partie par Mer, elle veut bien, le cas existant, après un concert préalable avec Sa Majesté l'Empereur, y fournir à la place d'une partie des troupes une portion équivalente de ses flottes sur la Mer d'Azov et la Mer Noire. Mais, comme toute guerre entraîne avec elle des frais et des dépenses qui donnent un droit incontestable sur un dédommagement, leurs Majestés Impériales, admettant entre elles pour principe une parfaite réciprocité et une exacte compensation de moyens et de forces égales que chacune d'elles est tenue à déployer dans le cours de la guerre, se réservent de se concerter avant toutes choses, le cas du présent article venant à exister, ou même éventuellement et dès à présent sur l'objet et le fond d'un pareil dédommagement, ainsi que sur le plan d'opérations qui devra être exécuté de part et d'autre : Leurs dites Majestés Impériales promettant en même temps dès à présent de la façon la plus positive qu'au cas qu'il arrivât que pendant le cours de cette guerre supposée contre la Porte Ottomane, l'une ou l'autre d'entre elles se trouvât hostilement attaquée par une

autre Puissance quelconque, ce que l'on tâchera cependant de prévenir et d'empêcher d'un commun accord, autant qu'il sera possible, l'une et l'autre des hautes Parties Contractantes devra regarder pareille agression, non seulement *pro casu foederis*, mais même pour cause commune et que, dans cette supposition, elles prendront fait et cause l'une pour l'autre et seront obligées de se seconder autant qu'il pourra jamais leur être possible ; sans mettre en danger leur propre sûreté.

En outre L. L. M. M. I. I. s'engagent et s'obligent de la manière la plus solennelle l'une envers l'autre qu'au cas d'une guerre avec la Porte Ottomane, ou de telle autre, qui leur serait suscitée pendant qu'elles seraient occupées à la première, aucune d'elles ne fera avec l'Ennemi ou les Ennemis communs, ni paix, ni trêve, séparément, mais tous deux se tiendront strictement à la stipulation portée dans l'article 14 du traité signé aujourd'hui.

ANNEXE N° VI

FAKRIR DE LA PORTE DU 1^{er} JANVIER 1783 (1)

Tandis que dans les mémoires donnés en réponse à ceux qui ont été présentés, il y a quelque temps,

(1) *Correspondenz mit der Türkei*, 1783 (Januar-Fébruar), f° 10 (HAUS-HOF-U. STAATS. ARCHIV. WIEN).

par Messieurs les Ministres, nos Amis, il était dit que la Sublime Porte ne balancera pas d'aplanir et de régler les griefs portés par la Cour de Russie, en les adaptant aux engagements stipulés entre les deux Empires, nonobstant Messieurs les Ministres, nos Amis, dans leurs mémoires envoyés en dernier lieu, ont écrit que les trois points, dont on demande l'arrangement, n'étaient point clairement spécifiés dans les mémoires de la Porte et qu'on n'en relevait aucun sens. En conséquence de quoi la Sublime Porte toujours permanente, n'ayant d'autre but que le maintien de l'amitié et de la sincérité, pour lever tout doute à ce sujet, déclare solennellement par ce mémoire donné à Messieurs les Ministres, nos Amis, qu'elle s'engage à exécuter selon les conditions du Traité Impérial les trois points fondés sur le traité de Kaïnardji et d'Ain Ehli Qâvâq et exprimés dans les mémoires de Messieurs les Ministres, nos Amis, du 4 novembre, concernant : 1° Le commerce avec tout ce qui y est relatif et nommément le transit des vivres et provisions; 2° Les affaires de Crimée; 3° Les Principautés de la Moldavie et de la Valachie, qu'elle les accepte, comme il est expliqué ci-dessus, et qu'elle est prêts avec l'aide de Dieu de satisfaire sans retard à ces trois points, qu'on dit avoir rencontré des difficultés et à procurer les moyens d'anéantir les contestations entre les deux Empires.

ANNEXE N° VII

TRADUCTION LITTÉRALE DE LA DÉCLARATION DONNÉE PAR
LE GRAND VIZIR SUR LES AFFAIRES DE LA CRIMÉE LE
1^{er} MAI 1783 (1).

Les trois points écrits comme fondés sur les Traités de Kainardji et d'Ain-Ehli-Qâvâq, dans les mémoires présentés par M. L'Envoyé de Russie et par Monsieur l'Internonce de Vienne, nos Amis, en conséquence des ordres de leurs Cours, datés du 4 novembre 1782, ont été par deux mémoires donnés de la part de la Sublime Porte en réponse formelle auxdits deux Ministres, le 23 du muharrem l'an de l'Egire 1197, acceptés d'elle avec l'obligation de les exécuter selon les engagements des Traités. L'un des susdit trois points qui regarde l'article de la Crimée, fondé sur les Traités ayant été établi de la manière suivante : On déclare, par le présent acte signé de notre signature et cacheté de notre Cachet qu'on remet à Monsieur l'Envoyé Plénipotentiaire, notre ami, que la Sublime Porte Ottomane ne se mêlera plus, contre les engagements des Traités, ni secrètement, ni ouvertement des affaires civiles et politiques des Tartares ; qu'elle ne considérera plus le Khan sous un autre point de vue que celui d'un Souverain libre

(1) *Correspondenz mit der Türkei*, 1783 (Januar-Juni), f° 83.
(HAUS-HOF-U. STAATS. ARCHIV, WIEN).

et indépendant qui ne relève nullement de son autorité et qui n'a aucun compte à lui rendre ; Qu'en conséquence, elle ne recevra ni député de ses sujets, ni aucune plainte contre lui et encore moins de pareilles à celles, qui lui ont été envoyées en dernier lieu, attendu qu'elles se sont trouvées fausses et ne pouvant intéresser son voisinage, et qu'elle a fait chasser d'ici les Députés des Rebelles de la Crimée, qui étaient en dernier lieu les porteurs des plaintes sus-mentionnées. Ecrit à Constantinople le 9 de la lune Gamaziel Egire 1197, c'est-à-dire le 1^{er} mai 1783.

ANNEXE N° VIII

TRADUCTION D'UN RESCRIPT DE SA MAJESTÉ IMPÉRIALE DE
TOUTES LES RUSSIES ADRESSÉ AU PRINCE DE GALITZIN
LE 8 AVRIL 1783 ET PRÉSENTÉ LE 8 MAI 1783 (1).

Par notre Rescrit, en date du 8 septembre 1782, ainsi que par la note y jointe, nous avons en vertu des circonstances d'alors donné à connaître que pour mettre une fois pour toutes fin aux tracasseries que ne cessaient de nous susciter en Crimée, les intrigues de la Porte Ottomane, il ne nous restait d'autre parti à prendre que de faire changer totalement de face à ce pays-là.

(1) *Frankreich Weisungen*, 1783, f° 74 (IV-V) (HAUS-HOF-U. STAATS. ARCHIV. WIEN).

Comme, cependant dans toutes les occasions, nous aimons à adopter de préférence les voies de la modération, nous avons voulu pareillement les tenter dands celle-ci pour la dernière fois, et dans cette vue, nous avons fait à la Porte de concert avec Sa Majesté l'Empereur des Romains une représentation en commun et vigoureuse, concernant les trois articles qui vous sont connus, en lui déclarant que, ceux-ci ne souffrant pas la moindre altération, la durée de la paix et de la tranquillité dépendait uniquement de leur acceptation.

Le Cabinet ottoman, après avoir balancé longtemps de s'expliquer d'une manière claire et précise au sujet de cette acceptation, a été porté enfin par les efforts de notre Ministre à ceux du Baron Herbert à donner tant de bouche que par écrit la promesse positive et solennelle de vouloir se conformer en tout point au sens et à la lettre même de notre ultimatum.

Sa Majesté l'Empereur a eu raison d'y ajouter foi. Nous-même, malgré la méfiance qu'une longue suite d'expérience devait nous inspirer, nous commençons déjà à nous flatter que, par le moyen de son concours amical, nos différends allaient se composer et que notre liaison intime avec ce Souverain mettrait pour toujours un frein aux entreprises de la Porte contre ses voisins.

Ce nonobstant au milieu de ces assurances les plus solennelles, au milieu des espérances flatteuses que nous avons conçues, nous venons de recevoir la nou-

velle inattendue qu'un Officier turc envoyé par le Pacha de Soudjack était arrivé à Taman et après avoir commencé par en déclarer les habitants sujets de la Porte s'est arrogé le droit d'y exercer des actes d'autorité suprême, d'abord en mettant aux fers un exprès de Schahyn-Ghirei expédié vers lui pour en apprendre le motif de sa venue, ensuite en faisant trancher publiquement la tête à ce même homme.

Un procédé aussi violent et perfide pousse notre patience à bout et excite notre juste ressentiment, que le monde impartial juge s'il ne nous donne un droit incontestable de prévenir la Porte dans le dessein qu'elle vient de manifester de rétablir son ancienne autorité sur les Tartares et si elle-même peut avec fondement trouver mauvais que nous embrassions ce parti. L'avantage, la gloire et la dignité de notre Empire exigent de toute nécessité une mesure pareille et l'équité naturelle en établit indubitablement et le principe et les suites. Ces considérations venant à être appuyées d'un côté par la pleine conviction où nous sommes depuis bien des années que les Tartares vu leur ignorance et leur férocité sont incapables d'exister comme une nation libre et indépendante et de l'autre par l'obligation que nous nous sentons de restituer à notre couronne les sommes considérables que nous avons jusqu'ici employées en leur faveur et qui, d'après un calcul exact, vont au-delà de douze millions de roubles, sans compter la perte inappréciable que nous avons faite en

hommes, ces considérations, dis-je, nous ont enfin déterminé à joindre à nos Etats la Presqu'Île de Crimée, l'Île de Taman et tout le Kouban. En conséquence de ceci, nous avons confié à notre Général en Chef et Vice-Président de notre Collège de la Guerre, Prince Potemkin, la tâche d'effectuer cette résolution et il est déjà parti ces jours-ci pour se mettre à la tête d'un corps de troupes destiné à seconder et à soutenir l'établissement de notre autorité suprême parmi les Tartares.

Après avoir pris possession des pays sus-mentionnés, il a ordre de déclarer aux habitants, en notre nom, le changement de leur existence politique en se servant pour cet effet du Manifeste dont vous trouverez ci-joint la copie avec celle du rescrit qui vient d'être adressé au Conseiller d'Etat Bulgakow et par lequel il est instruit tant relativement aux plaintes et aux menaces même qui sans doute lui esront faites de la part de la Porte que par rapport aux précautions que le service exige dans le cas d'une rupture et pour lesquelles le Baron Herbert ne lui refusera certainement pas son aide et son assistance.

En vertu des engagements de l'alliance et de l'amitié étroites qui existent entre nous et Sa Majesté l'Empereur des Romains, nous vous enjoignons de faire communication de tout ce que dessus sans aucune restriction au Prince de Kaunitz-Rietberg afin qu'il fasse son rapport à Sa Majesté et d'ajouter, à cette ouverture de notre part, que nous ne doutons point

que l'Empereur, notre meilleur Ami et notre Allié le plus solide, ne voudra reconnaître pleinement la justice et la nécessité de la résolution qu'on nous a forcé de prendre ; que, par cette raison, Sa Majesté ne refusera pas à tenir vis-à-vis de la Porte ottomane le même langage que nous, à l'effet de lui reprocher le procédé injuste pour lequel elle nous a provoqué d'user de notre côté du droit des représailles et à lui déclarer en outre sans détour qu'elle est encore la maîtresse de choisir entre la guerre et la paix, mais que, si elle devait juger à propos d'opiner pour la première la Cour de Vienne ne saurait alors se dispenser d'y prendre une part directe, tant en vertu des engagements qui la tiennent liée à la Russie, que par une suite de ses propres droits et prétentions ; de plus qu'en soumettant ainsi à notre Empire la Crimée avec l'Île de Taman et le Kouban, nous verrons sans la moindre envie, même avec une satisfaction vraie et sincère que Sa Majesté mette à profit un moment pareil de donner aux dépens de l'ennemi commun à ses propres Etats tel accroissement qu'elle jugera nécessaire et convenable. Que, dans ce cas, nous ferons valoir pour l'appuyer le sens et la lettre de notre alliance dans toute sa force de la même façon comme nous nous promettons de ces mêmes stipulations une réciprocité égale de sa part en faveur de nos intérêts ; que, quant à notre voisin commun et au danger qu'il y aurait, si, entraîné par la jalousie, il s'avisait de se jeter sur une partie des Etats

de Sa Majesté, Elle doit être assurée que nous remplirons de bonne foi pour le détourner nos engagements sus-mentionnés autant que nos forces ne pourront le permettre dans la continuation de la guerre quand même elle en devrait devenir défensive ; que nous sommes pareillement assurés d'une réciprocité parfaite de la part de Sa Majesté l'Empereur si le susdit voisin venait à tourner ses forces contre nous-mêmes ; qu'au reste nous nous attendons à une ouverture confidentielle des sentiments de Sa Majesté à l'égard de tous les autres cas possibles pour autant que la prudence humaine peut les prévoir afin d'établir un plan de conduite uniforme et qu'enfin nous prêterons volontiers les mains à tout ce que selon la situation du reste de ses Etats Sa Majesté jugera nécessaire pour assurer leur tranquillité.

Vous nous ferez sur tout ceci un rapport exact et détaillé ainsi que l'importance manifeste du sujet l'exige. Nous demeurons au reste.....

Signé : CATHERINE.

ANNEXE N° IX

PRÉCIS DE L'INSINUATION QUE MONSIEUR LE COMTE DE MERCY EST CHARGÉ DE FAIRE DE BOUCHE A MONSIEUR LE COMTE DE VERGENNES (1).

Les appréhensions de la Cour de Vienne sur le danger d'un nouvel éclat entre la Russie et la Porte vien-

(1) *Frankreich Weisungen*, 1783, f° 68 (IV-V) (HAUS-HOF-U. STAATS. ARCHIV. WIEN).

nent enfin de se réaliser et son espoir de l'éloigner du moins encore par tous les moyens d'intervention et de remontrations amicales qui étaient en son pouvoir et qu'elle avait invité la Cour de Versailles d'employer pareillement de son côté s'est évanoui à la lecture d'un Rescrit de l'Impératrice de Russie au Prince de Galliczin, communiqué ici par ce ministre et dont l'Empereur, qui croit dans une affaire de cette nature ne rien devoir cacher à son premier ami et allié, autorise et charge Monsieur le Comte de Mercy à confier toute la teneur sous le sceau du secret le plus inviolable à Monsieur le Comte de Vergennes.

La chose parlant d'elle-même, il serait superflu de s'étendre en détail sur le contenu de cette pièce, à l'exception néanmoins du passage qui concerne la réclamation du secours de l'Empereur en vertu de l'alliance mutuelle et qui a besoin d'être éclairci.

Les anciennes liaisons d'alliance et les stipulations qui existaient ci-devant entre les Cours de Vienne et de Pétersbourg, tant à l'égard de la Prusse que, spécialement, relativement à la Porte, sont connus de la Cour de France. L'Impératrice de Russie n'ayant pas manqué de les réclamer en sa faveur à l'ouverture de la dernière guerre avec les Turcs, la Cour de Vienne refusa de reconnaître les obligations d'une alliance que cette Princesse avait déserté la première dans l'avant-dernière guerre prussienne et même pour se liguier avec l'ennemi commun. Ce refus était

donc alors évidemment juste, mais la Cour de Vienne y fut portée en autre par le motif secret qu'il ne lui convenait nullement d'aider la Russie à jeter les fondements de ses vastes projets d'agrandissements, mais bien plutôt d'employer tous ces moyens possibles pour les empêcher d'éclore.

Dans cette vue, elle fit faire et multiplier les représentations les plus sérieuses à la Cour de France ainsi que Monsieur le Comte de Vergennes le constatera facilement par les actes du temps. Mais ce fut en vain, le Cabinet de Versailles resta sourd à toutes ses exhortations et persista à fermer les yeux sur les suites infaillibles de son inaction d'autant plus dangereuse qu'elle menaçait dès lors d'être irréparable plus tard. La Paix de Kaïnardji en fut le fruit et doit être considérée pour les effets qu'elle ne pouvait manquer de produire comme la source véritable et de la crise manifestée et de toutes les conséquences auxquelles on doit s'attendre à l'avenir.

.....
.....
.....

Déjà le coup annoncé par la Russie est indubitablement frappé à l'heure qu'il est et sans doute l'occupation de la Crimée, de tout le Kouban et de l'île de Taman est complètement effectuée. Il serait donc physiquement impossible à l'Empereur de redresser un mal déjà consommé en chassant les Russes d'un

pays dont ils se sont déjà assurés la possession et, quand même il pourrait les obliger à évacuer ces mêmes pays, il lui serait encore impossible de les prémunir par la suite contre une nouvelle occupation aussi prompte que facile.

Supposé néanmoins que par des moyens qu'on ne saurait ni espérer, ni imaginer, cette double impossibilité physique pût être levée, il est constant que Sa Majesté ne pourrait agir ouvertement contre la Russie, sans causer elle-même inévitablement et à son grand préjudice une réunion soudaine et plus étroite que jamais entre les Cours de Berlin et de Pétersbourg.

Dans cet état de collision qui intéresse essentiellement le bien-être et la conservation de la Monarchie Autrichienne, l'Empereur se voit malgré lui forcé par les circonstances à pourvoir avant tout au maintien de l'équilibre politique qui subsiste entre ses forces et celles de la Russie. Equilibre qui souffrirait une subversion entière du côté de la Monarchie la plus vulnérable et la plus dangereuse, si, dans le temps que cette Cour augmente sa Puissance par un accroissement considérable, Sa Majesté ne se procurait du même côté un accroissement propre à diminuer en quelque façon la prépondérance excessive qui en résulterait pour la Russie en opposant une nouvelle digue à ses progrès.

C'est dans cette vue uniquement que Sa Majesté s'est déterminée au seul moyen qui lui a paru propre

à remplir ce but d'une manière à laisser encore subsister la possibilité du maintien de la Paix et qui consiste à faire occuper de son côté la Moldavie et la Valachie, Provinces qui, comme les Pays Tartares occupées par les Russes, ne sont pas proprement incorporées au Domaine Ottoman, ne renferment aucune mosquée, ni forteresse turque, dont l'abandon pacifique pourrait absolument être préféré par la Porte à une guerre dangereuse à d'autant plus forte raison qu'elle peut s'attendre à tirer bien peu d'avantage à l'avenir de ces principautés qui nous fournissent même la position la plus avantageuse à l'égard des opérations ultérieures de la Russie.

En prenant possession de ces deux Provinces, l'Empereur déclarera à la Porte que son intention n'est point de rompre par des hostilités la paix actuellement subsistante, qu'il a été forcé par les circonstances de s'assurer d'un dédommagement à ses justes prétentions ; Que Sa Majesté désirerait néanmoins très sincèrement de pouvoir s'arranger à l'amiable sur leur objet et se verrait forcé à regret au contraire à les faire valoir par d'autres mesures dans une plus grande extension.

Quant à l'effet que produira cette démarche, les vœux les plus ardents de l'Empereur sont d'éviter qu'il n'en résulte une rupture formelle et qu'il y ait moyen de disposer la Porte par la considération de sa position critique et des suites bien plus fâcheuses qui peuvent en résulter, sinon à consentir formelle-

ment, du moins à conniver passivement aux prises d'occupations effectuées par les deux Cours Impériales.

Au cas cependant qu'il ne fut pas possible d'amener les choses à ces termes, et qu'ainsi la guerre devienne tout à fait inévitable, l'Empereur ne peut et ne veut cacher que, par une suite des mêmes considérations exposées ci-dessous et pour empêcher surtout la destruction d'un équilibre politique auquel la propre conservation de ses Etats est attachée, se trouvant dans la nécessité absolue de prendre part à la guerre, il fera tout ce qu'il pourra pour étendre sa domination sur la Turquie en proportion de nouveaux accroissements que la Russie se procurera de ce côté.

La seule chose qui laisse entrevoir à Sa Majesté quelque espoir consolant dans la position violente où elle se trouve placée, c'est que les vues présentes de la Russie, à ce qui est exprimé assez explicitement dans le Rescrit de l'Impératrice au Prince de Galliczin, et plus clairement encore dans une courte lettre qu'elle a écrite à l'Empereur, ne tendent pas la subversion de l'Empire Ottoman en Europe. Sa Majesté ne négligera certainement rien pour contenir les choses dans ces limites et il dépendra à la Cour de France de concourir à ce but de son côté de la manière et par les moyens qu'elle jugera conforme à ses intérêts et aux circonstances.

L'Empereur espère avec confiance qu'après avoir

pesé avec impartialité toutes les circonstances et les motifs que l'on vient d'exposer, la Cour de France demeurera convaincue que ses déterminations et les principes qui les ont guidées sont tellement les résultats nécessaires de sa position critique et compliquée qu'elle-même à sa place n'en aurait pû adopter d'autre. Il se flatte en même temps que Sa Majesté très chrétienne ne jugera pas moins conforme à ses propres intérêts politique qu'un Allié, dont la constance et l'utilité sont éprouvées, conserve un équilibre si nécessaire entre lui et la Russie et qu'il ne s'expose pas au danger de voir changer le voisinage peu redoutable des Turcs contre un autre, si éminemment dangereux, sans se munir d'une nouvelle barrière nécessaire à sa sûreté et sans laquelle pressé par les forces prépondérantes de la Prusse d'un côté et la Russie de l'autre, son existence se trouverait abandonnée à la merci d'événements inévitables.

Quelque fondé pourtant que soit cet espoir, Sa Majesté, en chargeant Monsieur le Comte de Mercy de communiquer tout ce ci-dessus sans réserve à la Cour de France, lui enjoint en même temps de témoigner son désir qu'elle s'ouvre de son côté envers lui avec une cordialité et une franchise égale en faisant connaître d'une manière claire et catégorique comment elle envisage la chose et à quoi Sa Majesté peut s'attendre ou ne peut pas s'attendre de sa part. On ajoutera enfin pour ne rien laisser à désirer sur les vraies dispositions de l'Empereur que, dans la combinaison

de tous les événements possibles, Sa Majesté ne connaît rien de plus pernicieux aux intérêts fondamentaux et à la circonstance même de sa Monarchie que de rester les bras croisés tandis que la Russie s'accroît par une acquisition qui n'est nullement en son pouvoir d'empêcher, le seul cas excepté que la Cour de Versailles se détermine non seulement à s'opposer immédiatement et par tous les efforts possibles aux entreprises de la Russie, mais aussi à donner assistance de toutes ses forces contre le Roi de Prusse, en concertant un plan si vigoureux, qu'il en résulte la certitude morale la plus évidente que la Puissance de ce Prince sera réduite infailliblement et pour jamais à ses anciennes bornes.

Vu le 14 Janvier 1935.

Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,

H. DELACROIX.

Vu et permis d'imprimer,

Le Recteur de l'Académie de Paris,

S. CHARLÉTY.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
BIBLIOGRAPHIE	5
 SOURCES :	
a) <i>Archives du Ministère des Affaires étrangères</i>	8
b) <i>Archives Nationales</i>	10
c) <i>Haus-Hof-U.Staats-Archiv-Wien</i>	11
PRÉFACE	13
INTRODUCTION	19
 CHAPITRE PREMIER. — Vergennes	 25
 CHAPITRE II. — De l'entrevue de Mohilev aux troubles de Crimée	 36
§ 1. — L'ENTREVUE DE MOHILEV.....	36
§ 2. — LE PACTE D'ALLIANCE RUSSO-AUTRI- CHIEU	53
§ 3. — LA FRANCE ET LA POLITIQUE RUSSO- TURC	78
§ 4. — LA POLITIQUE ORIENTALE DES GRANDES PUISSANCES A LA VEILLE DES TROUBLES DE CRIMÉE	96

	Pages
CHAPITRE III. — La Crise initiale	106
§ 1. — LES TROUBLES DE CRIMÉE ET LEURS CONSÉQUENCES	106
§ 2. — LA FRANCE ET L'ISSUE DE LA CRISE..	128
CHAPITRE IV. — La Crise aiguë	153
§ 1. — LA PRÉPARATION DU CONFLIT.....	153
§ 2. — L'ATTAQUE	165
§ 3. — LA POLITIQUE DE VERGENNES.....	191
Section I : <i>Son élaboration</i>	191
Section II : <i>Son développement et ses ré-</i> <i>sultats</i>	217
§ 4. — L'ISSUE DE LA CRISE.....	241
CONCLUSION	268
ANNEXES	275
TABLE DES ANNEXES.....	276
